



PILE OU FACE

Adrienne de Morias à Valentine de Gressan.

JE suis furieuse. Tu me promets de venir passer une quinzaine de jours avec maman et moi, à la campagne, sachant parfaitement ne pas devoir tenir ta promesse. Tu allais devenir mère quelques jours après avoir pris cet engagement. Tu ne pouvais pourtant pas ignorer ce détail. Tu étais prévenue depuis six ou sept mois au moins. Pourquoi ne m'avoir pas dit la vérité? « Une femme mariée ne doit pas, paraît-il, entretenir une petite fille de ces événements-là. » Telle a été la réponse de ma mère, tout à l'heure, quand je lui ai reproché, ne t'ayant pas sous la main, de ne m'avoir pas donné les véritables raisons de ton manque de parole. D'abord, je ne suis plus une petite fille, j'ai dix-huit ans passés, et il est loin le temps où j'avais des illusions sur les choux. C'est pourtant bien simple d'écrire à son amie : « Je ne pourrai pas aller te voir ce mois-ci, parce que je suis tout près d'accoucher. » Mais je ne suis plus ton amie. Une femme mariée n'a plus pour amies des filles à marier. Tu te prends au sérieux. Quelle différence d'âge y a-t-il donc entre nous? Un an tout au plus. Seulement tu es initiée maintenant au grand mystère, et tu dois mesurer tes paroles pour ne pas troubler mon imagination. Mon pauvre père n'était pas dans ces idées-là, et ce m'est une raison de plus de le regretter. Il ne m'a jamais tant manqué. Veux-tu mon opinion bien sincère sur l'éducation des filles? Elles devraient, à partir de leur première communion, être élevées par leur père, quand leur père est honorable et intelligent comme était le mien. Pourquoi nos mères se défilent-elles tant de leurs maris sur ce point-là? Ne disent-elles pas continuellement aux hommes : « Vous n'entendez rien à l'éducation des filles? » Alors pourquoi confie-t-on brusquement du jour au lendemain, non seulement l'éducation, mais la destinée de ces mêmes filles à un homme, inconnu la veille,

jeune, le plus souvent sans expérience lui-même et complètement ignorant du caractère, des aspirations, des idées de sa fiancée? Le passage serait moins brusque et moins dangereux pour nous des mains du père aux bras du mari. Oui, aux bras, je parle ainsi exprès. J'ai assez vu comment ton mari te tenait quand vous vous promeniez le soir dans le parc au clair de la lune.

Oh! cette lune, elle m'agace, avec sa figure de nacre, impassible, enflée comme celle d'un Pierrot qui aurait des fluxions. Quand je la regarde, et, depuis quelques jours surtout, je la regarde souvent, je ne puis m'empêcher de me dire : « En a-t-elle vu, en a-t-elle entendu depuis le commencement du monde! Mais quelle confidente discrète! Elle ne répète jamais rien, et elle continue de courir après le soleil sans le rejoindre jamais. Quelle patience! Et quand nous serons morts, disparus, détruits, oubliés, elle continuera et d'autres la regarderont en rêvant, en espérant, et ainsi toujours, toujours; c'est exaspérant d'être si peu de chose! » Parfois j'ai envie de me sauver au fond d'un couvent, de me couvrir d'une grande robe de bure, beaucoup trop large, de ne plus parler, de ne plus penser, de ne plus être, et de me laisser user ainsi par le temps. Malheureusement, au couvent, on ne peut pas se laver des pieds à la tête, tous les matins et tous les soirs, sans cela je m'y ensevelirais tout de suite. Je sacrifierais encore mes cheveux, mais je ne puis pas me faire à l'idée de n'avoir pas toujours les pieds très blancs et les ongles très roses. Dernièrement, je causais avec la sœur Eustasie; je vais la voir quelquefois. Je lui faisais part de mes aspirations intermittentes et puis de mes hésitations, dont je me déclarais prête à triompher, si l'évêque s'engageait à me permettre d'avoir à côté de ma cellule un cabinet de toilette comme celui que j'ai ici.

— C'est impossible, m'a-t-elle répondu. Les canons s'y opposent. Du reste, nous n'avons plus le temps de penser à notre corps.

— Alors, ma sœur, vous ne le lavez jamais, votre corps ?

— Le fait est, dit-elle en souriant, que l'autre jour j'ai vu par hasard mes genoux. Ils étaient si noirs que j'en ai eu honte pour notre Seigneur.

C'est d'autant plus admirable que, malgré ses quarante-deux ans, elle est toujours très belle et qu'elle est née princesse de B... N'importe, je ne me sens pas capable d'un pareil désintéressement et je ne me vois pas avec les genoux noirs.

Cependant il me faut sortir de l'état où je suis. J'ai eu beau regarder la lune, durant des heures entières, elle ne m'a pas fourni de solution. Voilà pourquoi j'aurais tant voulu t'avoir auprès de moi ; tu m'aurais conseillée, éclairée tout au moins. Tu aurais jugé par toi-même, en voyant les personnages. Ça doit apprendre bien des choses d'être mère. Est-ce vraiment transportant, la maternité ? Qui aime-t-on le plus, le père ou l'enfant ? Ou les aime-t-on également tous les deux ? Commences-tu à te reconnaître dans tout cela ? Peux-tu me parler avec franchise ? Je ne te trahirai pas, et maman ne lit pas mes lettres. Tu me demanderas pourquoi, si je suis si embarrassée, je ne consulte pas maman ou l'abbé Servan, mon confesseur ? Mon cas est trop exceptionnel, maman me croirait folle, et l'abbé Servan n'y comprendrait rien. Maman m'offrirait de me faire faire un petit voyage, et l'abbé Servan me conseillerait de prier Dieu de m'éclairer. Dieu a bien autre chose à faire ; et puis, mon cas, tout en étant étrange, n'est peut-être pas assez sérieux pour lui ? Et peut-être est-il très naturel, mon cas, et n'en suis-je si étonnée que faute d'habitude ? Voici le fait : Maman veut me marier ; je ne m'y suis pas opposée en principe. Puisqu'il faut absolument se marier, autant se marier jeune ; je parle des femmes. Jen'aimerais pas un mari de mon âge. Six ou sept ans de différence, cela me paraît être la juste proportion. Papa est mort, il y a deux ans ; maman a quitté le deuil au commencement de cet hiver, tout en restant dans le violet et le gris, et elle a repris peu à peu ses jours et même ses soirs. Elle me mène dans le

monde. Évidemment, on sait à quoi s'en tenir. Je suis à marier, dans la bonne moyenne. Je ne suis ni laide, ni pauvre, ni bête, ni phtisique. Mes parents sont honorables et honorés. Je ne ferai, pour me marier, ni un calcul de vanité ni une combinaison d'argent. Nos valeurs sont toutes de bon repos ; rien à craindre des krachs. Je n'éprouve pas le besoin de changer de monde et de m'entendre annoncer duchesse ou princesse dans de nouvelles maisons où un titre m'introduirait. D'ailleurs nous avons déjà une particule. Vient-elle de bien loin ? Je n'en sais rien, mais elle est très suffisante pour nous distinguer de nos fournisseurs ; personne ne paraît s'en choquer ni en rire. Je n'entretiens pas un idéal irréalisable ; je ne demande pas à mon mari d'être un héros ; je lui demande d'être bien portant, occupé de quelque chose jusqu'au dîner et de m'aimer le reste du temps. Peut-être le mariage me représente-t-il aussi une plus grande somme de liberté. Ma gouvernante m'accompagne partout quand ce n'est pas maman ! Ça commence à être ridicule. Je voudrais un peu plus d'air. J'entends parler de certains livres ; je voudrais les lire. On les traite de chefs-d'œuvre devant moi et on les cache. Comment un livre peut-il être à la fois un chef-d'œuvre et défendu à une fille de mon âge ? Peut-être un de ces livres-là m'éclairerait-il sur ma situation ? Tout cela n'est pas bien exigeant. Je me semble à moi-même une personne raisonnable, et le bonheur me serait on ne peut plus facile s'il ne m'arrivait pas l'aventure la plus imprévue et la plus compliquée.

Tu as vu cet hiver chez nous M. de Villelong. Il avait été présenté par madame de Pontlouis. Elle n'avait pas caché les projets du baron (il est baron, vrai baron). Il s'agissait d'un

mariage pour moi. Je connaissais ce jeune homme ; j'avais souvent dansé avec lui. Il ne me déplaisait pas. Quand je le vis à la maison, je compris. Du reste, maman ne me faisait pas de mystères. Elle m'a dit tout de suite de le considérer comme un prétendant. « Sa situation, son âge, sa fortune, sa famille, ses antécédents me conviennent, me dit-elle. C'est à toi de décider. Tu es censée ne rien savoir. Tu peux donc l'étudier à ton aise. Je ne veux t'influencer en rien. » Te le rappelles-tu ? Tu venais de te marier quand tu t'es rencontrée avec lui. Tu ne l'auras pas remarqué ; il est grand, mince, blond, tous ses cheveux, toute sa barbe, de très jolies dents, la tête un peu petite, les épaules larges, toutes les apparences de la force ; l'homme aimé doit être fort, ne trouves-tu pas ? Nous devons toujours sentir en lui le protecteur avec lequel nous n'avons à craindre ni l'eau, ni le feu, ni la foule. Ses pieds n'ont rien d'extraordinaire ; très bien chaussés ; ses mains, très soignées, sont un peu dures ; il monte admirablement à cheval. Il a beaucoup d'esprit, de gaieté sur-tout. Il est du cercle des Mirlitons, cela va sans dire. Tout le monde en est, du reste. Il a eu, paraît-il, beaucoup de bonnes fortunes. Je n'en suis pas étonnée. Comment l'ai-je su ? On a parlé quelquefois de lui chez maman, comme on parle de tous les jeunes gens rencontrés dans le monde, quand on ne prévoyait ni sa présentation, ni sa demande. On en a parlé à mots couverts, mais j'ai très bien compris. Il est impossible, d'ailleurs, de nous élever maintenant dans la complète ignorance des mœurs

clandestines.

Tous les matins, les journaux en apportent des échos dont les conversations du soir s'alimentent et nous entendons continuellement accoler les noms de nos danseurs avec des prénoms de demoiselles dont les voitures croisent les nôtres aux Champs-Élysées, au Bois, partout. Nous nous rencontrons avec elles dans les magasins, chez les couturières. Elles nous imposent leur goût et nous fournissent nos maris. Quand ils viennent à nous, ne veulent-ils plus d'elles ou ne veulent-elles plus d'eux ? Bref, nous sommes toutes initiées à une foule

de choses dont les jeunes filles appartenant à la dernière génération ne se doutaient même pas. Et nous savons maintenant, si nous habitons Paris, qu'il n'y a pas seulement des amours légitimes, autorisées par un maire et bénies par un prêtre, et les histoires scandaleuses de ces messieurs et de ces dames font plus ou moins partie de notre éducation. C'est abominable quand on y pense. Et quelquefois nous faisons un mérite à l'homme qui nous recherche d'avoir été le héros de ces aventures quand elles devraient nous éloigner de lui, si nous nous respectons.

Je suppose un jeune homme ayant volontairement échappé à ces mauvais exemples, s'étant réservé pour une seule femme, l'épouse, se présentant avec toutes ses illusions, toutes ses ignorances et nous demandant à notre mère. Notre mère le refuserait, au moins momentanément ; elle l'accuserait de ne pas connaître assez la vie ! Et si j'en juge par ce que j'ai pu quelquefois surprendre des conversations à mots couverts, elle rirait de lui avec les autres mères. Pourquoi ? Je viens de relire *Paul et Virginie*. Ah ! qui me transportera tout à coup sous le ciel brûlant de l'Île de France, sur le bord de la rivière des Lataniers, dans l'allée des Pamplemousses ! Pourquoi madame de La Tour ou même Marguerite n'est-elle pas ma mère ? Où sont les cabanes où nous avons été élevés Paul et moi ? Avoir couru, pieds nus, dès l'enfance, dans les mêmes chemins, avec ce frère d'élection, s'être innocemment égarés tous les deux dans les grandes forêts, s'être abrités contre l'orage sous le même jupon relevé, avoir traversé les torrents, portée dans ses bras, sans crainte et sans autre secousse que la respiration cadencée de son sein, n'avoir jamais vu un autre visage de



jeune homme, s'étonner ensemble, à la même heure, de troubles indéfinissables et ravissants que l'on accroît encore en s'en demandant mutuellement et inutilement la cause, enfin n'avoir qu'un toit, qu'une couche, qu'une tombe, qu'une éternité, voilà le rêve qu'au fond nous faisons toutes, n'est-ce pas ? Pourquoi n'est-il pas réalisable ? Pourquoi devons-nous nous contenter des Pauls de cercles et de salons ayant aimé, avant nous, un tas de Virginies de hasard ?

Enfin, étant donné les fiancés d'aujourd'hui, M. de Villelong m'a paru être un parti des plus sortables, et quelques-unes de mes amies n'ont pas tardé à me l'envier, ce qui lui a fait beaucoup de bien dans mon esprit. J'ai pris assez vite l'habitude et même le besoin de le voir. Je me suis mise à l'attendre les jours où il devait venir, à me parer pour lui, les jours où je devais le rencontrer dans le monde. En l'apercevant, je cherchais dans son regard s'il devinait mon désir de lui plaire et le cœur me battait plus fort, quand je me voyais comprise. Je dois le reconnaître, il comprenait tout de suite. Un beau matin, j'ai dit à maman : « J'ai bien réfléchi, j'aime M. de Villelong et je ne demande pas mieux que de l'épouser. » Tu connais maman, elle ne précipite jamais rien. Elle m'a répondu : « Tu l'aimes, tu l'aimes ; c'est un bien grand mot. Nous en reparlerons dans un mois ou deux ; nous avons le temps. Je n'ai pas l'air de me douter de ses intentions. J'autorise vos rencontres mais je n'ai pris aucun engagement ni vis-à-vis de lui ni vis-à-vis de sa famille. Laissons aller les choses comme elles vont. Il ne t'a pas encore demandée ; attendons sa demande, s'il la fait ; nous verrons à ce moment-là. Le temps le plus heureux du mariage est celui où l'on attend impatiemment qu'il se fasse. »

A partir de ce jour, je ne m'en suis pas moins considérée comme fiancée, mais sans m'engager définitivement et bien m'en a pris. Je me suis très souvent entretenue du mariage avec Casimir (c'est son prénom, j'en aimerais mieux un autre) je me suis très souvent entretenue avec Casimir du mariage, non de notre mariage. Je généralisais. « On ». « il me semble », « si je me mariais, moi, je tiendrais à » ou « mon espérance serait », telles étaient les formules élastiques et d'ailleurs cousues de fil blanc dont je me servais. Il était, il est toujours de mon avis, cela va sans dire. Ça allait donc, ça va donc à merveille.

Là-dessus, lettre de ma tante ou plutôt de la sœur du mari de la sœur de mon oncle (tâche de t'y reconnaître), lettre nous annonçant son retour en France après un séjour de plusieurs années en Algérie et nous demandant l'hospitalité pour elle et son fils pendant quelques semaines à la campagne. Charmante femme, du reste, dont j'avais gardé le meilleur souvenir. Maman accepte. Le fils est militaire, il a pris les fièvres, il a un congé de convalescence ; il vient le passer en France avec sa mère. Celle-ci profite de la circonstance pour venir revoir ses anciens amis perdus de vue depuis longtemps et leur montrer son fils, lieutenant, décoré, dont elle est très fière. Pas de titre, pas de particule, René Canlou, tout court, lieutenant au 3^e zouaves. Je me rappelais un gros garçon joufflu, un peu endormi, très timide, insignifiant enfin ; je vois arriver un grand gaillard, mince, maigre même, le teint bruni par le soleil d'Afrique, pâli par la maladie, avec de grands yeux vert de mer, des cils noirs, des sourcils noirs, une moustache noire, une barbiche noire, les pommettes en saillie, la pomme d'Adam en relief, une tête de poitrinaire récalcitrant, car les épaules sont celles d'un Hercule.

Bref, pâleur, maigreur, pur accident dont quelques semaines de repos triompheront certainement. Avec la confiance et l'expansion des gens heureux d'un bonheur qui va emplir toute la vie, j'embrasse ma tante et je tends la main à son fils en lui disant : « Bonjour, cousin. » Il me baise la main le plus gentiment du monde, en me disant : « Bonjour, ma cousine. » Ma établissement tout de suite une nuance de respect dont je lui ai su gré. Installation, promenade dans le parc, souvenirs d'enfance, récits de combats, panégyrique du pays du soleil, du désert, des oasis, des chevaux rapides comme le vent, souples comme les vagues, des jours aveuglants, des nuits bleues, intimité immédiate et complète. Pas l'ombre d'une arrière-pensée ni de ma part ni de la sienne ; cousin et cousine, frère et sœur. De son père resté là-bas, à la tête d'une vaste culture de vignes, déjà d'un grand rapport, il parle avec une tendresse d'enfant et peu à peu je découvre dans cette espèce de bédouin des grâces et des délicatesses de petite fille. Dois-je te dire toute ma pensée ? Je ne vois pas, dans tous les récits de sa vie

très occupée jusqu'à présent par Saint-Cyr, par l'école de guerre, par les expéditions, je ne vois pas de place pour une femme. Il n'a pas aimé, c'est certain ; cela se voit ; cela se sent. Et puis, il écrit jour par jour, depuis dix ans (il en a trente), le journal de sa vie. Je lui ai demandé de me le donner à lire ; il me l'a promis, très simplement. C'est curieux, un homme de trente ans, un militaire pouvant donner le journal de sa vie à lire à une jeune fille. Mais il a seulement son dernier cahier avec lui. « Heureusement, m'a-t-il dit ; vous ne pourriez pas lire sans mourir d'ennui ces quarante volumes relatant des événements presque toujours les mêmes et d'une monotonie insupportable. » J'ai voulu voir tout de suite ce dernier cahier. Y parlait-il de moi ? Pourquoi cette curiosité de ma part ? Il relate tout, donc il avait dû relater son projet de venir nous voir. En quels termes ? Il y avait, à la date du 13 juin : « Ma mère a reçu aujourd'hui la réponse de madame de Morias. Sa fille doit être une belle personne, si elle a tenu ce qu'elle promettait, il y a dix ans. » Et de là, il passait à des détails matériels de sa vie courante. Plus loin il disait, à la date de son

arrivée, 27 juin : « Adrienne est une fort jolie personne ; elle paraît très intelligente et très bonne. » Et voilà tout. J'aurais voulu davantage.

J'avais annoncé à Casimir l'arrivée prochaine de mon cousin. Je lui en avais parlé comme d'un gros garçon, un peu lourd, sans conséquence enfin. Tu aurais ri si tu avais vu sa figure étonnée, désappointée au moment de la présentation réciproque. Je ne l'avais pas prévenu des modifications dont j'avais été frappée moi-même. Pourquoi ne l'avais-je pas prévenu ? Je ne saurais bien le dire. Je ne voulais pas paraître avoir remarqué ces changements ; j'aimais mieux avoir l'air de n'avoir même pas regardé René. « L'état militaire a fait beaucoup de bien à votre cousin, m'a dit Casimir, il est devenu fort beau garçon. Il ne ressemble plus du tout au portrait que vous m'aviez tracé de lui. »

— C'est qu'il a été très malade.

— Il n'en est que plus intéressant. »

En disant cela, Casimir me regardait fixement et ses yeux étaient tristes, tristes. J'avais envie de lui sauter au cou, tant je lui étais reconnaissante de cette jalousie involontaire. Je voulais aussi lui dire : « Êtes-vous fou ? Pouvez-vous supposer une minute que j'aie regardé René autrement que comme un cama-



rade d'enfance, un parent retrouvé? » Je me suis tue. Quelque chose m'a dit qu'il valait mieux ne rien dire. J'ai même paru un peu choquée de sa remarque, mais dans mon attitude seulement. Après tout, je n'ai pris aucun engagement avec lui; il n'a aucun droit de faire une observation de ce genre. D'autant plus ou d'autant moins que René, lui, avait été, à la suite de cette présentation, très perspicace et très délicat.

— Ma cousine, m'avait-il dit, il n'y a pas besoin de vous voir longtemps ensemble, M. de Villelong et vous, pour prévoir un mariage. Du reste, il me fait l'effet du plus galant homme du monde.

— Vous vous trompez.

— Ce n'est pas un galant homme?

— Oh! si, mais il n'est pas question de mariage.

Pourquoi mentais-je? A quel sentiment ai-je obéi en faisant ce mensonge? Je ne devais pas de confidences à René, mais du moment où il devinait la vérité, je devais à Casimir de ne pas la nier si nettement. J'eus honte de moi. Je quittai très brusquement René et je rentrai dans ma chambre. Je me mis à pleurer. J'en sortis avec la résolution de dire à ma mère qu'elle pouvait autoriser Casimir à demander ma main. C'était la seule manière de réparer, devant ma conscience, la lâcheté, oui, la lâcheté, il n'y a pas d'autre mot, que je venais de commettre. Je devais m'en punir aussitôt. Comment, m'en punir? Mon mariage avec Casimir pouvait-il donc être une punition? Quel sens bizarre donnais-je tout à coup aux mots? Je me sentis toute troublée, mécontente de Casimir, de René, de moi surtout, car les deux autres étaient bien innocents. Casimir m'aimait, il était jaloux, il avait peur de me perdre, il me le laissait voir, c'était bien naturel. René avait deviné cet amour, nos projets, il me le disait franchement; il faisait l'éloge de celui que j'aimais, quoi de plus naturel encore, puisqu'il ne m'aimait pas, lui? Pourquoi m'aimerait-il? Il a bien autre chose à faire. Il doit retourner en Afrique, se battre, se faire tuer pendant que Casimir et moi nous irons au bal et à l'Opéra. Certains hommes ont vraiment du mérite, il faut l'avouer. Voilà un garçon de trente ans, très intelligent, très beau garçon, qui fait la guerre là-bas, dans des pays perdus, qui manque de mourir sur un grabat d'hôpital, qui guérit heureusement et qui ne demande pas autre chose que de venir passer son congé de convalescence avec sa mère, comme un simple collégien, chez nous, à la campagne. Pas de femme dans sa vie. Il ne reçoit pas de lettres, il n'en écrit pas. Et il va repartir, reprendre cette vie de fatigues, d'obéissance, de travail, de dévouement, d'abnégation, pour finir par être tué dans un coin et mourir peut-être comme un chien, sans secours, sans affection. N'est-ce pas admirable?

Je n'ai pas encore dit à ma mère d'autoriser Casimir à faire sa demande. En revanche, comme il ne vient nous voir à la campagne, que deux fois par semaine, j'ai trouvé un moyen qu'il y fût tout le temps. J'ai initié franchement et simplement René à mes projets de mariage. De cette façon, je puis parler sans cesse de Casimir, comme s'il était présent. René est un homme d'honneur, incapable d'en parler à qui que ce soit, même à ma mère, même à la sienne. N'ai-je pas eu raison d'agir ainsi? Supposons que mon mariage ne se fasse pas, hypothèse absurde, mais enfin tout est possible, René n'en ouvrirait jamais la bouche. En me décidant à cette confidence, je n'étais pas fâchée de voir comment mon cousin la prendrait, quelle impression elle produirait sur lui. Je m'étais promenée la veille, avec sa mère, tout à fait ignorante de nos dispositions. Elle m'avait dit certains mots dont j'avais pu conclure qu'elle tâtait le terrain, comme on dit vulgairement. Je n'ai pas eu l'air de comprendre. Avait-elle une arrière-pen-

sée en nous faisant cette visite avec son fils? Avouer tout à René, c'était couper court à toute espérance. N'était-ce pas plus loyal? Mais il ne m'était pas interdit de le regarder du coin de l'œil pendant ce temps-là, pour juger de son impression. S'il a pensé à moi, il a un fier empire sur lui-même! Il n'a rien laissé paraître; il m'a remerciée de ma confiance et m'a demandé de la lui conserver toujours, en toutes circonstances. En toutes circonstances? Prévoit-il quelque chose que je ne prévois pas? A-t-il sur Casimir une opinion différente de la mienne? Je me suis promis de bien l'étudier quand il serait en sa présence, pour voir s'il montrerait quelque dépit, quelque froideur. Il lui a serré la main avec la cordialité la plus sincère. Il paraît s'intéresser vraiment à lui, depuis qu'il a connaissance de mes sentiments. Ce qui est probable, c'est qu'il ne pense aucunement à moi, qu'il n'est pas de moitié dans les desseins de sa mère et qu'il me traite franchement en petite cousine et même en petite fille. En attendant je m'applaudis de ma franchise. Casimir est complètement revenu de sa première inquiétude, il est tout à fait à son aise avec René et ils sont vraiment une paire d'amis, ils ont maintenant grand plaisir à se trouver ensemble.

Et nous passons ainsi nos journées à nous promener tous les trois, à causer, à monter à cheval. René dessine. Casimir fait de la musique. René étant maintenant installé chez nous, il n'y a plus de raisons pour que Casimir ne nous fasse que des visites espacées et officielles, et maman l'a invité à venir passer une quinzaine de jours à la campagne. Mais, en même temps, elle trouverait convenable de faire connaître nos projets à nos amis. Eh bien, ma chère, j'ai demandé un délai. Je me trouve si bien, quand je ne m'en épouvante pas, de l'état d'âme où je suis. Certes, René n'a rien fait perdre à Casimir dans mon esprit, mais les droits de Casimir ne m'ont pas empêchée de reconnaître les qualités de René. Quand l'un des deux est absent, il me manque. Comment dirai-je? Ils se complètent l'un par l'autre. L'un blond, l'autre brun, l'un Parisien et spirituel, l'autre oriental et mélancolique, tous deux beaux, braves, intelligents délicats. Évidemment, si j'avais été mariée avec Casimir quand René est arrivé, je n'aurais même pas regardé mon cousin, car je suis bien sûre d'être une honnête femme, mais si j'avais été mariée avec René, je n'aurais pas non plus regardé Casimir. Enfin, ma chérie, c'est à n'y pas croire, j'ai autant de plaisir à être avec l'un qu'avec l'autre; mais s'ils sont ensemble auprès de moi, mon plaisir est plus grand, il est même complet. Quand je suis toute seule, le soir, je m'interroge, je m'examine, j'essaie de comparer les deux images, je les vois bien exactement ce qu'elles sont, tout à fait différentes l'une de l'autre, également sympathiques. J'ai voulu, hier au soir, m'endormir en pensant à Casimir seul, j'y suis arrivée; j'ai rêvé de René toute la nuit. Bref, écoute et garde pour toi cette confidence: j'aime deux hommes, et, il n'y a pas à dire, je les aime également. C'est monstrueux! Il y a des moments où je voudrais attraper la fièvre typhoïde pour me tirer de là. Plains-moi et dis-moi tout de même ce qu'il faut faire, si tu le sais.

ADRIENNE DE MORIAS.

Réponse de Valentine de Gressan (courrier par courrier).

Puisque tu les aimes également tous les deux, tire à pile ou face. Epouse celui que le hasard désignera. Tu regretteras peut-être l'autre jusqu'au matin de ton mariage à l'église. Tu ne penseras plus à lui le lendemain. Je t'embrasse. Ta vieille amie.

VALENTINE.

ALEXANDRE DUMAS FILS,
de l'Académie française.





LE PANACHE

Va-t'en!... — cria l'oncle Albert en ramassant sa canne et son chapeau que je venais d'envoyer rouler au milieu du salon, — va-t'en!... tu es insupportable!...

— Oncle Albert, c'est...

— Tais-toi!...

— ... pas ma faute... vous mettez toujours vot' canne en équilibre dans les coins...

— Tais-toi!...

— ... et vot' chapeau en équilibre sur vot' canne... ben, ça peut pas tenir... ça tiendra jamais!...

— Oh! — fit mon oncle énérvé; et, s'adressant à ma gouvernante, il continua :

— Mais elle ne reste donc jamais un instant tranquille, cette enfant!... ça me donne le mal de mer de la voir ainsi tournailler autour de moi!... Allons! bon!... la voilà qui se balance, à présent!...

Il se leva et s'avança vers moi. Je me fis toute petite dans le grand fauteuil de bambou où je me balançais en effet; je m'attendais à être enlevée et, en un tour de main, mise à la porte; — je connaissais très bien la façon de procéder de l'oncle Albert, — mais à deux pas de moi, il s'arrêta.

— Écoute, Toinon, — me dit-il brusquement, — si jusqu'à la fin de mon séjour ici tu veux rester tranquille... c'est-à-dire ne rien casser ni culbuter... quand je serai là... ne pas me donner des coups de pied, de genou ou de coude... ne pas me marcher dessus, ne pas toujours sauter, danser, enfin avoir ces allures d'écureuil qui te rendent odieuse, eh! bien, je te donnerai ce que tu voudras...

Je répondis en continuant à me balancer :

— Je resterais tranquille pour rien si j'pouvais... mais je n'peux pas!...

— Voyons, réfléchis, il y a si peu de jours d'ici à mon départ!...

— Quand partez-vous, oncle Albert?

— Le 16...

— Et nous sommes le 7!... Vous appelez ça peu de jours!... pendant toute une semaine il faudrait que j'reste tranquille...

— Que je restasse...

— Tasse... je n'peux pas, c'est trop long!...

— Tu aurais un beau jouet...

— J'en ai assez, des jouets!... j'en suis noyée!

L'oncle Albert se mit à rire.

C'est que, comme tous les enfants dont les parents reçoivent beaucoup, j'étais littéralement gorgée de jouets. J'avais à douze ans tout ce qu'on peut avoir : jeux de plein air, jeux d'appartement, poupées de toutes les tailles et animaux de toutes les espèces; or, je m'amusais avec une ficelle et un clou, beaucoup mieux qu'avec toutes ces belles choses.

— Bien entendu, — continua mon oncle, — ce cadeau ne m'empêcherait pas de t'en faire un comme à l'ordinaire le 15 août...

Le 15 août!... C'était mon jour de naissance, mais c'était aussi, dans ce temps-là, un jour de fête nationale. Une idée qui me semblait impossible à formuler, — à formuler à l'oncle Albert surtout, — venait de pousser dans ma petite tête.

— Alors, c'est bien décidé, — reprit mon oncle, — tu n'as envie de rien?...

— Si, j'ai envie d quelque chose...

— De quoi?... Voyons, dis-le?...

— C'est que... c'est... c'est très...

— Ne fais pas la bête!... Allons, qu'est-ce que c'est?...

Je rassemblai tout mon courage, et, fermant les yeux pour ne pas voir la tête de l'oncle Albert, je criai résolument :

— J'veux aller au *Te Deum* avec vous!...

Demander à mon grand-oncle, — ambassadeur sous le gouvernement de Juillet, — à lui, que le nom seul de l'Empire faisait sauter au plafond, de se montrer au *Te Deum* dans une cathédrale de province, c'était audacieux et je m'attendais certainement à un « effet »; mais mon attente fut dépassée, et mon cœur se mit à battre terriblement quand, regardant du coin de l'œil l'oncle Albert, je le vis, très rouge, marcher à grands pas en répétant :

— Au *Te Deum*!... au *Te Deum* avec moi?... mais tu es folle!...

Je répondis en tremblant, mais bien décidée à ne pas céder :

— J'n'ai envie que d'ça!... c'est ça que j'veux!...

— Eh bien! je prierai ton père de t'y conduire...

— Non... c'est pas la même chose!... c'est avec vous que j'veux y aller!...

— Mais pourquoi plutôt avec moi, sapristi?...

— Parce que vous, vous serez à une belle place!... et que j'verrai bien les robes rouges..., et les uniformes, et tout!...

L'oncle Albert me toisa avec mépris et dit à papa qui entraît :

— Décidément, ta fille a l'amour du panache!...

— C'est de son âge, mon oncle, — répondit papa en riant.

J'avais effectivement l'amour du panache! Les uniformes, les plumets, les plaques, les galons, tout ce qui était « costume » enfin, me transportait d'admiration. Voir, le 15 août, passer sur la place Ducale où nous habitions, le maréchal allant au *Te Deum* suivi de son état-major et du corps d'officiers, était pour moi une vraie joie. Et ça n'était pas tout! Notre maison touchait au Palais de Justice, où se réunissaient la cour et toutes les facultés, et, pendant la demi-heure qui précédait la cérémonie, je regardais s'engouffrer sous le vieux portique du Palais les robes rouges, noires, jaunes et violettes. Je ne connaissais pas de spectacle plus réjouissant.

L'oncle Albert continuait à aller et venir à travers le salon comme un ours en cage; nous connaissions tous ce mouvement, qui ne présageait rien de bon, et papa me regardait anxieusement se demandant par quel nouveau méfait j'avais provoqué l'orage qu'il redoutait. On l'adorait, l'oncle Albert, mais on avait de lui une peur bleue, et quand, par hasard, j'osais lui résister, toute la famille se mettait à trembler comme un seul homme. Aussi, je me sentis vaguement inquiète lorsque, se plantant devant papa, il lui dit d'un air furieux :

— Sais-tu ce que ta fille me demande?...
— Non, mon oncle...
— Elle me demande de la conduire au *Te Deum*!...
— A vous, mon oncle, à vous?... — balbutia papa éperdu
— à vous?... mais elle est folle!...
— C'est ce que je lui ai dit...

L'oncle Albert passait derrière le fauteuil où j'attendais, mourant de peur, mais très digne; il me tira amicalement les cheveux :

— Enfin c'est convenu : si tu restes tranquille, je te mènerai au *Te Deum*...

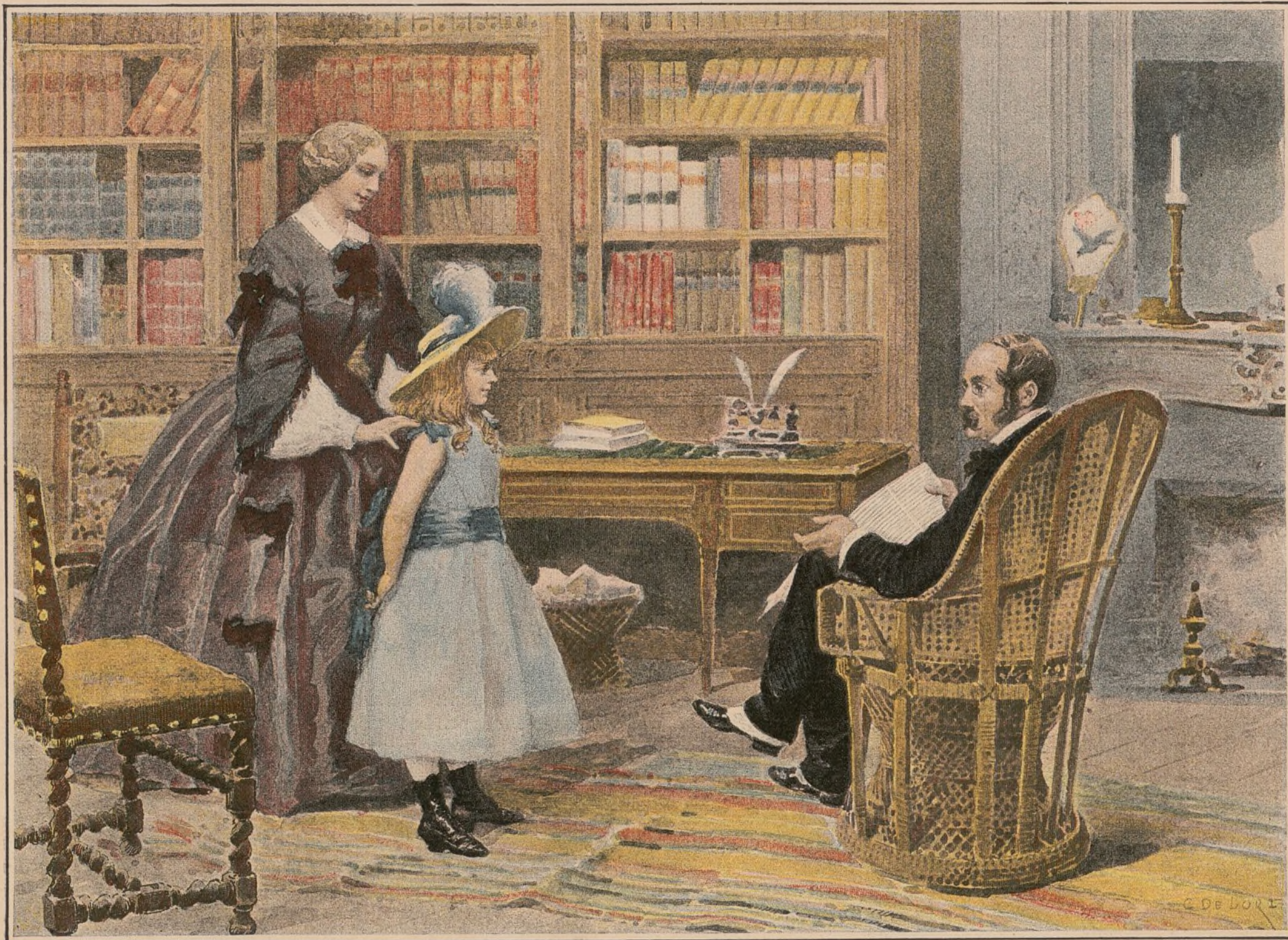
ressemblais à un singe, non pas savant, — je me rendais justice, — mais habillé.

Pendant le trajet, je ne cessai de questionner l'oncle Albert. Serions-nous tout près « des autorités?... Verrais-je bien?... Entendrais-je les « paroles?... » Je m'imaginai je ne sais quelle cérémonie étrange, mêlée de musique, de chant, de discours; quelque chose comme un opéra-comique. Je fus très « défrisée » quand mon oncle m'apprit, d'abord que le *Te Deum* était une sorte d'office comme les autres, et ensuite que le maréchal, appelé à Paris, ne serait pas à la cathédrale.

— Oh!!! pas d'maréchal!... c'est si beau, l'maréchal!... Y aura-t-y quelqu'un à sa place?

— Non...
— Alors, qui est-c'qui sera l'homme l'plus important?
— L'« homme » le plus important, — répondit en riant l'oncle Albert, — ce sera Monsieur le Premier...

— Ah!... tant mieux!... il est si chic avec sa robe rouge et sa belle fourrure!... Pourvu qu'il l'ait, sa fourrure, malgré qu' c'est l'été!... Et après Monsieur l'Premier, qui ça sera t'y, dites?
— Le préfet...



Et, se tournant vers papa qui écoutait, ahuri, il ajouta d'un ton bourru :

— Je pense que ces animaux-là ne me refuseront pas des places dans l'enceinte réservée!...

II

Pendant huit jours, je fus d'une tranquillité exemplaire. J'en avais la crampe!... Il me semblait que je m'ankylosais. Enfin, le 15 août arriva. On me mit la plus jolie de mes robes blanches, une ceinture à gros nœud ébouriffé, des chaussettes à « jours » (dans ces temps reculés il n'était pas question de chaussettes de soie) et un chapeau de paille d'Italie à plumes blanches. Ce fut maman qui m'amena elle-même à l'oncle Albert. Il m'attendait dans la bibliothèque en lisant le *Journal des Débats*.

— Antoinette est-elle bien ainsi, mon oncle? — demanda-t-elle timidement.

L'oncle Albert enveloppa ma toilette de son regard narquois, et répondit :

— Très bien... elle a l'air d'un singe savant!...

Je pensai qu'il devait avoir raison, car en passant devant l'armoire à glace de maman, j'avais trouvé, moi aussi, que je

— Et après l' préfet?...
— Le chef d'état-major du maréchal...
— L' général Ambroise!... y n'est pas si beau qu' Monsieur l' Premier, s' pas, oncle Albert?...

— Heu!... fit mon oncle d'un air détaché.

Cette indifférence m'indigna.

— Comment? vous les trouvez kif-kif?... dites?...

— Je ne réponds pas aux petites filles qui parlent mal.

Elevée avec des garçons, je parlais effectivement fort mal, et le pauvre oncle Albert ne me pardonnait pas ce français fantaisiste, qui ne lui rappelait en rien le « langage des cours ».

Suivant toujours mon idée, je repris :

— Vous ne l' trouvez pas beau, M'sieu l'Premier?

— Non, — répondit sèchement mon oncle.

Le premier président, — qu'on appelle en province : *Monsieur le Premier*, — était un homme de cinquante ans; son grand corps supportait une tête coiffée à la Louis-Philippe. Les yeux, sans expression, luisaient faiblement dans la face bouffie et blafarde, et un sourire qui voulait être hautain se figeait sur la bouche sans couleur.

Monsieur le Premier était vain comme un paon, colère comme un dindon, et plus sot à lui tout seul que les membres de son parquet réunis; mais il s'habillait bien, portait beau, et avait un air gonflé et sûr de lui qui m'éblouissait. Quand il



avait ce que j'appelais « son costume rouge garni de fourrure », — ce costume rouge que son importante personne remplissait à le faire crever, — mon admiration ne connaissait plus de bornes. Monsieur le Premier, profondément ambitieux, n'était entravé dans son essor par aucune conviction, aucun principe gênants.

Le général Ambroise, lui, ne payait pas de mine et ne portait pas beau du tout. Long, maigre, noueux comme un vieil arbre, perclus de rhumatismes, il balançait drôlement sa tête en bec de canne, plantée sur un grand cou duquel les cols les plus invraisemblables ne parvenaient pas à cacher les cordes.

Vu de profil, mal posé sur ses jambes si grêles qu'on croyait n'en voir qu'une, le général avait l'aspect d'un grand oiseau malade et ridicule. Ayant, au début de sa carrière, fait les campagnes d'Afrique avec les princes d'Orléans, le général Ambroise était resté orléaniste dans l'âme et, qui plus est, orléaniste militant. Chaque année, il demandait un congé et partait sans jamais dire où il allait. On chuchotait alors mystérieusement ; il était, disait-on, en Angleterre, où il passait son congé chez « les princes ! » On louait fort à la maison cette indépendance d'allures. Le général jouait sa carrière à ce jeu et il était sans fortune ; mais j'avais beau faire, me répéter que c'était superbe, qu'une âme de héros se cachait sous cette vieille peau plissotée, je ne pouvais pas admirer la conduite, si belle qu'elle fût, d'un homme aussi laid.

En entrant dans la cathédrale, l'oncle Albert montra une carte rose au suisse, qui daigna sourire et nous installa presque immédiatement derrière les grands fauteuils de velours préparés pour les « autorités ».

Un instant après, le général Ambroise arriva, suivi du général commandant la subdivision et des officiers de la garnison. Le pauvre homme me parut encore plus étriqué qu'à l'ordinaire, dans sa grande tenue qui s'enroulait en vis autour de son misérable corps tortillé par la goutte. Les croix attachées à la diable, les unes sur les autres, s'entre-choquaient avec un bruit de vieille ferraille. La moustache et l'impériale retombaient sinistrement en saule pleureur.

Je regardais « goulûment » les uniformes, les robes, qui se groupaient peu à peu dans l'église, mais je regardais surtout l'évêque immobile dans le chœur ; l'évêque avec sa mitre et sa crosse ! jamais je n'avais vu ça ! j'étais en extase.

— Eh bien ? — demanda mon oncle, que mon ébahissement amusait, — qu'est-ce que tu dis de ça ?

— Je m'rinç l'œil, oncle Albert !...

Et, voyant son air consterné et l'anxiété avec laquelle il regardait autour de nous, pour voir si personne n'avait entendu, je repris vivement, voulant rompre les chiens :

— Ah !... Voilà M'sieu l'Premier !...

Monsieur le Premier entra lentement, rythmant sa marche et portant plus haut que jamais sa majestueuse tête. Il exultait ! le maréchal était absent ! il allait donc être cette fois le premier !... le vrai premier !... le premier pour tout de bon ! Sa mèche Louis-Philippe se redressait, affectant un air de huppe, et son sourire s'humanisait presque.

Le cortège était arrivé au haut de l'église, chacun se plaçait ; grimpée debout sur ma chaise, malgré les supplications de l'oncle Albert, je regardais les fonctionnaires se faufiler à travers les rangées de fauteuils. Tout à coup, un brouhaha se produisit, une dispute s'élevait ; tout le monde se précipita vers le point d'où partait le tapage, et, pendant quelques secondes, je ne vis plus rien. J'entendais, par exemple ! J'entendais la voix

de Monsieur le Premier, sa belle voix sonore et creuse, crier d'un ton prodigieusement irrité, ces mots qui revenaient sans cesse :

— Vous n'êtes pas à votre place, monsieur !... Vous n'êtes pas à votre place !...

Un mouvement des têtes me permit enfin de voir ce qui se passait.

Rouge, essoufflé, les veines gonflées, l'œil injecté, les bras croisés en traître de mélodrame, Monsieur le Premier invectivait sans relâche le général Ambroise qui l'écoutait sans dire un mot, d'un air paisiblement abruti.

A la fin, harcelé, injurié, hors des gonds, le général, à qui Monsieur le Premier hurlait sous le nez pour la vingtième fois : « Pourquoi vous êtes-vous mis là, monsieur ? » répondit piteusement, l'air penaud, comme un enfant pris en faute :

— Monsieur, je me suis mis là, parce qu'on m'a dit de m'y mettre !...

Le préfet s'agitait, se tortillait comme une couleuvre ; effaré, très ennuyé, allant de l'un à l'autre, cherchant bonnement et maladroitement à pacifier la situation : lui aussi me parut grotesque !

Et Monsieur le Premier ?... Fini, le prestige de Monsieur le Premier ! Ce vilain homme banal et mauvais, avec sa plate face de laquais où suintaient la sottise et l'envie, me fit subitement horreur ! Et tandis que Monsieur le Premier dégringolait dans mon estime, le général Ambroise y grimpait à vue d'œil. Je regardais ce vieux soldat couvert de croix et de blessures, et je trouvais sublime son attitude repentante et résignée ; j'admirais la correction avec laquelle il exprimait le regret d'avoir occupé un instant une place qui n'était pas la sienne, et le peu d'intérêt qu'il attachait à être placé ici ou là.

J'avais escaladé les deux barreaux du dossier de ma chaise et pris sans façon un point d'appui sur le dos du conservateur des forêts placé devant moi, et j'écoutais, haletante, empoignée. J'avais complètement oublié l'église, le *Te Deum* et la « tenue » chère à l'oncle Albert.

Et, comme Monsieur le Premier hurlait de plus en plus fort sous le nez du pauvre général de plus en plus ennuyé, je n'y tins plus, et je criai, moi aussi, à tue-tête :

— Pourquoi l'général s'assoit-y pas d'ssus ?

Une partie des assistants se retourna en riant vers nous, mais je n'eus pas le temps de jouir de mon effet. Mon oncle me secouant rudement par le bras me fit rouler de ma chaise et m'entraîna tellement vite, que mon nez rabotait presque les dalles ; j'avais beau trébucher dans les piles de chaises et dans les paillassons, l'oncle Albert me trainait toujours comme un vieux paquet. Arrivé à la porte de l'église, il respira, et, me lâchant, se mit à marcher vers la maison. Il faisait des enjambées de deux mètres.

Je trottais silencieusement, m'efforçant de me maintenir à peu près à sa hauteur. Il ne disait rien, je voyais bien qu'il était fâché. Enfin, il demanda :

— Eh bien !... ça t'a fait une belle jambe de voir ça ?

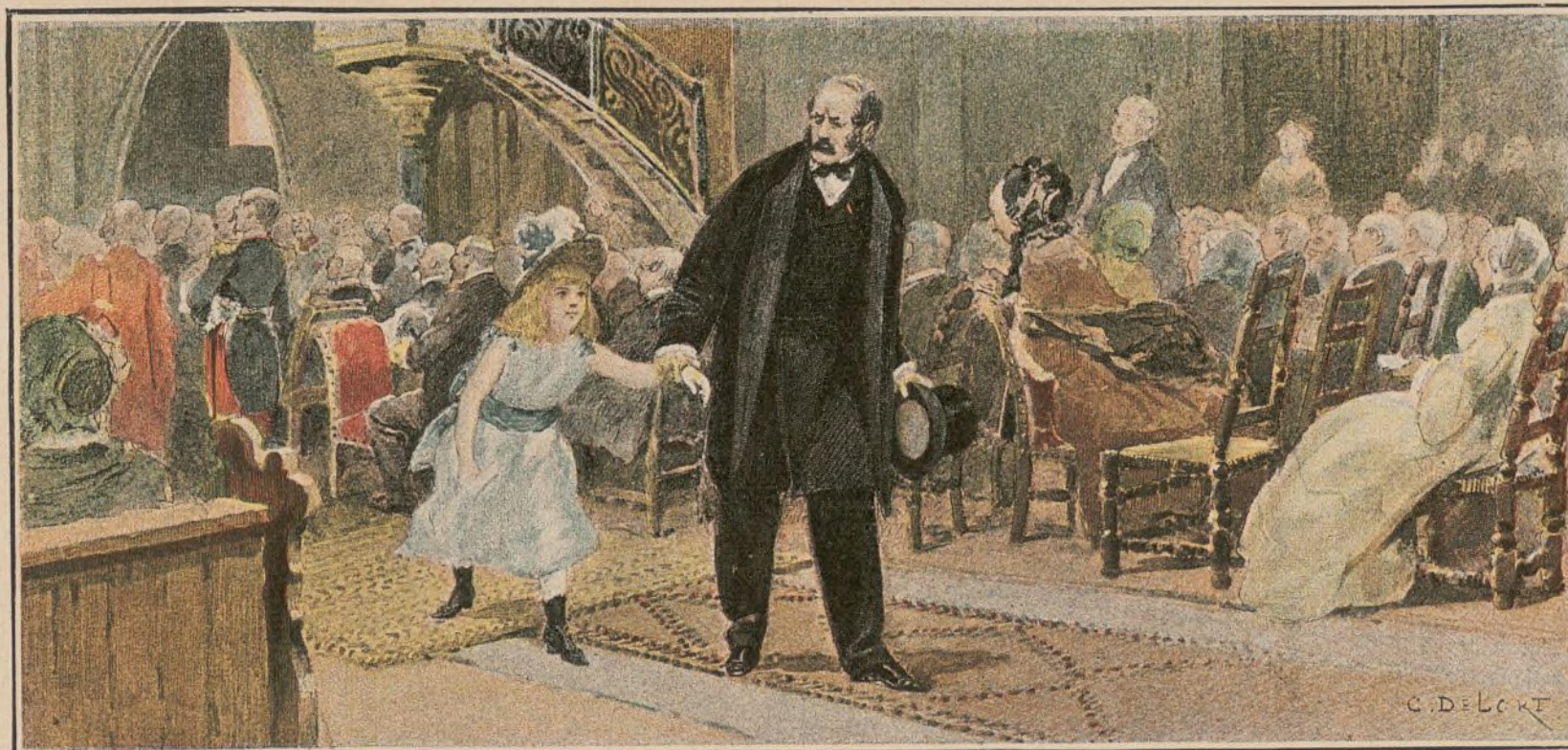
Je répondis en le regardant du coin de l'œil :

— Oui, ça m'a fait une belle jambe, car j'n'aime plus du tout l'panache, oncle Albert !... plus du tout !...

Il haussa les épaules ; je vis bien qu'il ne croyait pas ce que je disais.

Il avait tort... c'était vrai !...

GYP.





LE VOYAGE DE NOCES

Il y a deux sortes de professeurs dans l'Université, et surtout dans l'Université résidant à Paris : les professeurs qui aspirent à ne plus l'être, et, pendant qu'ils le sont, à l'être le moins possible; et ceux qui sont fiers et charmés de leurs fonctions, et n'ont pas d'autre horizon que la classe. Je vous dirais bien que les seconds sont des bêtas, et que les premiers sont des sots; mais vous voudriez immédiatement savoir à quelle catégorie j'ai appartenu. Mettons que j'étais un sot : qu'on ne m'en parle plus ! Il n'en était pas de même de M. Taupin.

Nous l'appelions entre nous M. Taupin, et ceux mêmes qui le tutoyaient ne lui parlaient pas autrement. — Comment te portes-tu, M. Taupin? — Il répondait toujours : Très bien, parce qu'il avait une santé robuste, et un optimisme plus robuste encore que sa santé. Je crois qu'il se serait trouvé bien portant s'il avait eu la fièvre ou la névralgie; mais il n'avait jamais le moindre bobo. Il était grassouillet, frais et rose; toujours souriant, toujours alerte. Le bonheur en personne, M. Taupin ! Et pourtant il faisait cinq heures de classe par jour au collège Stanislas. C'était la classe de cinquième, où on pioche ferme le *Cornelius Nepos*, que vous trouvez si mortellement ennuyeux. Il gagnait pour cela 166 francs 60 centimes par mois. Voilà ce que lui avaient rapporté trois ans de séjour à l'École normale, et le titre d'agrégé de grammaire. J'étais alors suppléant de M. Cousin à la Sorbonne. Il me plaignait beaucoup de n'avoir fait que traverser l'enseignement des lycées. « L'enseignement secondaire, disait-il en gonflant ses joues, est l'enseignement par excellence, » et le reste. C'était mon meilleur ami.

Nous faisions tous les jours ensemble de longues promenades, après avoir dîné chez Flicoteaux pour nos 70 centimes. Il me racontait les grands événements de sa vie. La composition en version avait laissé à désirer; mais la composition en thème, du 15 avril, était peut-être la plus forte de l'année. Ce Guibouret irait loin. Il vous avait des tournures d'une latinité ! « Il a, disait-il, des phrases que je lui envie. »

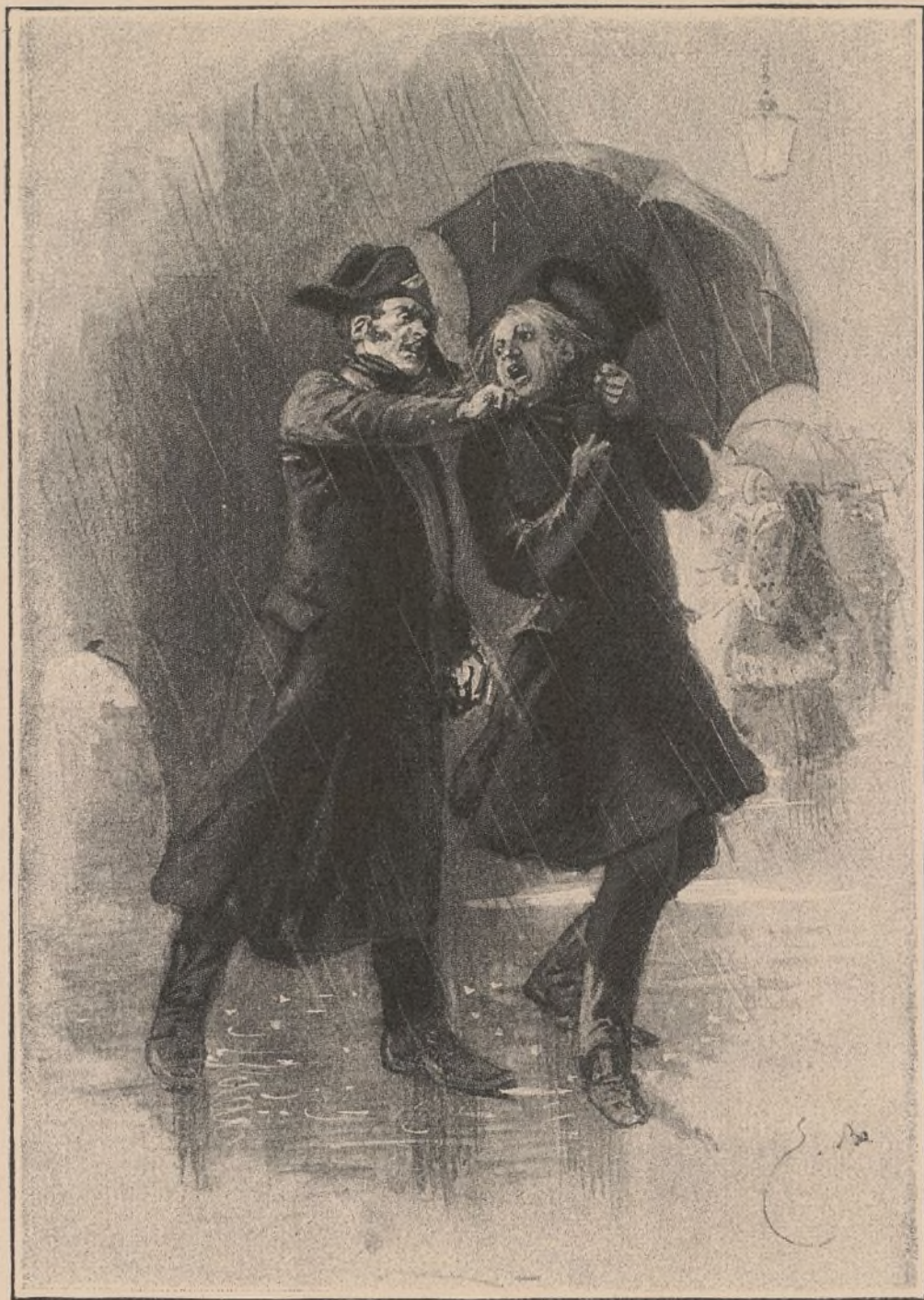
Il arriva que, pendant toute une semaine, mon Taupin me parut tout changé. Il avait des distractions; il divaguait; il ne parlait de l'élève Guibouret et de son rival, l'élève Tabériau, que du bout des lèvres. Un jour, il m'avertit qu'il ne dînerait pas avec moi le lendemain, qu'il était invité chez les parents d'un élève. C'était du nouveau ! Je voulus savoir le nom, mais

il s'en tira par des circonlocutions. Je fis quelques plaisanteries qui furent froidement reçues. Qu'a-t-il donc ? me disais-je. Je ne cessai de méditer sur cet événement pendant ma promenade qui fut solitaire pour la première fois. Le lendemain de ce grand jour, il arriva chez Flicoteaux avec des gants à 29 sous, du linge blanc et des bottes fraîchement cirées. Il vit que je le contemplais avec étonnement. « Eh bien ! oui, me dit-il, en rougissant jusqu'aux oreilles, je te conterai cela en nous promenant. » Il ne souffla mot pendant tout le dîner, et moi-même, je ne trouvai rien à dire. « Il va se marier, pensais-je. Mais comment cela a-t-il pu se faire ? » Je ne me représentais pas M. Taupin adressant la parole à une femme qui ne fût pas la mère d'un élève.

Mais les élèves ont des sœurs aussi bien que des mères. Il donnait des leçons à Guibouret. Oh ! par amitié, croyez-le bien. Madame Guibouret vivait difficilement avec ses deux enfants d'une pension que lui faisait la fabrique de l'église de Saint-Sulpice, où son mari avait été maître de chapelle. Ces deux femmes lui étaient profondément reconnaissantes. A la longue, elles s'attachèrent à lui, parce qu'il était impossible de ne pas aimer cette bonne âme, quand on la voyait de près. Il n'avait pas de famille. Il n'avait pas connu sa mère. Son père était mort pendant qu'il était boursier au collège Stanislas, car il était enfant de la maison, où sa vie tout entière s'était écoulée. Quand il entra à l'École normale, c'est au collège Stanislas qu'il passait ses jours de sortie, mangeant avec les maîtres de quartier, et assistant avec eux à la promenade. Après son agrégation, on lui avait proposé une cinquième à Rouen, mais il avait mieux aimé entrer à Stanislas comme maître élémentaire. Il était arrivé peu à peu à cette place de professeur de cinquième, qu'il considérait comme son bâton de maréchal. L'idée de passer dans un collège royal ne lui serait jamais venue; cette promotion aurait doublé son traitement; mais quitter Stanislas, c'était quitter le toit paternel. Le portier, le garçon de salle, étaient ses amis. Le directeur était comme son père. Les grands et les petits couraient après lui dans la rue pour saluer M. Taupin, et recevoir une poignée de main ou une bonne tape sur la joue, suivant leur âge. Il ne lui manquait qu'un intérieur.

Je jurerais bien que mademoiselle Guibouret fit quelques avances, car il était incapable de la regarder, avant d'en avoir obtenu la permission. Une fois en liberté, il devint, je n'en doute pas, bavard comme une pie. Il mit mademoiselle Gui-

bouret au courant de tous les incidents de la classe. Elle était très bonne musicienne, en sa qualité de fille d'un maître de chapelle; et lui, chose assez surprenante pour un normalien et un



grammairien, il avait un véritable talent sur le violoncelle. Je suppose qu'ils jouèrent des duos, et le résultat fut qu'ils s'épousèrent.

Il était brave, mon ami Taupin. Il se trouvait d'emblée à la tête d'une famille, et d'une famille besogneuse. Les 166 francs auraient fort à faire pour suffire à tant de besoins. Il est vrai que Charles Guibouret était fort en thème; mais il n'était encore qu'en cinquième. De là à devenir à son tour professeur de cinquième au collège Stanislas, il y avait loin. Les deux fiancés se dirent que Léon chercherait des leçons de latin, et Léonie des leçons de piano ou de chant. Ils voyaient si bien l'avenir en rose, qu'ils parlèrent de faire un voyage de noces.

La maman fit toutes les objections possibles. On allait commencer par des folies! M. Taupin prendrait un congé! Ils eurent réponse à tout. On n'irait qu'aux rives prochaines. Le congé serait de trois jours. On se logerait dans la plus petite auberge. On faisait cette folie pour n'en plus faire jamais d'autre. Bref, il fut résolu qu'on passerait trois jours à Rouen. Je vous laisse à penser quelles furent les joies de la route. Ils n'avaient jamais été en tête-à-tête si longtemps. Ils n'avaient ni l'un ni l'autre voyagé si loin. Ils découvraient la nature de deux côtés à la fois.

Ils arrivèrent à la nuit, et suivirent un petit normand qui les conduisit dans une petite auberge par un dédale de petites rues.

Ils avaient déjeuné solidement à Paris pour économiser un diner. Il n'était que huit heures. Ils voulurent d'abord voir la ville. Où étaient les beaux édifices, les beaux magasins? On leur conseilla d'aller sur le quai Boieldieu, et de revenir par le Palais de justice qui présente, la nuit, un aspect féérique. « Il faut faire un bout de toilette », dit Léonie. Elle tira de leur sac ce qui lui était nécessaire, et, le passant à Léon : « Fais-toi la barbe bien vite, dit-elle. Je ne puis pas te souffrir avec cette longue barbe. » Il se mit à chercher ses rasoirs, et finit par se convaincre qu'il les avait oubliés. Vous pensez s'il fut penaud. « Va te faire raser; va vite. — Mais tu vas être seule ici. — La belle affaire! — C'est qu'il n'y a pas de serrure à la porte. — Laisse-moi ton couteau, je le passerai en travers du loquet, et je serai en sûreté. Mais surtout dépêche-toi. » Il sortit, non sans avoir demandé en bas l'adresse d'un barbier.

On rit beaucoup de ce Parisien qui voulait se faire raser à huit heures du soir, et un jeudi. Le jeudi n'est pas jour de barbe, à Rouen, pour les clients de cette auberge. On se rase le dimanche, et, quand on est riche, le mercredi. On lui donna pourtant l'adresse qu'il demandait. « Tournez à droite, et puis

encore à droite, et ensuite à gauche. Une des premières maisons à votre droite. » Ce n'était pas trop clair; mais il se dit : « Je verrai bien l'enseigne. »

L'enseigne? S'il n'y a pas d'enseigne, il y aura toujours un plat à barbe, au bout d'une perche, l'armet de Mambrin. La course fut plus longue qu'il n'aurait cru; mais enfin il aperçoit le plat à barbe se balançant au gré du vent et produisant un bruit criard sur sa tringle. Il gagne la boutique; elle est fermée. Quel contretemps! Il cherche la sonnette; le portier. Point de portier. Il n'y a de portier, à Rouen, que dans les quartiers neufs. Point de sonnette. Il cogne; on ne répond pas. Il s'obstine. C'est un sergent de ville qui arrive. « Que faites-vous là? — Vous le voyez. Je veux entrer pour qu'on me rase. — Vous n'entrerez pas. On ne vous rase pas. Allez vous coucher. — Ah! mais... — Ne faites pas de résistance. Vous êtes suspect, jeune homme; et si vous continuez à faire du tapage, je vous arrête. » M. Taupin, se voyant dans un mauvais cas, ôta poliment son chapeau, et rendit compte au sergent de ville de sa situation et de ses désirs. Il l'attendrit. « Monsieur, lui dit le représentant de l'autorité, ces petits barbiers ne rasant que le matin. Je vais vous conduire chez un coiffeur. » Ce qu'il fit. Jamais notre ami ne s'était vu soigné avec ce luxe et cette délicatesse. Des glaces, du gaz partout; des toilettes à dessus de marbre, un fauteuil excellent pour s'asseoir, du linge blanc. Quand il se regarda après l'opération, il se trouva vraiment beau. Il paya sans trop de regret les vingt sous qu'on lui demanda, et se mit en route tout courant pour retrouver sa chère Léonie. Il courait, partagé entre l'espoir du baiser qui allait l'accueillir, et la crainte des reproches qu'il prévoyait pour une si longue absence, lorsqu'il s'arrêta brusquement sur ce doute qui lui était entré dans l'esprit : « Est-ce que je vais du bon côté? »

Il regarda autour de lui. Il était dans une petite rue, à peine éclairée par deux réverbères fort éloignés l'un de l'autre qui jetaient sous la pluie une lumière intermittente. Pas de boutiques, ni de passants. Il eut tout à coup la sensation d'être perdu dans un labyrinthe. Il fallait avant tout sortir de l'ombre. Il revint sur ses pas, persuadé qu'il ne tarderait pas à revoir la grande place inondée de lumière qu'il venait de quitter; mais il s'aperçut bientôt qu'il marchait au hasard. Il entendit, dans le lointain, sonner une demie; puis, au bout d'un siècle, les trois quarts. « Il va être neuf heures. Que devient-elle? Que pense-t-elle? »

En un instant, toute l'horreur de sa situation lui apparaissait. Retrouver une auberge dont on ne sait pas le nom, une auberge de dernier ordre, dans une ville comme Rouen, une auberge située dans une rue, ou plutôt dans une ruelle dont on ne sait ni le nom ni le quartier! Assurément, il savait bien que tout s'arrangerait le lendemain par l'intermédiaire de la police; il n'était pas dans un bois. Mais le lendemain, c'était une éternité! Condamner cette chère enfant à tant d'inquiétudes, pendant



si longtemps, dans l'isolement où elle se trouvait, le jour même de ses noces, c'était à en devenir fou! Il sentait, tout en courant, sa tête s'égarer.

Enfin il entend des pas dans ces ruelles désertes; il entrevoit un passant; mais, au moment où il va l'atteindre, le passant disparaît dans une rue latérale. Il le suit à tout hasard. « Monsieur, crie-t-il, de toute la force de ses poumons, monsieur, je suis égaré. De grâce, aidez-moi à retrouver mon chemin. Monsieur!



Monsieur! » Il se disait en même temps que s'il avait affaire à un brutal, ou à un poltron, sa prière ne serait pas écoutée. Le passant marchait à grands pas, comme s'il avait voulu échapper à un ivrogne ou à un malfaiteur. Je ne peux mieux faire que de le suivre, pensait Taupin. Je serai sûr de ne pas tourner sur moi-même. Ce raisonnement se trouva juste. En une minute il passa des ténèbres profondes à une lumière éclatante. Il était devant le vestibule du grand théâtre. Des hommes! Voilà des hommes!

Il eut un moment de joie, bientôt traversé par une pensée poignante. Il ne savait ni le nom de la rue où était son auberge, ni le nom de l'auberge. Il était sorti en voisin qui n'a que cinquante pas à faire. L'idée qu'on peut se perdre, la nuit, dans une grande ville, ne lui était pas même venue. Peut-être l'aubergiste lui a-t-il fourré son adresse quand il l'a recruté dans la gare! Il retourne fébrilement ses poches. Rien. Une petite bourse contenant 40 francs (il en avait 80, mais par une sage précaution contre les voleurs, il en avait donné la moitié à Léonie); le calepin sur lequel il écrit ses notes de classe; un guide Joanne; le *Petit Journal*. Voilà tout. Que faire? Il regarde les gens qui passent auprès de lui, en tâchant de deviner sur sa physionomie, un brave homme, un homme complaisant, capable de lui donner un bon conseil. Il s'approche de plusieurs, et s'arrête au moment de parler, pour un geste, un coup d'œil qui lui semblent de mauvais augure. Enfin, prenant son courage à deux mains: « Monsieur, dit-il à un vieillard de bonne mine; » mais le vieillard de bonne mine prend un air renfrogné, et lui jette dédaigneusement une pièce de deux sous. « Je ne vous demande pas l'aumône, monsieur! Je ne suis pas un mendiant! Je suis un professeur!... » Peines perdues; l'autre, peut-être un peu penaud de sa méprise, double le pas et disparaît.

Taupin dont la tête est complètement en désarroi, et qui est harassé de la course effrénée qu'il vient de faire, s'assoit sur une borne, et réfléchit profondément. Retrouver son auberge sans savoir son nom, c'est impossible. Ce nom, comment le savoir? Il y avait dans la cour du débarcadère cinq ou six omnibus, et cinq ou six racoleurs tout au plus. Ces racoleurs doivent toujours être les mêmes. Savoir le nom des cinq ou six auberges parmi lesquelles se trouve la sienne, ce serait beaucoup; ce serait tout. Il prendrait un commissionnaire, et se ferait conduire de porte en porte jusqu'à ce qu'il eût réussi; il couvrirait d'or le commissionnaire. Il n'est plus question d'économie. Il ne faut pas que les inquiétudes de Léonie se prolongent, et qu'elle passe sa nuit de noces dans la solitude et l'effroi.

Il se sent soulagé, à présent que son parti est pris, et qu'il se croit sûr du succès. Il se demande s'il n'était pas fou tout à l'heure. On ne se perd pas dans une ville comme Rouen. Il y a une police, qui connaît tous les cabarets. La première démarche

est de trouver la police. Justement, voilà un sergent de ville qui se promène sur la place du théâtre. Il se découvre poliment: « Monsieur », dit-il... Mais il s'arrête court, en reconnaissant le sergent qui l'a conduit chez le coiffeur. Il y a de ces rencontres! Le sergent le reconnaît de son côté. « Encore vous? » dit-il d'un ton qui ne semblait guère bienveillant. « Oui, c'est moi, et vous pouvez me rendre un grand service. » Il commence à dégoiser son histoire; mais il fait deux remarques en la racontant, d'abord qu'elle est d'une invraisemblance choquante, et ensuite, qu'il la raconte à faire pitié. Il bredouille, il s'embrouille; c'est à n'y rien comprendre. J'ai l'air d'un homme ivre, dit-il enfin, juste au moment où le sergent de ville est arrivé de son côté à la même conclusion. « Vous vous expliquerez au poste », dit le sergent de ville, en lui mettant la main au collet. Au poste! comme un malfaiteur, ou un vagabond! Au poste, un professeur du collège Stanislas! Le sergent veut l'emmener. Il se rebiffe, le pauvre petit homme. « Vous n'avez pas le droit de m'arrêter, dit-il. Je n'ai commis aucun délit. Je ne demande pas l'aumône. J'ai une profession honorable, je puis le prouver. J'ai de l'argent sur moi. Tout mon malheur est de ne pouvoir retrouver l'auberge où je suis descendu. Vous devriez m'aider à la retrouver, si vous remplissiez votre devoir, au lieu de me faire un affront. » Il paraît qu'il fut éloquent, il me le dit plus tard. Le sergent de ville fut ébranlé. Les quelques passants qui s'étaient attroupés commencèrent à dire: « Il faut le mener à M. Dauphin! Menez-le à M. Dauphin. — Oui, dit-il, menez-moi à M. Dauphin. » Qui est-ce? disait-il en lui-même. Ce ne peut être que le commissaire. On l'y mena; c'était en effet le commissaire de service au grand théâtre. Taupin, qui avait remis de l'ordre dans ses idées, lui parla posément et clairement. Il se voyait écouté; il se croyait sûr du succès.

« Monsieur, lui dit le commissaire, après l'avoir laissé parler tant qu'il voulut, et après avoir examiné l'argent et le calepin qu'il avait dans sa poche, je vous crois... » A ce mot, le pauvre Taupin ne put se défendre de lui serrer chaleureusement la main. « Je vous crois, mais votre cas n'en est pas moins très difficile à débrouiller. C'est l'affaire de vingt-quatre heures, ajouta-t-il, en voyant Taupin se troubler. Demain, avec les notes de police, nous trouverons infailliblement madame Taupin. Ce que vous avez de mieux à faire pour ce soir... »

A ce moment de son discours, il fut interrompu par un grand bruit qui se fit dans le corridor. On ouvrit la porte précipitamment, et plusieurs personnes crièrent à la fois: « M. le commissaire! M. Dauphin! M. le commissaire! Le directeur vous demande. — Attendez-moi là, » dit M. Dauphin, et il sortit en courant. Son absence ne dura que quelques instants. Il revint bientôt, assez ému. « Fâcheuse affaire, dit-il; c'est un musicien qui a un solo au quatrième acte, et qui ne pourra pas le jouer; il va falloir parlementer avec le public rouennais qui n'est pas commode. Voici mon adresse, venez me voir demain matin et tout s'arrangera. »

« Je crus que tout m'échappait de nouveau, me dit Taupin



quand il me raconta son voyage de nocces, mais j'eus une idée de génie. Un musicien? Quel musicien? dis-je. Quel instrument? — Le violoncelle. — Monsieur le commissaire, dis-je alors avec une émotion contenue, je suis moi-même, j'ose le dire, un violoncelliste de quelque valeur. C'est moi qui ai accompagné mademoiselle Marimont au dernier concert pour les pauvres du V^e arrondissement. Si je puis sauver la recette... » On ne lui laissa pas le temps de finir. Le commissaire lui prit le bras et l'entraîna au pas de course dans le cabinet du directeur. Le violoncelle fut apporté. Taupin se surpassa. Au bout de quelques mesures, le directeur l'arrêta.

« Quel cachet voulez-vous? — Je ne demande rien; mais, par grâce, que M. le commissaire fasse ce soir ce qu'il m'a promis de faire demain matin, et je suis prêt à jouer tant qu'on voudra et tout ce qu'on voudra.

— Je ne vous promets pas de réussir, dit M. Dauphin; mais je vous donne ma parole de ne rien épargner pour arriver au but dès cette nuit. Demain, la réussite sera certaine. »

En un clin d'œil, Taupin se trouva poussé par les couloirs et les dessous, installé, en qualité de soliste, auprès d'un pupitre plus élevé que les autres. Les musiciens l'entourèrent pour le remercier et lui souhaiter la bienvenue. Il fut émerveillé de s'entendre appeler par son nom; mais il n'eut pas le temps d'y penser parce que les trois coups furent frappés, et qu'à partir de ce moment, il appartint corps et âme à la partition. On l'attendait au solo. Il s'en tira avec une *maëstria* superbe. « Je pensais à Léonie, » me dit-il. Il fut couvert d'applaudissements. Les violons frappèrent avec les archets sur les pupitres. Le public cria *bis!* avec frénésie, et Taupin ne se fit pas prier. « Ah! si vous vouliez, M. Taupin! » lui dit le directeur, qui tenait un engagement tout prêt. Mais ces mots lui rendirent toute sa tristesse, en lui rappelant brusquement la réalité. « Les trois agents que j'ai mis en campagne n'ont rien découvert, lui dit M. Dauphin. Tâchez de dormir cette nuit. Venez à mon bureau à sept heures demain matin, avant l'ouverture. J'y serai exprès pour vous, et je vous conduirai dans les bras de madame Taupin. »

Il paya fort cher la permission de passer la nuit dans la chambre de service d'un grand hôtel. Il va sans dire qu'il ne put fermer l'œil. A six heures, il errait autour du commissariat de police. Dès que M. Dauphin arriva, il se précipita sur lui. « Un peu de patience, lui dit le bon commissaire. On est au commissariat central; il faut attendre qu'on soit revenu. » Un agent arriva vers huit heures. « Eh bien! dit Taupin. — Vous êtes descendu, dit le commissaire en consultant ses notes, à l'auberge de la *Belle Pomme normande*, dans la rue des Verdettes. C'est bien loin d'ici. Voulez-vous prendre une voiture? — Sans doute! — Je vais vous accompagner. » Ils suivirent un dédale de rues qui parut à mon pauvre ami d'une longueur effrayante. Chemin faisant, le commissaire appela un porteur de journaux, lui acheta le *Petit Rouennais*, le parcourut un instant, et le passa à Taupin, en lui disant : « Lisez cela. — Je n'ai pas le cœur à lire des journaux. — Que vous êtes enfant! Puisque vous allez la revoir! Lisez cela, vous dis-je. » Taupin jeta nonchalamment les yeux sur le journal, et lut à la première page ces mots en caractères flamboyants : *M. Taupin au grand théâtre de Rouen*. Quel scandale! pensa-t-il; et tout aussitôt : il y a plusieurs Taupin dans le monde. « Mais comment ont-ils pu savoir mon nom, cher monsieur? — Le directeur a fait une annonce pendant que vous gagniez le pupitre. Il a même dit que vous étiez professeur dans un grand collège de Paris, ce que je blâme absolument. » Taupin laissa tomber sa tête d'un air abattu. « Je suis perdu, dit-il. Je serai destitué. »

On était à la porte de la *Belle Pomme normande*. « Ma femme? Où est ma femme? — Elle est partie, monsieur; et c'est ce qu'elle avait de mieux à faire, pour ne pas vous voir arriver sous la garde du commissaire de police. » Mais le pauvre Taupin n'en entendit pas davantage. Il fut pris, le doux enfant, d'une colère terrible, la seule qu'il ait eue de sa vie. « Vous ne voulez pas dire que ma femme m'a quitté! Que lui avez-vous dit? Que lui avez-vous fait? » Il fallut se mettre à deux pour le contenir. L'hôtesse criait de son côté avec le même emportement. « Quittez

sa femme pour aller au théâtre! Le jour de ses nocces! C'est moi qui lui ai dit de partir; et elle n'avait pas besoin qu'on le lui dise; et toutes les femmes l'approuvent! » Et tous les hommes l'approuvaient aussi à ce qu'il paraît; car tous les chalands matinaux du cabaret étaient accourus dans cette cour humide et malpropre, où ils auraient fait à Taupin un mauvais parti sans la présence du commissaire.

M. Dauphin eut beaucoup de peine à rétablir le calme. Il parvint enfin à se faire écouter, pendant que Taupin, abattu, affalé sur un vieux banc, luttait contre les prodromes d'un évanouissement. Ses explications provoquèrent d'abord quelques rires; puis la cabaretière s'apitoya, et les ivrognes firent comme elle. Elle en vint à regarder Taupin comme un héros de roman. « Allez! allez! tout ira bien! Quand elle saura la vraie vérité des choses! Pauvre petite dame! Pauvre cher homme! »

Taupin voulut absolument prendre le train le plus prochain, malgré l'avis du commissaire et de l'hôtesse qui craignaient qu'il n'arrivât pas à Paris. Il partit : quel voyage! Il arriva : quelle arrivée! Il trouva son logement dans l'état où il était avant son mariage. Tous les menus objets qui auraient rappelé Léonie avaient disparu. Sur le bureau de Taupin, il y avait une lettre cachetée, qui ne contenait que ces mots :

« Adieu pour jamais!

« LÉONIE. »

Je fus naturellement chargé du rôle de conciliateur. J'eus peine à obtenir d'être reçu chez madame Guibouret. Je vis en arrivant qu'on y vivait depuis plusieurs jours dans les larmes. « Comment, dis-je à Léonie, avez-vous pu être si cruelle? Comment n'avez-vous pas pensé qu'il était victime de quelque accident? »

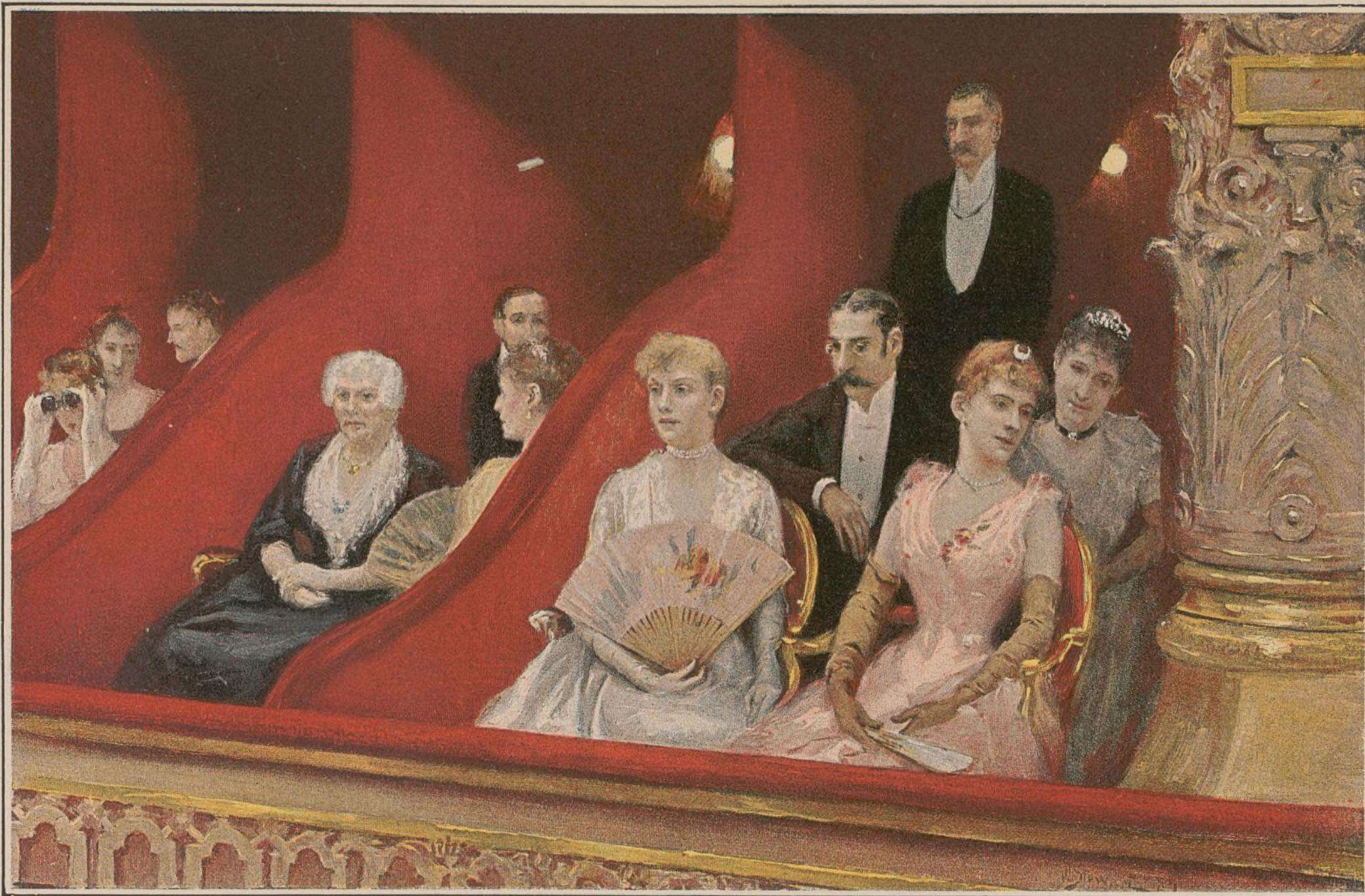
J'appris qu'après une nuit de cruelles inquiétudes, elle était partie le matin avec l'hôtesse pour aller demander à la police de lui retrouver son mari; qu'elle avait, en mettant le pied dans la rue, entendu les porteurs de journaux crier le nom de Taupin comme la nouvelle du jour, et qu'ayant acheté le *Petit Rouennais*, elle y avait lu le récit des exploits de son mari au grand théâtre. La sûreté du doigté, le jeu brillant et passionné tour à tour... « Tout cela pendant que je mourais de crainte et de désespoir! » Je finis pourtant par me faire entendre, et, après de longs efforts, par me faire croire. Maman Guibouret revint la première; Auguste plaida chaleureusement pour son professeur. Le cœur de la jeune épouse parlait plus haut encore, de sorte que je la ramenai pleurante et souriante au numéro 14 de la rue Madame, où M. Taupin nous attendait plus mort que vif.

Leur joie fut si grande, et ils se trouvèrent si largement compensés de leurs peines, que M. Taupin ne manque jamais depuis, quand nous parlons du passé, de dire en me serrant la main : « c'était peu de temps après mon beau voyage de nocces. »

Il est à présent proviseur d'un des premiers lycées de Paris. Je vous prie de croire que quand il va faire une course à Luchon ou à Biarritz, pendant le mois de septembre, avec Léonie, il n'oublie pas d'emporter une belle paire de rasoirs. Il a fait faire par un des professeurs du lycée une édition illustrée du *Petit Poucet*. Il en recommande la lecture aux élèves. « Voyez, dit-il, l'esprit de ce petit bonhomme, qui semait des cailloux sur la route pour être sûr de retrouver son chemin! Il faut toujours, mes enfants, savoir où on met le pied. »

JULES SIMON.





LA PLUS BELLE

Le prince Agénor était littéralement éperdu, le vendredi 19 avril 1889, à l'Opéra, pendant le troisième acte de *Roméo et Juliette*. Le prince courait de loge en loge et son enthousiasme était partout le même.

— Cette blonde ! Ah ! cette blonde ! Idéale, cette blonde ! Regardez cette blonde ! Connaissez-vous cette blonde ?

C'était, pour le moment, l'avant-scène de madame de Marizy, une grande loge du rez-de-chaussée, qui retentissait de tous ces cris d'admiration.

— Quelle blonde ? demanda madame de Marizy.

— Quelle blonde ! Mais il n'y en a qu'une, ce soir, dans la salle. En face de vous, là, dans une première loge... la loge des Sainte-Mesme... Regardez, baronne, regardez-la bien.

— Oui, je la regarde... Elle est atrocement fagotée, mais agréable...

— Agréable ! Une merveille ! Une pure merveille ! Fagotée, oui, d'accord... Quelque parente de province... Les Sainte-Mesme ont des cousins dans le Périgord ! Mais quel sourire ! et l'attache du cou ! Et la naissance des épaules ! Ah ! les épaules surtout !

— Allons, mon cher, taisez-vous ou allez-vous-en... Laissez-moi écouter Reszké...

Le prince s'en alla. Ainsi, personne ne la connaissait, cette blonde incomparable. Elle était cependant venue bien souvent à l'Opéra, mais bourgeoisement, dans une seconde loge. Or, pour le prince Agénor, au-dessus des premières loges, il n'y avait rien, absolument rien. C'était le vide, le néant. Le prince n'était jamais entré dans une seconde loge ; donc, les secondes loges n'existaient pas.

Pendant que Roméo, aux pieds du frère Laurent, faisait serment d'aimer Juliette d'un amour éternel, le prince errait dans les couloirs de l'Opéra. Quelle était cette blonde ? Il voulait le savoir et le saurait.

Et, tout d'un coup, il se rappela que l'excellente madame Picard était l'ouvreuse de la loge des Sainte-Mesme, et qu'il avait, lui, prince de Nérins, l'honneur d'être, depuis fort longtemps, l'ami de l'excellente madame Picard. C'était elle qui, dans les dernières années du second empire, lui avait appris le bésigue, en toutes ses variétés : japonais, chinois, etc., etc. Il avait alors vingt ans ; madame Picard, quarante. Elle n'était pas encore ouvreuse à l'Académie nationale de musique ; elle avait, en ce temps-là, pour fonction — et ce n'était pas une sinécure — d'être la tante d'une aimable jeune personne qui promenait un très joli visage et de très jolies jambes à travers les Revues de fin d'années du théâtre des Variétés. Et le prince, tout jeune, à son entrée dans la vie, avait, pendant trois ou quatre ans, vécu tranquillement, presque de la vie de famille, entre la tante et la nièce. Puis elles s'en étaient allées d'un côté ; lui, d'un autre ; et, une dizaine d'années plus tard, un soir, à l'Opéra, en remettant son paletot à une vieille dame de vénérable aspect, Agénor s'était entendu saluer de ce petit discours :

— Ah ! que je suis contente de vous revoir, mon prince... Et pas changé, mais pas changé du tout... Le même toujours... Absolument le même ! Toujours vingt ans.

C'était madame Picard, élevée à la dignité d'ouvreuse. Ils causèrent, parlèrent d'autrefois et, depuis ce soir-là, jamais le prince ne passait devant madame Picard sans lui adresser un petit bonjour ; elle y répondait par un petit salut plein de déférence. Elle était de ces personnes, de plus en plus rares aujourd'hui, qui ont l'exact sentiment des distances et des convenances. Il y avait, cependant, comme un petit restant de familiarité, presque d'affection, dans la manière dont elle disait : *Mon prince*. Cela ne déplaisait pas à Agénor ; il avait gardé de madame Picard un bon souvenir.

— Ah ! mon prince, dit madame Picard en voyant venir Agénor, il n'y a personne pour vous, dans *mes* loges. Madame de Simiane n'est pas venue et madame de Sainte-Mesme a donné sa loge.

— C'est précisément à cause de cela... Vous ne connaissez pas les personnes qui sont dans la loge de madame de Sainte-Mesme ?

— Pas du tout, mon prince... C'est la première fois que je les vois dans la loge de madame la marquise...

— Alors vous n'avez aucune idée... ?

— Aucune, mon prince... Seulement, pour moi, ce ne sont pas des gens de...

Elle allait dire de *notre monde*... Une ouvreuse des premières loges, à l'Opéra, n'ayant affaire, généralement, le soir, qu'à des personnes parfaitement nées, se considère comme étant un peu de leur monde et montre un extrême dédain pour les petites gens ; il lui déplait de recevoir de ces petites gens dans *ses* loges.

Madame Picard, cependant, avec ce tact qui l'abandonnait rarement, sut s'arrêter à temps et dit :

— Des gens de *votre* monde... C'est de la bourgeoisie, de la bourgeoisie cossue, mais de la bourgeoisie... Ça ne vous suffit pas, vous voudriez en savoir plus, à cause de la blonde, n'est-ce pas ? mon prince.

Ces derniers mots furent dits avec une délicatesse rare, murmurés plutôt que dits ; d'ouvreuse à prince, cela eût été inacceptable sans cette parfaite réserve de l'accent et du ton ; oui, c'était une ouvreuse qui parlait, mais une ouvreuse qui était encore un peu la tante d'autrefois, la tante à la mode de Cythère... Madame Picard continua :

— Ah ! une belle personne ! Elle est arrivée avec un petit brun... son mari, bien sûr, car, pendant qu'elle ôtait son manteau — ça prend toujours un peu de temps — il ne lui a pas dit un seul mot... Pas d'empressement, pas de petits soins... oui, ça ne pouvait être qu'un mari... Le manteau, je l'ai bien regardé. Ça intrigue toujours, les personnes qu'on ne connaît pas, et avec *ma* collègue, madame Flachet, nous nous amusons toujours à tâcher de deviner d'après les effets... Eh bien ! le manteau, ça sort de chez une bonne couturière, mais pas de chez une grande. C'est sérieux, c'est solide, mais ça n'a pas de chic... De la grosse bourgeoisie, la voilà mon idée, mon prince... Mais que je suis bête !... Vous connaissez M. Palmer... Et bien ! il est venu la voir tout à l'heure, la belle blonde !

— M. Palmer ?

— Oui, et il pourra vous dire.

— Merci, madame Picard, merci...





J. Stewart 89

— Au revoir, mon prince, au revoir...

Et madame Picard alla reprendre sa place sur son tabouret, près de sa collègue, madame Flachet, en lui disant :

— Ah ! ma chère, ce prince, quel homme charmant... Les gens vraiment comme il faut, il n'y a que ça !

Le prince Agénor voulait bien faire à Palmer, au gros Palmer, au riche Palmer, au vaniteux Palmer, l'honneur d'être de ses amis ; il daignait — et très fréquemment — confier à Palmer ses embarras financiers, et le banquier était charmé de lui venir en aide ; le prince avait dû se résigner à entrer dans deux des conseils d'administration présidés par Palmer, auquel il plaisait fort d'avoir pour obligé le représentant d'une des plus nobles familles de France. Le prince, d'ailleurs, se montrait *bon prince*, avouait publiquement Palmer, se montrait dans ses loges, ordonnait ses fêtes, s'occupait de son écurie de courses. Il avait même poussé la reconnaissance jusqu'à compromettre madame Palmer de la façon la plus éclatante. « Je la *désem-bourgeoise*, disait-il, je dois bien cela à Palmer qui est le meilleur des hommes. »

Le prince trouva le banquier, seul, dans sa baignoire.

— Le nom, le nom de cette blonde, dans la loge des Sainte-Mesme ?

— Madame Dagand.

— Et il y a un M. Dagand ?

— Oui, mais faites vite. »

Ce jeune homme avait la main leste ; les quinze lignes furent expédiées en un clin d'œil. Elles rapportèrent sept francs cinquante au petit reporter, mais coûtèrent un peu plus que cela à M. Dagand.

Pendant ce temps, le prince Agénor s'installait, au club, à une table de whist, et disait, en mêlant les cartes :

« Il y avait ce soir, à l'Opéra, une créature merveilleuse. Une certaine madame Dagand... C'est la plus belle personne de Paris ! »

Et le lendemain matin, au bois, à la Potinière, sous un léger soleil de printemps, le prince, entouré d'un petit groupe de disciples respectueux, rendait solennellement, du haut de sa jument rouanne, l'arrêt suivant :

« Sachez bien ce que je vous dis... La plus belle personne de Paris est une certaine madame Dagand... Cette étoile sera visible, jeudi soir, chez les Palmer... Allez et n'oubliez pas ce nom... madame Dagand. »

Les disciples se dispersèrent et allèrent, de par le monde, répandre cette grande nouvelle.

Madame Dagand avait été admirablement élevée par une mère irréprochable ; on lui avait appris qu'il fallait se lever matin, tenir sévèrement ses comptes, ne pas prendre une grande couturière, croire en Dieu, aimer son mari, visiter les pauvres et ne jamais dépenser



— Assurément... Un notaire... Mon notaire... Le notaire des Sainte-Mesme... Et si vous voulez voir madame Dagand de plus près, venez chez moi, au bal, jeudi prochain... Elle y sera...

Une femme de notaire ! Ce n'était qu'une femme de notaire ! Le prince s'installa dans l'avant-scène, en face de madame Dagand, et, tout en regardant cette notaire, il réfléchissait : « Aurais-je, se disait-il, assez de crédit, assez d'autorité pour faire d'une madame Dagand la plus belle personne de Paris ? »

Car il y a toujours une *plus belle personne de Paris*, et c'était lui, prince Agénor, qui avait la prétention de la découvrir, proclamer, couronner et sacrer, cette plus belle personne de Paris. Lancer madame Dagand ! Pourquoi pas ? Il n'avait jamais lancé de petite bourgeoise. L'entreprise serait neuve, amusante et hardie. Il tenait madame Dagand au bout de sa lorgnette, et découvrait dans son délicieux visage mille grâces et perfections.

Après le spectacle, le prince, pendant la sortie, alla se placer en bas du grand escalier. Il avait *embauché* deux de ses amis. « Venez, leur avait-il dit, je vais vous montrer la plus belle personne de Paris. » A deux pas du prince, pendant qu'il prononçait cette phrase, se trouvait un alerte petit jeune homme attaché à la rédaction d'un journal du matin, d'un journal très lu. Ce petit jeune homme avait l'oreille fine ; il saisit au vol la phrase du prince Agénor dont il connaissait la haute situation mondaine ; il réussit à garder étroitement le contact avec le prince, et lorsque vint à passer madame Dagand, le jeune reporter eut le talent de surprendre, sans en perdre un seul mot, la conversation de ces trois brillants seigneurs. Un quart d'heure après, il arrivait au bureau du journal.

« Est-il encore temps, demanda-t-il, d'intercaler une dizaine de lignes dans le *Carnet mondain* ? »

que la moitié de son revenu, afin de préparer les dots de ses filles. Madame Dagand ne manquait à aucun de ces devoirs. Elle menait une existence paisible et sereine dans une vieille maison de la rue du Dragon qui avait abrité, depuis 1825, trois ménages Dagand : les maris tous trois notaires, les femmes toutes trois vertueuses. Ces trois ménages avaient goûté là un bonheur égal et modéré. Jamais de grands plaisirs, jamais de grands ennuis.

Le lendemain, à huit heures du matin, madame Dagand se réveilla non sans malaise. Elle avait passé une nuit très agitée, elle qui, d'ordinaire, dormait d'un sommeil d'enfant. La veille, à l'Opéra, dans cette loge, madame Dagand avait vaguement senti qu'il se passait quelque chose autour d'elle. Et, pendant tout le dernier acte, une lorgnette, obstinément braquée sur elle — la lorgnette du prince — l'avait jetée dans un certain petit émoi, pas désagréable, d'ailleurs. Elle était très décolletée — trop au gré de sa mère — et, deux ou trois fois, sous l'acharnement de cette lorgnette, elle avait relevé les épaulettes de sa robe.

Donc, après avoir ouvert les yeux, madame Dagand les referma, indolente, paresseuse, la pensée flottante entre le rêve et la réalité ; elle revoyait la salle de l'Opéra, et cent, deux cents, cinq cents lorgnettes obstinément braquées sur elle, sur elle seule.

La femme de chambre entra, déposa un plateau sur une petite table, fit flamber un grand feu dans la cheminée, s'en alla. Il y avait, sur le plateau, une tasse de chocolat et un journal, le même, tous les matins. Alors, héroïquement, madame Dagand se leva, glissa ses petits pieds nus dans de petites pantoufles fourrées, s'enveloppa d'une robe de chambre de cachemire blanc et alla se blottir, un peu frissonnante, dans un fauteuil, au coin du feu. Elle toucha de ses lèvres le bord de la tasse, se brûla légèrement ; il fallait attendre un

peu. Elle posa la tasse, prit le journal, le déplia, et rapidement, du regard, parcourut les six colonnes de la première page. En bas, tout en bas de la sixième colonne se trouvaient les lignes suivantes :

Hier soir, à l'Opéra, très brillante représentation de ROMÉO ET JULIETTE. Beaucoup de grandes mondaines : la belle duchesse de Montaignon, la jolie comtesse de Lardac, la merveilleuse marquise de Muriel, la piquante baronne de...

Pour lire le nom de la baronne il fallait tourner la page; madame Dagand ne la tourna pas. Elle se souvenait, réfléchissait. La veille, elle s'était amusée à se faire nommer par Palmer les grandes élégantes de la salle, et le banquier, précisément, lui avait montré cette merveilleuse marquise. Or, madame Dagand trouva que cet adjectif était d'une hardiesse rare. Elle avait, tout au moins, quarante-cinq ans, cette merveilleuse marquise. Et madame Dagand — qui avait vingt-deux ans — se haussa un peu pour se voir dans la glace. Elle échangea un léger sourire avec une blonde toute jeune, toute blanche, toute rose.

« Ah! se dit-elle, si j'étais marquise, le monsieur qui a écrit cela m'aurait peut-être accordé quelque attention... et mon nom serait peut-être là... Est-ce amusant de voir son nom imprimé dans un journal?... »

Tout en s'adressant cette question, elle tourna la page et continua sa lecture :

..... *La piquante baronne de Myrvoix, etc. Nous avons à signaler l'apparition d'une nouvelle étoile qui vient d'éclater brusquement dans la constellation parisienne. La salle était en extase devant une blonde étrange, « troublante » aux yeux sombres, aux yeux d'acier et dont les épaules... Ah! quelles épaules! Ces épaules ont été l'événement de la soirée. De toutes parts on se disait : « Qui est-ce? qui est-ce? A qui ces épaules divines? » A qui? Nous le savons et nos lecteurs nous sauront gré de leur apprendre le nom de cette idéale merveille. C'est madame Dagand...*

Son nom! Elle avait lu son nom! Elle eut un éblouissement. Ses yeux se brouillèrent. Toutes les lettres de l'alphabet se mirent à danser follement dans le journal. Puis elles se calmèrent, s'arrêtèrent, reprirent leur place. Elle put le retrouver, son nom, et reprendre sa lecture :

C'est madame Dagand, la femme d'un des plus aimables et des plus riches notaires de Paris. Le prince de Nérins, dont la parole fait autorité en ces matières, disait, hier soir, à qui voulait l'entendre : « c'est la plus belle personne de Paris! » Nous sommes absolument de cet avis.

Un tiret, et c'était tout. C'était assez, c'était trop! Madame Dagand se sentit prise d'un trouble extraordinaire, indéfinissable. C'était comme un mélange de peur et de plaisir, de joie et de confusion, d'orgueil satisfait et de pudeur blessée. Sa robe de chambre s'était entr'ouverte; elle la ramena sur elle avec une sorte de violence et la croisa sur ses pieds rejetés brusquement en arrière, vers le fauteuil. Elle avait eu comme une impression de nudité. Il lui semblait que tout Paris était là dans sa chambre de jeune mariée, et qu'il était au premier rang, ce prince de Nérins, criant à tout Paris : « Regardez! regardez! C'est la plus belle personne de Paris! »

Le prince de Nérins!... Elle connaissait bien ce nom, car elle lisait dans les journaux avec une très vive curiosité tous ces articles intitulés : *la Vie parisienne, High Life, Échos mondains*, etc.; toutes ces chroniques signées : *Mousseline, Fanfreluche, Brimborion, Veloutine*; tous ces récits de grands mariages, de grands bals, de grandes premières représentations et de grandes ventes de charité. Le nom du prince revenait sans cesse dans ces articles, dans ces chroniques, et toujours il était cité comme l'arbitre suprême des élégances parisiennes.

Et c'était lui qui avait déclaré!... Ah! décidément le plaisir l'emportait sur la peur... Toute tremblante encore d'émotion, madame Dagand alla se placer devant une grande glace, une vieille psyché de chez Jacob, qui n'avait jamais reflété jusqu'alors que de bonnes bourgeoises mariées à de bons notaires... Dans cette glace elle se regarda, s'examina, s'étudia longuement, curieusement, avidement. Certes, elle se savait jolie, mais, ô puissance de la chose imprimée! elle se trouva absolument délicieuse. Elle n'était plus madame Dagand, elle était la plus belle personne de Paris. Ses pieds, ses petits pieds — leur nudité ne la gênait plus — quittaient la terre. Elle s'élevait tout doucement vers le ciel, dans les nuages, se sentait devenir déesse.

Mais une inquiétude tout à coup la saisit : « Édouard? Que dirait Édouard? » Édouard, c'était son mari. Il n'y avait jamais eu qu'un petit nom d'homme dans sa vie, le nom de son mari. Il était aimé, ce notaire! Et presque au même moment où elle se demandait ce que dirait Édouard, il ouvrit brusquement la porte, Édouard.

C'était lui, un peu haletant. Il avait monté l'escalier quatre à quatre. Il paperassait paisiblement, dans son étude, au rez-de-chaussée, lorsqu'un de ses confrères, avec force félicitations d'ailleurs, lui avait fait lire le fameux article. Il s'était bien vite débarrassé de ce confrère, et il arrivait exaspéré dans la chambre de sa femme. Ce fut tout d'abord un torrent de paroles :

« De quoi se mêlent-ils, ces journalistes? C'est une indignité! Ton nom, regarde, là, ton nom, dans ce journal! »

— Oui, je sais, j'ai vu...

— Ah! tu sais, tu as vu... et tu trouves cela tout naturel!

— Mais, mon ami...

— En quel temps vivons-nous? C'est ta faute aussi.

— Ma faute!

— Oui, ta faute!

— Et comment cela?

— Tu avais hier soir une robe trop décolletée, beaucoup trop décolletée... Ta mère te l'a reproché, d'ailleurs...

— Ah! maman...

— Il ne faut pas dire : « Ah! maman ». Elle avait raison, ta

mère... Tiens, lis... *Et les épaules! Ah! quelles épaules...* C'est de tes épaules, à toi, qu'il est question... Et ce prince, qui se permet de te décerner un prix de beauté. »

Il avait des idées bourgeoises, cet honnête homme, des idées gothiques, des idées de notaire d'autrefois, de notaire de la rue du Dragon; les notaires du boulevard Malesherbes n'en sont plus là.

Madame Dagand sut bien doucement, bien gentiment, faire entendre raison à ce révolté. Certes, il y eut de la grâce et de l'éloquence dans ses paroles, mais combien plus de grâce et d'éloquence dans les tendresses de son regard et de son sourire.

« Pourquoi cette grande colère et ce grand désespoir? On l'accusait d'être le mari de la plus belle personne de Paris. Était-ce donc là une chose si horrible, un si épouvantable malheur? Et quel était le confrère, le bon confrère qui avait pris plaisir à venir lui dénoncer cet odieux article?... »

— M. Renaud.

— Ah! c'est M. Renaud... Ce cher M. Renaud! »

Et là, madame Dagand fut prise d'une petite crise de fou rire, si bien que, mal attachés, ses cheveux blonds se dénouèrent et vinrent encadrer ce joli visage où rayonnaient ces yeux sombres qui étaient aussi, quand ils voulaient bien s'en donner la peine, très doux, très calins, très aimants.

« Ah! c'est M. Renaud, le mari de la délicieuse madame Renaud! Eh bien! sais-tu ce que tu vas faire tout de suite, tout de suite, sans perdre une minute? Courir chez le président du tribunal et demander le divorce. Tu lui diras : « M. Aubépin, délivrez-moi de ma femme... Son crime est d'être jolie, très jolie, trop jolie, j'en veux une autre qui soit laide, bien laide, qui ait le grand nez de madame Renaud, son pied colossal, »

« son menton pointu, ses épaules décharnées et son éternelle coupe-rose. » C'est bien ce que tu veux, dis? Allons, grand fou, embrassez-la votre pauvre femme et pardonnez-lui de ne pas être un monstre. »

Comme des gestes assez vifs avaient scandé ce petit discours, le peignoir de cachemire blanc avait glissé, beaucoup glissé, s'était entr'ouvert, beaucoup entr'ouvert; les criminelles épaules se trouvaient à la portée des lèvres de M. Dagand... Il succomba. Il subissait d'ailleurs, lui aussi, l'abominable influence de la presse. Sa femme ne lui avait jamais paru si jolie, et, ramené à l'obéissance, M. Dagand redescendit à son étude, afin de gagner de l'argent pour la plus belle personne de Paris.

Très sage et très opportune occupation, car, à peine madame Dagand fut-elle restée seule, qu'une réflexion lui passa par la tête, qui devait faire sortir une très jolie liasse de billets de banque de la caisse du notaire de la rue du Dragon. Madame Dagand avait l'intention de mettre pour aller à la fête des Palmer, une robe qui comptait déjà de très anciens états de service. Madame Dagand avait gardé la couturière de sa robe de nocces, la couturière de sa mère, une couturière de la rive gauche. Il lui parut que sa nouvelle situation lui imposait de nouveaux devoirs. Elle ne pouvait se présenter chez les Palmer sans une robe *non vue* et signée d'un nom célèbre. Elle fit donc atteler dans l'après-midi et donna résolument à son cocher, l'adresse d'un des plus illustres couturiers de Paris. Elle arriva un peu émue et dut traverser, pour pénétrer chez ce grand artiste, une véritable foule de valets de pied qui étaient dans l'antichambre, bavardant, riant, habitués à se rencontrer là, à y faire de longues stations. Presque tous ces valets de pied étaient du monde, du grand monde; ils avaient passé la soirée ensemble, la veille, à l'ambassade d'Angleterre et devaient se retrouver, le soir, chez la duchesse de la Trémouille.

Madame Dagand entra dans un salon somptueux, très somptueux, trop somptueux. Une vingtaine de grandes clientes étaient là, femmes du monde et femmes de théâtre, agitées, émuës, fiévreuses, regardant aller et venir, devant elles, de grandes belles filles, des marchandes, lesquelles portaient, avec une élégance hardie, les dernières créations du maître de la maison. Il était là, ce grand maître, en tenue de diplomate, redingote noire boutonnée, cravate longue avec une épingle (cadeau d'une altesse qui payait lentement ses notes), à la boutonnière une rosette multicolore (présent d'un petit prince régnant qui payait plus lentement encore les notes d'une danseuse de l'Opéra). Il allait et venait, correct, calme, froid, au milieu des sollicitations et supplications de ses clientes. « M. Arthur! M. Arthur! » On n'entendait que ce mot-là. C'était lui, M. Arthur. Il allait de l'une à l'autre, respectueux, sans trop d'humilité, avec les duchesses; familier, sans trop d'abandon, avec les comédiennes. C'était un mouvement extraordinaire au milieu d'un fouillis merveilleux de velours, de satins, d'étoffes brochées, brodées, lamées d'or et d'argent. Tout cela jeté à tort et à travers, comme au hasard, — mais que de science dans ce hasard! — sur les fauteuils, les tables, les divans.

Madame Dagand se heurta tout d'abord à une ouvrière portant à pleins bras une robe blanche et disparaissant presque sous une légère



montagne de mousselines et de dentelles; on ne voyait passer que la chevelure noire tout ébouriffée de l'ouvrière et sa mine fûtée de petite faubourienne. Madame Dagand recula, voulut se ranger contre la muraille, mais une essayeuse était là, une grande brune, au visage énergique, et qui parlait, avec autorité, dans un tuyau acoustique : « Tout de suite, disait-elle, apportez-moi, tout de suite, la robe de la princesse! » Effarée, éblouie, madame Dagand se blottit dans un coin, guettant l'occasion, tâchant de saisir une vendeuse au passage. Elle songeait presque à abandonner la partie. Jamais, certainement, elle n'oserait aborder de front ce terrible M. Arthur qui venait de lui jeter un coup d'œil rapide où elle avait cru lire ceci : « Qu'est-ce que c'est que celle-là? Pas habillée! Couturière de la rive gauche! » Enfin, madame Dagand réussit à s'emparer d'une vendeuse disponible, et ce fut le même regard légèrement dédaigneux, regard accompagné de cette phrase :

« Madame n'est pas une cliente habituelle de la maison? »

— Non. Je ne suis pas une cliente...

— Et vous désirez?

— Une robe, une robe de bal..., et j'ai besoin de cette robe pour jeudi soir...

Ce fut un coup de théâtre, un véritable coup de théâtre! Ces deux *madame Dagand!* furent suivis d'un regard et d'un sourire, regard vers le journal, sourire à madame Dagand, mais sourire discret, contenu, réservé, sourire de parfait galant homme. Voici ce qu'ils disaient, avec une admirable clarté, ce regard et ce sourire :

« Ah! vous êtes madame Dagand, cette déjà célèbre madame Dagand qui, hier, à l'Opéra... Je comprends... je comprends... Je lisais tout à l'heure dans ce journal... Les paroles ne sont plus nécessaires... Il fallait vous nommer tout de suite... Oui, vous avez besoin de moi; oui, vous aurez votre robe; oui, je veux être de moitié dans votre succès. »

M. Arthur appela :

« Mademoiselle Blanche, tout de suite. Mademoiselle Blanche. »

Et, se retournant vers madame Dagand :

« C'est une personne de grand mérite..., mais je m'occuperai moi-même, soyez tranquille; oui, moi-même... »

Madame Dagand était un peu confuse, un peu embarrassée de sa gloire, mais heureuse cependant. Mademoiselle Blanche arriva.

« Emmenez madame, dit M. Arthur... prenez les mesures nécessaires pour une robe de bal très décolletée, les bras absolument à



— Jeudi prochain!!

— Oui, jeudi prochain.

— Oh! madame. Vous n'y songez pas. Même pour une cliente de la maison, cela serait impossible.

— Je désirerais tant cependant...

— Voyez M. Arthur... Lui seul pourrait...

— Et où est-il M. Arthur?

— Dans son cabinet... Il vient de se retirer dans son cabinet. Là, en face, madame. »

Madame Dagand, par une porte entr'ouverte, aperçut une pièce d'un luxe grave et sévère, un cabinet d'ambassadeur. Sur les murs, les grandes puissances européennes représentées par quatre photographies : l'impératrice Eugénie, la princesse de Galles, une grande-duchesse de Russie et une archiduchesse d'Autriche... M. Arthur prenait là, quelques instants de repos, enfoncé dans un fauteuil, avec un air de lassitude et d'épuisement; un journal était étendu sur ses genoux. Il se leva en voyant entrer madame Dagand; d'une voix tremblante, elle renouvela sa demande.

« Oh! madame, une robe de bal, une grande robe pour jeudi... Je ne saurais prendre un tel engagement, je ne pourrais le tenir. Il y a des responsabilités auxquelles je ne m'expose jamais... »

Il parlait lentement, gravement, en homme qui a conscience de sa haute situation.

— Ah! que je suis malheureuse! La circonstance est si particulière... Et on m'a dit que vous seul pouviez... »

Deux larmes, deux petites larmes perlèrent au bord de ses cils... M. Arthur se sentit ému... Une femme, et une jolie femme, pleurant, là, devant lui! Jamais un tel hommage n'avait été rendu à son génie!

« Mon Dieu, madame, je veux bien faire un effort... Une robe bien simple... »

— Oh! non, pas bien simple... Très brillante, au contraire... Tout ce qu'il y a de plus brillant... Deux de mes amies sont de vos clientes. (Elle dit les noms.) Et je suis, moi, madame Dagand...

— Madame Dagand! Vous êtes madame Dagand! »

découvert. Moi, pendant ce temps, je vais rêver, madame, à ce que je puis faire pour vous... Il faut quelque chose d'absolument nouveau... Ah! avant de partir, permettez-moi... »

Il fit très lentement le tour de madame Dagand, l'examinant avec une profonde attention; puis il s'éloigna, la considéra d'un peu plus loin... Sa figure était sérieuse, soucieuse, anxieuse. Un grand savant cherchant un grand problème! Il se passait la main sur le front, levait les yeux au ciel, cherchant l'inspiration, dans un enfantement douloureux; mais brusquement son visage s'illumina; l'esprit d'en haut avait répondu.

« Allez, madame, dit-il, allez... Votre robe est faite. Quand vous reviendrez, mademoiselle, apportez-moi cette pièce de satin rose, vous savez, celle que je gardais pour une grande occasion... »

Voilà madame Dagand seule avec mademoiselle Blanche, dans un salon d'essayage, sorte de petite cabine tout entourée de glaces. Lorsque, les mesures prises, madame Dagand revint, un quart d'heure après, elle trouva M. Arthur au milieu d'un monceau de pièces de satin de toutes couleurs, de crêpes, de tulles, de dentelles, de guipures, d'étoffes brochées.

« Non, non, pas de satin rose, dit-il à mademoiselle Blanche qui rapportait la pièce demandée, non, j'ai trouvé mieux. Écoutez, écoutez-moi bien... Voici ce que vous allez faire... J'ai écarté le rose, je m'arrête à ceci : ce satin fleur de pêcher... Un fourreau à l'antique, dessinant toutes les élégances, laissant deviner les formes souples du corps... Bien plat ce fourreau... Presque pas de jupons... du surah... Il faut que madame soit moulée, entendez-vous bien, moulée dans ce fourreau. Nous draperons sur la robe ce crêpe, oui, celui-là, mais en plis fins, légers. Ce crêpe sera comme un nuage jeté sur la robe, un nuage transparent, vaporeux, impalpable... Les bras absolument nus, je vous l'ai dit... Sur chaque épaule, un simple nœud laissant bien voir l'attache du bras... En quoi ce nœud?... J'hésite encore... J'ai besoin d'y penser... Revenez demain pour essayer... A demain, madame, à demain. »

Madame Dagand revint le lendemain, et le surlendemain, et tous

les jours jusqu'à la veille du fameux jeudi... et chaque fois qu'elle revenait, en attendant son tour d'essayage, elle se commandait des robes, toutes simples, mais cependant de sept à huit cents francs.

Ce n'est pas tout, le jour de sa première visite à M. Arthur, quand madame Dagand sortit de cette grande maison, elle fut navrée, positivement navrée à la vue de son coupé; il faisait à la vérité, piteuse mine, parmi les voitures du plus haut style qui attendaient sur trois files, barrant la moitié de la rue. C'était le coupé de feu sa belle-mère, lequel roulait encore, après quinze ans de service, dans les rues de Paris. Madame Dagand ne monta dans ce lamentable coupé que pour se faire conduire chez un très illustre carrossier, et, le soir, saisissant adroitement le moment psychologique, elle expliqua à M. Dagand qu'elle avait vu un certain petit coupé noir doublé d'un certain satin gros bleu qui encadrerait divinement ses nouvelles robes.

Le coupé était acheté, le lendemain, par M. Dagand qui, lui aussi, commençait à sentir pleinement l'étendue de ses nouveaux devoirs. Mais, dès le lendemain, on s'aperçut qu'il était impossible d'atteler à ce petit bijou de coupé, le vieux cheval qui trainait la vieille voiture, et non moins impossible de mettre sur le siège le vieux cocher qui conduisait le vieux cheval.

Voilà pourquoi, le jeudi 25 avril, à dix heures et demie du soir, une très jolie jument alezane, menée par un très correct cocher anglais, conduisait chez les Palmer, M. et madame Dagand. Il manquait cependant encore quelque chose. Un petit groom à côté du cocher anglais. Mais il fallait y mettre une certaine discrétion. La plus belle personne de Paris se proposait d'attendre une dizaine de jours avant de demander le petit groom.

Pendant qu'elle montait l'escalier des Palmer, elle sentait distinctement son cœur battre à petits coups répétés. Elle allait jouer une partie décisive. Elle savait que les Palmer allaient partout répétant : « Venez jeudi, nous vous ferons voir madame Dagand, la plus belle personne de Paris. » Les curiosités étaient très éveillées, et aussi les jalousies.

Elle entra et, dès la première minute, elle eut la délicieuse sensation de son succès. Ce fut, à travers la longue galerie de l'hôtel Palmer, une véritable marche triomphale. Elle s'avancait d'un pas net et précis, droite, la tête haute, les mains croisées. Elle paraissait ne rien voir, ne rien entendre; mais comme elle voyait bien! comme elle sentait sur ses épaules le feu de tous les regards! Autour d'elle s'élevait comme une petite houle d'admiration, et jamais musique n'avait été plus douce à son oreille.

Oui, décidément, tout allait bien. Elle était en train de conquérir Paris. Et, sûre d'elle-même, à chaque pas plus confiante, plus légère et plus hardie, elle avançait au bras de Palmer qui lui nommait en chemin des comtes, des marquis et des ducs.

Et Palmer lui dit tout d'un coup :

« Je cherche, pour vous le présenter, un de vos grands admira-

teurs qui, l'autre soir, à l'Opéra, ne parlait que de votre beauté... le prince de Nérins. »

Elle devint rouge comme une cerise. Palmer la regarda, et se mettant à rire :

« Ah! vous l'avez lu l'autre jour, dans ce journal ?

— J'ai lu... oui, j'ai lu...

— Mais où est-il donc, le prince, où est-il donc? Je l'ai vu dans la journée, il devait être ici de bonne heure. »

Madame Dagand ne devait pas le voir, ce soir-là, le prince de Nérins. Et cependant il comptait bien venir chez Palmer et présider à l'apothéose de sa notairesse. Il avait diné au cercle et s'était laissé entraîner à une première représentation dans un petit théâtre. On jouait une opérette jetée dans le moule classique. Le personnage principal était une jeune reine, toujours escortée par les quatre demoiselles d'honneur réglementaires.

Trois de ces jeunes dames étaient très connues du public des premières pour avoir déjà figuré dans bien des finales d'opérettes et dans bien des cortèges de féerie, mais la quatrième... Oh! la quatrième... C'était une nouvelle, une grande brune de la plus éclatante beauté. Le prince se fit, entre tous, remarquer par son délire. Il oublia complètement qu'il devait partir après le premier acte. La pièce finit fort tard, le prince était encore là, n'ayant accordé aucune attention à la pièce, aucune à la musique, n'ayant vu que cette merveilleuse brune, n'ayant entendu que le couplet indignement massacré par elle, au milieu du second acte. Et, pendant la sortie, le prince disait à qui voulait l'entendre :

« Cette brune! hein! cette brune! il n'y a rien de pareil dans aucun théâtre! C'est la plus belle personne de Paris! la plus belle! »

Il était une heure du matin... Le prince se demanda s'il irait chez les Palmer... Pauvre petite madame Dagand, c'était bien peu de chose à côté de cette nouvelle merveille! Le prince, d'ailleurs, était un homme méthodique. L'heure du whist était venue; il s'en alla faire son whist.

Le lendemain matin, madame Dagand trouva dans le *Carnet mondain* de son journal dix lignes sur le bal des Palmer. On nommait les marquises, les comtesses et les duchesses qui étaient là, mais d'elle, madame Dagand, pas un mot, pas un mot.

En revanche, le rédacteur de la soirée théâtrale célébrait en termes enthousiastes la beauté de cette idéale demoiselle d'honneur et disait : « D'ailleurs, le prince de Nérins déclarait que mademoiselle Miranda était incontestablement la plus belle personne de Paris. »

Madame Dagand jeta le journal au feu. Elle ne voulait pas que son mari sût qu'elle n'était déjà plus la plus belle personne de Paris.

Elle a cependant gardé la grande couturière et le cocher anglais, mais elle n'a jamais osé demander le petit groom.

LUDOVIC HALÉVY.



CHASSE AU LION

PAR CARAN D'ACHE



FIGARO ILLUSTRÉ

UN TOUR DE VALSE

MA tante, ma chère tante, ne croyez pas un mot de ce qu'il va vous dire. Il se prépare à mentir, à mentir effrontément... Si je ne l'avais pas interrompu dès le début de son discours, il allait vous raconter qu'il était résolu à m'épouser depuis sa plus tendre et depuis ma plus tendre enfance.



— Mais oui ! s'écria Gontran.

— Mais non, répliqua Marceline... Il allait vous raconter qu'il est un bon petit cousin ayant toujours adoré sa bonne petite cousine, et que notre mariage a été un délicieux roman de tendresse et d'innocence.

— Mais oui, mais oui, répéta Gontran.

— Mais non, mais non. La vérité, tante Louise, la vraie vérité, en deux mots la voici : Jamais, jamais il ne m'aurait épousée, si, le 17 mai 1886, au club, entre neuf et onze heures, il n'avait pas perdu trente-quatre mille points au bezigue, et si toutes les loges n'avaient pas été louées, ce même soir, au théâtre des Bouffes-Parisiens.

Et comme Gontran se mettait à rire :

— Oh ! tu peux rire tant qu'il te plaira... Tu sais bien que, sans cela, — à quoi tient la destinée ! — je serais aujourd'hui mariée et duchesse, c'est vrai, mais duchesse de Courtalin et non duchesse de Lannilis... Mon Dieu ! cela vaudrait mieux

peut-être... En tout cas je veux raconter à tante Louise l'histoire authentique de notre mariage.

— Raconte, si cela t'amuse, dit Gontran.

— Oui, monsieur, cela m'amuse. Vous allez tout savoir, tante Louise, tout, absolument tout... Soyez juge de notre querelle.

Cela se passait huit jours après que Marceline de Morlange, à la Madeleine, devant l'autel disparaissant sous une montagne de roses, avait répondu : *oui*, juste avec ce qu'il fallait de trouble et d'émotion — ni trop ni trop peu, la mesure bien exacte — quand on lui avait demandé si elle consentait à prendre pour époux son cousin Gontran, duc de Lannilis.

Ce mariage avait été le grand mariage de la saison. Dès que se montrèrent, majestueux, les deux suisses aux halberdars sonnantes, on s'écrasa sur les marches de l'église pour voir la mariée descendre ce redoutable escalier de la Madeleine. C'est là une très solennelle épreuve. Le tout n'est pas d'être belle ; encore faut-il savoir être belle. Il y a un art d'être jolie et qui demande certaines préparations, certaines études. Dans le monde, comme au théâtre, on réussit rarement du premier coup. Madame de Lannilis eut la bonne fortune de débiter avec un succès décisif ; elle fut tout aussitôt, très naturellement et très hardiment à son aise dans sa beauté.

Le soir même, le petit duc emportait sa petite duchesse, jalousement, pour lui seul, en pleine solitude, en plein silence, dans un vieux château du Poitou qui avait déjà vu bien des duchesses de Lannilis, mais jamais de plus charmante et de plus résolument amoureuse.

Ils étaient arrivés, le jeudi 24 juin, vers deux heures du matin, par une nuit radieuse, sous un ciel tout criblé d'étoiles... Et ils furent tout d'un coup stupéfaits de recevoir de leur tante Louise un petit billet daté du jeudi 1^{er} juillet :

« Huit jours de tête-à-tête acharné, leur disait-elle, c'est bien, mais c'est assez. Croyez-en l'expérience d'une pauvre vieille provinciale qui serait charmée d'embrasser son petit neveu et sa petite nièce. Ne mangez pas tout votre amour en herbe... Gardez-en un peu pour plus tard. »

Jeudi 1^{er} juillet ! Huit jours ! Ils étaient à Lannilis depuis huit jours ! C'était impossible ! Ils tâchèrent de mettre un peu d'ordre dans leurs souvenirs. Qu'avaient-ils fait le vendredi, et le samedi, et le dimanche... Mais tout s'embrouillait et se confondait dans leur esprit, les jours et les nuits, les nuits et les jours. Ce qu'ils avaient fait, c'était toujours, toujours la même chose, et cette même chose n'avait cependant été jamais, jamais la même chose. Ils s'étaient aimés, aimés, aimés... et, tout entiers à cette très sage occupation, ils avaient complètement oublié que, tout près de Lannilis, dans son vieil hôtel de Châtellerault, leur tante Louise attendait leur première visite de nocces. Elle y avait tous les droits du monde, de par ses quatre-vingts ans et de par un merveilleux collier de perles qu'elle avait offert à Marceline.

Il fallut donc se résigner, sortir du rêve, rentrer dans la réalité... et ce fut pendant cette visite que, devant la vieille tante, fort amusée de la querelle, cette grande discussion avait brusquement éclaté entre les jeunes mariés.

Tante Louise accepta l'arbitrage, et, prenant la direction des débats, fit asseoir les plaideurs devant elle, sur deux fauteuils, à

distance respectueuse. Marceline, avant d'être assise, s'était emparée déjà de la parole.

— Tout le monde était d'accord sur ce point — vous le savez, tante Louise, maman a dû bien souvent vous le dire dans ses lettres — tout le monde était d'accord sur ce point, qu'il n'y avait, en somme, pour moi, que deux partis sortables : M. le duc de Lannilis, ici présent, et M. le duc de Courtalin. J'avais, moi, la faiblesse de le préférer, lui, lui qui est là... Pourquoi? Je ne saurais trop le dire... Par habitude d'enfance, sans doute. Nous avions joué ensemble, quand nous n'étions pas plus hauts que ça, au petit mari et à la petite femme. J'étais, moi, restée fidèle à ces innocentes amours, tandis que lui...

— Tandis que moi...

— Cela viendra tout à l'heure, monsieur, et vous ne perdrez rien pour attendre. Toujours est-il qu'il y avait toutes sortes de bonnes raisons pour préférer... l'autre, qui était de plus grande fortune et de plus grande noblesse.

— Oh! quant à cela... l'argent, soit, mais la naissance...

— C'est indiscutable! Vous êtes tous deux ducs par brevet.

— Nous de 1663.

— Et les Courtalin...

— De 1666 seulement!

— D'accord.

— Eh bien!

— Oh! attendez. Je suis ferrée sur la question... Maman l'a étudiée de près, quand tout annonçait, il y a trois mois, que je serais duchesse de Courtalin. Elle est allée, un matin, aux archives, maman, avec un vieil ami à elle, un grand historien, qui est de l'Institut. Vous de 1663, les Courtalin de 1666, c'est parfaitement exact, mais Louis XIV, en 1672, par un acte formel, a donné la préséance aux Courtalin, et vous n'avez pas, j'imagine, la pensée de contester ce que Louis XIV a cru devoir faire. Dites, tante Louise, le peut-il?

— Évidemment, non.

— Cependant Saint-Simon...

— Oh! laissons Saint-Simon... la passion et l'inexactitude mêmes... Je sais qu'il est pour vous, mais cela ne compte pas... Je veux bien, pour vous être agréable, reconnaître que vous êtes de meilleure mine et de plus haute tournure que monsieur de Courtalin... Oui, mon cher, vous mourez d'envie que je vous le dise, vous êtes assez joli garçon, mais ce n'est là qu'un bien misérable avantage, et vous avez trop le sentiment des convenances pour vouloir le mettre en parallèle avec une ordonnance de Louis XIV. Et cependant, je vous aimais, moi, je vous aimais fidèlement, tendrement, follement, stupidement... Oui, stupidement, car lorsque j'ai débuté dans le monde, l'année dernière, en avril 1885, au bal chez madame de Fresnes, lorsque j'ai laissé voir pour la première fois mes petites épaules encore maigrettes — je venais d'avoir dix-sept ans — j'ai remarqué que les jeunes gens en quête de mariage — ils sont tous, dans notre monde, cotés, notés, étiquetés — s'écartaient de moi avec une déférence étrangement respectueuse. Je paraissais n'avoir aucune importance, aucun intérêt, malgré mon nom, ma dot et mes yeux. C'est que je m'étais brûlée moi-même. J'avais si ridiculement affiché ma passion pour vous que je ne m'appartenais plus. J'étais considérée comme une chose à vous. Dès que j'avais mis cette première robe longue qui donne immédiatement le droit de penser au mariage et de parler d'amour, j'avais répété à toutes mes petites amies que je n'aimais et n'aimerais jamais et n'épouserai jamais que vous... Vous ou le couvent!.. Oui! j'en étais là!.. Mes petites amies l'avaient répété à leurs frères et à leurs cousins qui vous l'avaient répété — c'était bien ce que je voulais — mais cela me mettait hors concours... Osez dire, monsieur, que tout cela n'est pas vrai, rigoureusement vrai.

— Je ne dis rien...

— Parce que vous êtes terrassé, écrasé par l'évidence... Vous ne dites rien maintenant... mais que disiez-vous l'année dernière? L'année dernière! Quand je songe que nous pourrions être mariés depuis l'année dernière! Une année, toute une année perdue! et qui a été si longue, et qui aurait été si courte! Enfin!.. Il était là, à ce bal chez les de Fresnes. Il daigna me faire l'honneur de danser trois fois avec moi, je rentrai à la maison ivre, absolument ivre de joie... Mais il ne dura pas longtemps, ce grand bonheur, car voici

ce que Gontran, le lendemain, racontait à son ami Robert d'Aigremont qui le disait à sa sœur Gabrielle qui me le redisait: « Il voyait bien qu'on voulait lui faire épouser sa cousine Marceline. Je m'étais, la veille, littéralement jetée dans ses bras; il avait dû, par pure bonté d'âme, montrer quelque pitié pour cet amour de petite pensionnaire; il s'était résigné à me faire danser... Mais c'était fini, bien fini... On ne l'y reprendrait plus. Il se garantirait soigneusement à l'avenir des bals de petites filles... C'étaient là des fêtes trop périlleuses... Le mariage ne le tentait aucunement... Il n'en avait pas encore assez de la vie de garçon... D'ailleurs, il ne connaissait rien de plus ridicule que ces mariages entre cousin et cousine... Le vrai plaisir du mariage, disait-il, ça doit être de mettre dans sa vie quelque chose de nouveau, d'inattendu, et de tutoyer, tout d'un coup, le mardi matin, quelqu'un qu'on ne tutoyait pas le lundi soir... » Il a fait un mouvement, tante Louise, avez-vous vu?

— J'ai vu...

— C'est qu'il reconnaît la phrase.

— C'est vrai... Je m'en souviens...

— Ah! tu n'as pas seulement dit cette phrase là... Tu as dit toutes les autres... Mais ce n'est rien encore, tante Louise... Savez-vous quelle était, contre un mariage avec moi, sa principale objection? Savez-vous ce qu'il a dit à Robert? Qu'il m'avait vue décolletée, la veille, pour la première fois, et que j'étais trop maigre! Trop maigre! Le soir, après que Gabrielle m'eut redit cette affreuse chose, le soir, en me déshabillant, je regardai mes pauvres petites épaules, avec leurs pauvres petites salières, et j'eus un horrible accès de douleur... Une crise de larmes qui n'en finissait pas... Et voilà maman qui arrive... J'étais seule, dévêtue, devant ma glace, en pleurs, les cheveux épars... Maman me prend dans ses bras: « Mon ange, mon pauvre ange, qu'y a-t-il? » Je ne répondais que par des sanglots. « Mon enfant, je veux tout savoir ». Moi, je ne pouvais pas parler... les larmes m'étranglaient. « Mon trésor, tu veux me faire mourir! » Alors, pour rassurer maman, je réussis à dire, au milieu de mes sanglots: « C'est que je suis trop maigre, maman! Gontran, hier soir, m'a trouvée trop maigre! » Là-dessus, maman est prise d'un fou rire... Mais comme elle fut bonne, ce soir-là, après son fou rire... Elle m'expliqua qu'elle était, à dix-sept ans, bien plus maigre que moi, et elle me promit, de la manière la plus solennelle, que j'engraisserais... Elle disait vrai, maman, j'ai engraisé... Voulez-vous avoir la bonté, monsieur, de déclarer à notre tante que les salières ont absolument disparu, et que vous ne sauriez avoir contre moi, à cet égard, aucun grief légitime...

— Je le déclare très volontiers, mais tu me permettras d'ajouter...

— Je ne te permettrai rien du tout. Je suis lancée... Laisse-moi parler... Mais tu auras bientôt l'occasion de t'expliquer. J'ai l'intention de te faire subir un petit interrogatoire.

— J'attends alors...

— Oui, c'est cela... Donc je faisais, au printemps dernier, ma première campagne de jeune fille... Je ne sais pas, tante Louise, comment les choses se passaient de votre temps, mais je sais qu'aujourd'hui, dans notre monde, la condition des jeunes filles est d'une extrême rigueur. On nous tient closes, sévèrement closes jusqu'à dix-huit ans... Car maman a été excellente en consentant à me produire alors que je n'avais que dix-sept ans — mais, maman, c'est la bonté même, et puis, pas pour deux liards de coquetterie, ça lui était absolument égal d'avouer qu'elle avait une grande fille bonne à marier... Toutes les mères n'en sont pas là... Et j'en sais qui se plaisent, pour gagner une année, à retarder l'exhibition publique et officielle de leurs pauvres enfants. En même temps qu'on fait courir à Longchamps et à Chantilly les grandes pouliches de l'année, on fait sortir de leurs boîtes les grandes héritières de l'année mûres pour le mariage, et, dans une série de bals blancs, spécialement consacrés à cet usage, entre le Dimanche de Pâques et le Grand Prix de cent mille francs, on leur fait prendre de petits galops d'essai, sous l'œil des amateurs. C'est une course de vitesse. Il faut opérer rapidement et trouver preneur avant le Grand Prix, car ensuite, tout est fini; on les remballé, les jeunes filles, on les rend à leurs gouvernantes, à leurs maîtres de danse et à leurs professeurs de littérature qui vont perfectionner leur entraînement. La campagne est finie. En voilà pour une année! On ne les reverra plus, les pauvres filles, qu'après l'autre carême... Maman me

conduisit donc, l'année dernière, dans une douzaine de grandes fêtes qui furent pour moi mornes et languissantes... Il n'était pas là! Il ne voulait pas se marier! Il le criait à tout venant, insolemment, cyniquement. Et il ne se marierait jamais, jamais, jamais! Il me le disait à moi-même.

— Par ordre de ta mère...

— Oui, cela est vrai. J'ai su depuis que c'était à la prière de maman qu'il parlait ainsi... Elle espérait que cela m'empêcherait de m'entêter dans la toquade que j'avais pour lui.

— Toquade!... s'écria tante Louise.

— Pardonnez, tante Louise, c'est un mot d'aujourd'hui.

— Et qui veut dire?

— Qui veut dire : une sorte de petit amour inexplicable, absurde, extravagant, qui vient sans qu'il soit possible de savoir pourquoi... Enfin, tante Louise, absolument l'amour que j'ai pour lui.

— Bien obligé... Mais tu ne dis pas tout... Tu ne dis pas que ta mère était pour le mariage Courtalin...

— Oui, certes... et elle avait bien raison, maman... M. de Courtalin a mille qualités sérieuses que vous n'avez pas... que vous n'aurez jamais. Et puis il avait un autre mérite, M. de Courtalin : il ne me trouvait pas trop maigre, et il me demandait en mariage! Un jour, vers quatre heures — c'était le 2 juin de l'année dernière — maman entra dans ma chambre avec un visage que je ne lui connaissais pas... « Mon enfant, me dit-elle, mon enfant! » Elle n'eut pas besoin d'achever, j'avais compris... M. de Courtalin avait tourné, l'avant-veille, toute la soirée autour de moi, chez la princesse de Vêran, et sa mère, le lendemain était venue déclarer à maman que son fils ne connaissait rien de plus délicieux que mon visage... Je répondis que je ne connaissais rien de moins délicieux que le visage de M. de Courtalin. J'ajoutai que je n'avais, d'ailleurs, nul empressement pour le mariage. Maman essaya de me faire entendre raison. J'allais laisser échapper une occasion admirable. Le duc de Courtalin était le point de mire de toutes les ambitions maternelles... Grand nom, grande situation, grande fortune! Je

regretterais cruellement, un jour, d'avoir montré pareil dédain pour de tels avantages, etc., etc., etc. Et moi, à toutes ces choses si justes, si sensées, je ne trouvais qu'un mot à opposer... son nom à lui : Gontran..., Gontran..., Gontran!.. ou le



couvent!.. et le plus rigoureux de tous, le Carmel... dans la bure, sur la dure!.. Oh! tante Louise, de grâce, regardez-le, il écoute tout cela avec un petit air d'insoutenable fatuité.

— Tu m'as défendu de parler.

— C'est vrai... Ne parle pas, mais tu n'as pas volé une petite leçon de modestie et d'humilité. Tu crois peut-être, Dieu me pardonne! que c'est à cause de ton mérite que je t'ai choisi, voulu. Tu serais loin de compte, mon pauvre ami! C'est, tout au contraire, à cause de ton absence de mérite... M. de Courtalin, à la bonne heure, voilà un homme de mérite. J'avais, du matin au soir, les oreilles rebattues du mérite de M. de Courtalin, et c'est pour cela que je l'avais pris en haine... Ce que je redoutais par dessus tout, c'était cette espèce de mari qui s'appelle un homme supérieur. Et maman s'y prenait bien mal pour me gagner à son candidat, quand elle me disait: « C'est un homme très instruit, très sérieux, très laborieux, très distingué; il a été le modèle des fils; il sera le modèle des maris... » Cela me faisait frissonner d'entendre maman parler ainsi... Avec Gontran je suis tranquille, bien tranquille... Ce n'est pas lui qui m'écrasera de sa supériorité. Je ne sais pas grand'chose, tante Louise, mais mon ignorance, à côté de la sienne, c'est de l'érudition. Il a eu un mal à passer son baccalauréat! Il a été retoqué trois fois.

— Retoqué! s'écria tante Louise.

— Ça veut dire refusé... C'est un mot qu'il m'a appris... Tous les vilains mots que je dirai, tante Louise, c'est lui qui me les a appris.

— Par exemple!

— Oui, tous... Je le vois encore arriver un jour à la maison et je l'entends me dire: « Encore retoqué! » C'était la troisième fois!... Alors il est allé passer son examen, en province, dans une petite faculté, à Douai; c'est plus facile, et il a enfin été reçu. M. de Courtalin, lui, n'a jamais été retoqué; il est tout, tout ce que l'on peut être à son âge: bachelier, avocat, docteur en droit... Et grave... et correct... et sévère dans son langage, dans sa tenue... Toujours en redingote noire, à deux rangs de boutons, toujours tous boutonnés... Bref, un homme d'autrefois... Et quel avenir devant lui! Déjà membre de son Conseil général, et très écouté, très éloquent... Il sera député dans trois ans, et ensuite, quand nous aurons un gouvernement que les gens de notre monde pourront reconnaître, ministre, ambassadeur, que sais-je? Tandis que toi, mon pauvre Gontran, tu ne seras jamais rien autre chose qu'un très drôle et très gentil petit bonhomme que je mènerai à ma fantaisie par le petit bout de son petit nez.

— Oh! oh!

— Tu verras ça... Tu le vois, d'ailleurs, depuis huit jours.

— Les huit premiers jours ne comptent pas.

— Cela continuera, sois-en bien sûr... Je t'aime, d'ailleurs, je t'aime, et sais-tu pourquoi? C'est parce que tu n'es pas d'autrefois, toi, tu es d'aujourd'hui, tu es moderne, bien moderne. Regardez-le, ma tante, avec son petit complet abricot, sa cravate bleue, ses gants gris-perle et ses souliers pointus. C'est lui qui, le premier, à Trouville, il y a deux ou trois ans, a risqué les souliers absolument pointus. Personne ne le pourrait contester. Il est également l'inventeur d'un certain petit costume pour jouer au Tennis: maillot, tricot, toque, tout est de lui et tout est délicieux. Il s'occupe passionnément de sa toilette. Il délibère, pendant des heures et des heures, avec son tailleur... Ce qui m'enchant, car j'ai l'intention, moi, de délibérer, pendant des heures et des heures, avec ma couturière... Et il paiera les notes sans broncher, car il sera charmé de me voir très élégante et très admirée... Oh! nous ferons à nous deux le petit ménage le plus brillant et le plus tapageur. Il est moderne, je serai moderne, nous serons modernes! Après trois, quatre ou cinq semaines — nous ne savons pas encore au juste — consacrées à l'amour pur, nous nous envolerons vers les pays où l'on s'amuse... Et alors on parlera de nous, tante Louise, on parlera de nous!... Et maintenant... où en étais-je de mon récit? Par exemple, je ne sais plus du tout.

— Ni moi.

— Ni moi.

— Ah! m'y voici... Madame de Courtalin était venue demander ma main pour son respectable fils, et quand maman m'avait parlé

de cela, je m'étais écriée: « Plutôt le couvent! » Je ne sais pas trop ce que maman répondit à Madame de Courtalin; toujours est-il qu'on me laissa tranquille... pour le moment. On court le Grand Prix, et ensuite dispersion générale. Nous allons passer un mois à Aix-les-bains pour les douleurs de papa. Puis quinze jours ici, chez vous, tante Louise... et là, vous vous en souvenez, vous avez reçu les confessions de mon pauvre cœur déchiré. Ah! je dois le dire, il n'y a que vous de jeune dans la famille, il n'y avait que vous qui ne me montriez pas grise mine quand je parlais de mon amour pour ce malfaiteur... Maman cependant vous avait fait la leçon... et vous vantiez les avantages de la combinaison Courtalin, mais, sans conviction, tante Louise, sans conviction. Je sentais bien que vous étiez, au fond, avec moi contre maman. Et cela s'expliquait si bien... Maman ne pouvait pas me comprendre, tandis que vous!... On croit que nous ne savons rien, nous autres petites filles, et nous savons tout... Je savais que maman avait fait un mariage de convenance, un mariage de raison qui avait, d'ailleurs, admirablement réussi... et vous, tante Louise, vous avez fait un mariage d'amour... vous avez dû batailler pour avoir le mari que vous vouliez, et vous l'avez eu, et vous avez résolument conquis votre bonheur. Oui, je savais tout cela; j'osais même faire allusion à ces choses d'autrefois, et ces souvenirs du passé mettaient à la fois un sourire sur vos lèvres et des larmes dans vos yeux. Et encore aujourd'hui, tante Louise, le voilà, le sourire, et les voilà, les larmes.

Câlinement, Marceline, s'interrompant dans son discours, se jeta au cou de sa tante Louise et l'embrassa de tout son cœur... Elle effaça les larmes avec ses baisers. Il ne resta plus que le sourire... Oui, tante Louise se rappelait qu'elle avait eu bien de la peine à se faire donner pour mari certain bel officier de la garde royale, qui était là, dans un vieux cadre dédoré, debout, et casque en tête, s'appuyant dans une attitude martiale sur la garde de son grand sabre de cavalerie. Lui aussi avait été moderne, ce vainqueur du Trocadéro, quand il entra à Madrid, en 1822, dans l'état-major du duc d'Angoulême. Et elle aussi la vieille tante Louise était moderne et très moderne, le jour où, à une fenêtre du palais des Tuileries, pendant une parade militaire, elle avait murmuré cette phrase à l'oreille de sa mère: « Maman, voilà celui que j'aime! »

— Ah! que nous sommes lâches, s'écria Marceline, changeant de ton brusquement, oui, que nous sommes lâches de les aimer ainsi, ces affreux hommes qui savent si peu nous aimer. Je dis cela pour lui, Gontran... Que faisait-il, pendant que je vous disais mes tristesses, tante Louise? Le tour du monde, bien tranquillement. Mais qu'il parle à son tour, qu'il parle... Aussi bien, je n'en peux plus... De ma vie je n'ai prononcé un aussi long discours... Dites, monsieur, pourquoi faisiez-vous le tour du monde?

— Parce que ta mère, un matin, la veille du départ pour Aix-les-bains, avait eu avec moi une longue, très longue conversation.

— Et elle t'avait dit?

— Elle m'avait dit: « Finissons-en... épouse-la ou va-t-en... et qu'elle n'entende plus parler de toi jusqu'à son mariage... » Et comme j'étais, depuis quelque temps, tourmenté de cette idée d'aller faire un petit tour au Japon, je suis parti pour le Japon.

— Il est parti pour le Japon! Cela va tout seul! Vous l'entendez, tante Louise, il avoue que, l'année dernière, à pareille époque, il aimait mieux s'expatrier que m'épouser... Le voilà donc en Amérique, en Chine, au Japon... Cela dura dix mois. De temps en temps, humblement, timidement, je demandais de ses nouvelles. Il se portait bien. Sa dernière lettre était de Shang-haï, ou de Sidney, ou de Java. Pour moi, pas un mot, pas un souvenir, rien, rien, rien.

— Je l'avais juré à ta mère... Un jour, à Yokohama, j'avais acheté pour toi un tas de ravissantes petites choses. La caisse était faite, et ton nom sur la caisse, quand je me suis rappelé mon serment. J'ai expédié toutes ces Japonaiseries à ta mère, pensant bien que tu aurais ta part de la pacotille.

— Je n'ai rien eu du tout. L'arrivée de la caisse a été tenue secrète. Il aurait fallu prononcer ton nom devant moi, et c'est ce que maman ne voulait pas. En revanche, il était un nom qui voltigeait sans cesse sur ses lèvres... Courtalin... Courtalin... encore Courtalin... toujours Courtalin! Il avait tous les mérites, toutes les vertus. Je le dis à ma honte, tante Louise, à ma



UN TOUR DE VALSE, Nouvelle de Ludovic HALÉVY

Composition de L. DOUCET, gravée par PANNEMAKER fils

très grande honte... des sentiments de défaillance entrèrent en mon âme... Et puis il faut être d'une franchise absolue. Il ne me déplaisait pas d'être duchesse; or maman avait dressé une liste de tous les maris possibles pour moi... et pas d'autre duc sur la liste que M. de Courtalin... Il y avait bien le petit comte de Liniers qui sera duc un jour, mais quand?... Son père a quarante-cinq ans, une taille d'athlète et une santé de fer. J'étais donc obligée d'en convenir, quand nous causions de tout cela, le soir, avec maman; pour être duchesse, il fallait en venir à M. de Courtalin. Maman, du reste, était d'une parfaite habileté et d'une exquise douceur. Elle ne me pressait pas, ne me brusquait pas, ne me tourmentait pas. Elle attendait... Seulement je savais qu'elle avait dit à madame de Nelly. « Cela sera fait, ma chère, avant le 20 Juin. Il le faut. » Papa était obligé de retourner



à Aix pour ses douleurs. Le 20 Juin était la date fixée pour son départ... Moi, je ne disais plus *non... non... non...* avec la farouche énergie de l'année précédente. Vous le voyez, Gontran, je vous ouvre mon âme, vous aurez tout à l'heure, je l'espère, le même courage et la même sincérité.

— Vous pouvez y compter.

— J'attendais, cependant, j'attendais son retour... Je voulais avoir avec lui une conversation sérieuse... Il me paraissait impossible qu'il n'eût pas pensé quelquefois à moi, là-bas, en Chine et en Cochinchine. Nous nous étions toujours aimés, jusqu'au malheureux jour où j'étais devenue épousable, d'une si tendre, si fidèle et si étroite affection! Je savais qu'il devait arriver à Paris dans la nuit du 2 au 3 avril. Très certainement, le lendemain, il viendrait nous voir. Et, en effet, vers deux heures, il arriva. Maman n'avait pas achevé de s'habiller. J'étais seule. Je cours à lui. « Ah! que je suis heureuse de te revoir. » Et je l'embrasse avec emportement. Lui alors, très ému, oui, très ému, m'embrasse et se met à me dire de si bonnes, de

si gentilles paroles, que je sentais mon cœur se fondre... Ah! si maman n'était pas arrivée!... Cinq minutes, je n'aurais demandé que cinq minutes!... Et comme elle eut vite tourné à l'amour, notre petite explication.

— Oui, cela est vrai... Il était si sincère, cet élan qui t'avait jetée dans mes bras. Ah! bien certainement, c'est ce jour-là, à cette minute-là, que j'ai commencé à t'aimer. Et puis je te regardais. Tu n'étais plus la même. Il y avait un si grand, un si heureux changement.

— Il n'ose pas dire le mot, tante Louise... je le dirai, moi... J'avais engraisé!... Ah! quand je pense que je serais duchesse de Courtalin si j'étais restée maigre! Maman arrive donc, et puis papa, et puis mon frère Georges... Pas d'explication possible... Les voilà tous embarqués dans une odieuse conversation sur les mérites comparés des bateaux anglais et des bateaux français... On va plus vite sur les anglais... On mange mieux sur les français... et cœtera... et cœtera... C'était exquis!... Au bout d'une heure, Gontran s'en alla, non sans m'avoir donné une très tendre, très éloquente poignée de main... Je ne pouvais rien souhaiter de plus parlant que cette poignée de main... Mais maman, qui nous regardait avec une extrême attention, s'était bien aperçue que nos deux mains, après avoir trouvé le moyen de se dire de très aimables choses, avaient une peine infinie à se détacher l'une de l'autre. Je m'attendais bien à le revoir, le lendemain. Es-tu venu, le lendemain?

— Non.

— Et le surlendemain?

— Pas davantage.

— Enfin, trois jours après, maman me conduit aux courses, au bois de Boulogne. Nous arrivons, et là... tout de suite, à deux pas devant moi, c'est lui que je vois. Mais non, ce n'est plus lui... abord glacial, bonjour glacial, poignée de main glaciale, paroles glaciales... et fort peu de paroles, quelques phrases à peine, gauches, embarrassées. Il se perd dans la foule, et c'est tout. Il ne reparait plus. J'étais confondue, atterrée, anéantie.

— Mais, c'était ta mère qui...

— Oui, je sais bien, je sais maintenant. Mais je ne savais pas ce jour-là. Oui, c'était maman! Oh! faut-il que je l'aime, maman, pour avoir pu lui pardonner cela!

— Elle était venue chez moi, de grand matin, le lendemain de la très éloquente poignée de main, et là, en larmes, oui, littéralement en larmes — elle sanglotait — elle avait fait appel à tous mes sentiments de délicatesse, d'honneur, de probité... « Vous avez eu tous deux, me dit-elle, hier, en vous revoyant après une longue absence, une petite crise d'émotion. C'est fort bien, mais il faut en rester là et ne pas prolonger ces enfantillages. » Et comme j'allais me récrier... « Oui, oui, enfantillages... Songes-y bien, le bonheur de Marceline est en jeu... Tu n'as pas le droit de le compromettre. Tu arrives de Chine tout d'un coup, et ton brusque retour ferait manquer les combinaisons les plus sensées, les mieux étudiées. M. de Courtalin a trente-quatre ans, c'est un homme de la plus haute raison et de la plus parfaite sagesse. Enfin, je sais bien que ce n'est là qu'une considération secondaire... Mais cependant... l'amour passe et l'argent reste... Eh bien! M. de Courtalin est plus riche, beaucoup plus riche que toi. Marceline aura, avec lui, tout à fait une grande situation. Tandis que toi... tu sais comme je t'aime... tu es charmant, charmant, charmant... » C'est ta mère qui parle...

— Je sais, je sais...

— « Oui, charmant, mais quand j'aurai dit cela, j'aurai tout dit... je te pose donc cette question et j'attends de toi une réponse loyale: « As-tu bien ces qualités solides qui, seules, peuvent faire un mari, un vrai mari! Marceline est un peu légère, un peu fri vole, un peu coquette... » C'est toujours ta mère qui parle.

— Je sais, je sais...

— Je fus troublé, tante Louise... Il me semblait bien que ce langage n'était pas absolument dénué de raison... Je n'avais pas très haute idée de moi comme mari. Et maintenant encore je me demande...

— Ne te demande rien. Sois un mari qui m'aime et tu auras toutes les vertus... Rien de plus simple comme tu vois... Tu peux continuer...

— Eh bien ! elle fut si adroitement persuasive, ta mère, que je te fis, le surlendemain, aux courses, ce froid accueil...

— Et moi, alors, ce même jour, en rentrant à la maison, je me jetai dans les bras de maman en m'écriant : « Oui, je veux bien épouser Monsieur de Courtalin ! » Ah ! que de fois je me suis jetée dans les bras de maman, entre ce jour-là et le 16 mai !... Je ne faisais plus que cela... Elle s'y était habituée, maman, et ne pouvait plus me voir paraître sans m'ouvrir les bras, machinalement. Je m'y précipitais, en disant, tantôt : « Oui, je veux bien ! » et tantôt : « Non, je ne veux pas ! » Mais les « Je ne veux pas » devenaient de plus en plus rares... M. de Courtalin, d'ailleurs, était admirable... Un modèle de tact, de douceur, de résignation. Il attendait, toujours dans sa redingote noire toujours boutonnée, avec une inépuisable patience. Maman, s'était, en somme, tout à fait engagée avec Madame de Courtalin. Je sentais le cercle se resserrer autour de moi. Les journaux annonçaient, à mots couverts mais transparents, qu'il était question d'une alliance entre deux grandes familles du faubourg Saint-Germain... Et l'on donnait assez clairement à entendre de quelles deux grandes familles il s'agissait... Je recevais déjà de vagues félicitations et je n'osais y répondre que par de vagues dénégations. Le matin de ce fameux 17 mai, maman m'avait dit : « Voyons, mon enfant, ne mets pas plus longtemps au martyre ce pauvre garçon. Puisque ça doit être oui, car ce sera oui, tu le reconnais, dis oui tout de suite... » Je n'avais obtenu qu'un misérable répit de vingt-quatre heures, et les choses en étaient là, lorsque, toujours le 17 mai, nous arrivâmes, maman et moi, un peu tard, après onze heures, chez Madame de Vernieux qui donnait un bal, un très grand bal. J'entre et j'ai tout de suite le sentiment que je devais être ce soir-là extrêmement bien. Une petite haie se forme sur mon passage et j'entends distinctement le murmure d'une légère houle d'admiration. J'avais eu déjà, dans le monde, certains petits succès, mais d'aussi marqué que celui-là, jamais. M. de Courtalin vient à moi. Il voulait m'inviter pour toutes les valse, pour tous les quadrilles, pour toute la soirée, pour toute la nuit, pour toute la vie. Je lui réponds : « Plus tard... tout à l'heure... nous verrons... je me sens un peu fatiguée... » Le fait est que je n'avais guère le cœur à la danse... Nous allons nous asseoir, maman et moi... Une valse commençait... Maman me grondait doucement... « Danse avec lui, mon enfant, je t'en prie, etc. » Je ne l'écoutais pas... Je faisais, du regard, distraitemment, le tour du salon, et j'aperçois, tout d'un coup, dans un coin deux yeux fixés, plantés, braqués sur moi, deux yeux que je connaissais bien, mais que j'avais quelque peine à reconnaître, car ils étaient démesurément grandis par une sorte de stupeur.

— Dis par une admiration foudroyante.

— Comme tu voudras... Mais, c'est ici, tante Louise, que va commencer mon petit interrogatoire. Pourquoi et comment étiez-vous là ? Où aviez-vous diné, Gontran ?

— Au club.

— Et que comptiez-vous faire après le dîner ? Venir chez Madame de Vernieux ?

— Non, nous avions, Robert d'Aigremont et moi, le projet d'aller aux Bouffes-Parisiens.

— Vous n'y êtes pas allés ? Pourquoi ?

— Nous avons fait téléphoner du club pour avoir une loge... Tout était loué...

— Alors vous avez dit à Robert... ?

— J'ai dit à Robert : « Faisons un bezigue » et j'ai été pincé par une de ces déveines noires... Trente-quatre mille points en une dizaine de parties ! Si bien que, vers dix heures et demie, j'ai considéré que le bezigue avait duré assez longtemps...

— Robert alors a voulu vous emmener chez Madame de Vernieux... Et vous ne vouliez pas ! Si vous n'étiez pas venu cependant, et s'il y avait eu une loge aux Bouffes-Parisiens, ou si vous aviez gagné au bezigue, mon mariage avec M. de Courtalin était officiellement annoncé le lendemain.

— Oui, mais je suis venu... et me voilà dans mon coin, te regardant, te regardant.

— Moi, tout de suite, en voyant de quelle façon tu me regardais, j'ai compris qu'il allait se passer quelque chose d'extraordinaire... Tes yeux brillaient, brûlaient, flambaient !

— C'est que je découvrais que tu étais tout simplement la plus jolie femme de ce bal où il y avait les plus jolies femmes de Paris... Oui, la plus jolie... et des épaules ! des épaules !

— A point, enfin, j'étais à point !

— La tête aussitôt m'a tourné. J'ai aperçu Courtalin qui manœuvrait pour se rapprocher de toi. J'ai compris qu'il n'y avait pas une minute à perdre... Afin de devancer Courtalin, je me suis intrépidement lancé au milieu du salon, à travers les valseurs et les valseuses, bousculant, bousculé... J'ai accroché au passage et mis en lambeaux un des volants de dentelles de Madame de Lornans... Mais j'arrive, j'arrive avant Courtalin, et je me jette sur toi, et je te prends par la taille, — j'entends encore ton petit cri — et je t'entraîne.

— Maman a eu à peine le temps de s'écrier : « Marceline ! Marceline ! » Je n'étais déjà plus là. Il m'avait enlevée, emportée... Et nous valsions follement, furieusement ! Oh ! quel tour de valse ! Et il me disait...

— Je t'aime ! Je t'adore ! Tu es la grâce et la beauté mêmes ! Il n'y a ici qu'une jolie femme, toi ! Et c'est moi qui serai ton mari ! moi, entends-tu bien ? moi, et pas un autre !

— Et moi, toute suffoquée de surprise, de plaisir et d'émotion, je me laissais presque porter par lui, mais je le suppliais de parler moins haut... « Tout ce que tu voudras... oui, je serai ta femme, mais prends garde, prends garde, on va t'entendre. »

— C'étais bien ce que je voulais... Et je recommençais : « Je t'aime ! Je t'adore ! »

— Moi, alors, absolument haletante : « Moins vite, je t'en prie, moins vite... Je vais tomber, je t'assure, tout tourne... tout tourne... Arrêtons-nous. »

— Non, non, ne nous arrêtons pas... Allons toujours... si nous nous arrêtons, ta mère viendra nous séparer, et j'ai encore tant de choses à te dire... tant de choses, tant de choses... Jure-moi que tu seras ma femme.

— Oui, je te le jure... mais assez, assez... J'étouffais... Lui n'entendait rien. Il allait... il allait comme un fou. Nous étions, passés tous les deux à l'état de trombe, de tourbillon, de cyclone... Nous jetions autour de nous la stupeur, l'épouvante... On ne dansait plus, on nous regardait... Et il me tenait si étroitement enlacée, et son visage était si près de mon visage, ses lèvres si près de mes lèvres, que, me sentant tout d'un coup défaillir, je glissai et me laissai aller dans ses bras. Un nuage passa devant mes yeux, plus de parole, plus de regard, plus de pensée, plus rien. Tout avait disparu pour moi dans un vertige, pas trop désagréable, je dois le dire. J'étais évanouie, absolument évanouie.

— Le lendemain, notre mariage était décidé, parfaitement décidé... Notre tour de valse avait fait scandale. C'était bien sur quoi je comptais.

— La voilà, tante Louise, l'histoire de notre mariage... Et je n'en veux, aujourd'hui, tirer que cette conclusion : C'est que j'ai la première commencé à l'aimer et que j'aurai, par conséquent, un jour, quand il me plaira, le droit de m'arrêter la première.

— Ah ! non, par exemple, dites-lui, tante Louise, qu'elle n'aura jamais ce droit-là...

Un nouveau débat menaçait d'éclater.

— Voici, mes enfants, dit la vieille tante, tout ce que j'ai à vous dire... Elle est, en effet, partie la première pour aimer, mais il me semble, Gontran, que tu as marché tout d'un coup d'un si grand train que tu as dû la rattraper.

— La dépasser, tante Louise...

— Oh ! que non, s'écria Marceline,

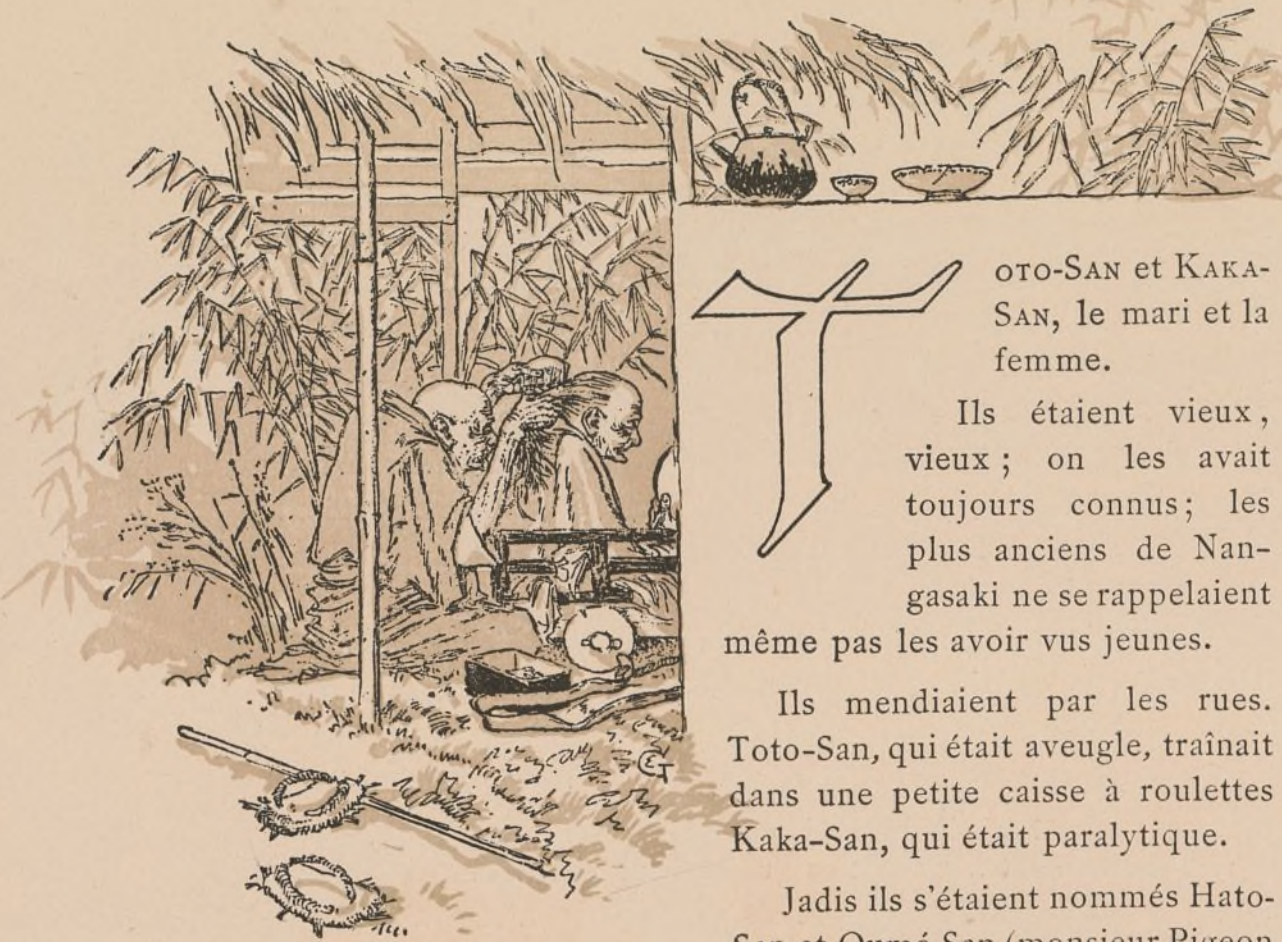
— Eh bien ! continua tante Louise, tâchez de marcher maintenant tous les deux, du même pas, bras à bras, cœur à cœur. On a fait bien des inventions depuis que je suis sur la terre, et le monde ne ressemble plus guère à ce qu'il était le jour de ma naissance... Mais il est une chose à laquelle toutes les inventions n'ont changé et ne changeront jamais rien... Cette chose, vous l'avez, gardez-la, c'est l'amour, aimez-vous, mes enfants, le plus fort et le plus longtemps possible.

Et tante Louise eut encore une larme et encore un sourire, en regardant le portrait de l'officier de la garde royale.

LUDOVIC HALÉVY, de l'Académie Française.

Illustrations sur bois de Baispot et L. Doucet.

LA CHANSON DES VIEUX ÉPOUX



TOTO-SAN et KAKA-SAN, le mari et la femme.

Ils étaient vieux, vieux ; on les avait toujours connus ; les plus anciens de Nangasaki ne se rappelaient même pas les avoir vus jeunes.

Ils mendiaient par les rues. Toto-San, qui était aveugle, traînait dans une petite caisse à roulettes Kaka-San, qui était paralytique.

Jadis ils s'étaient nommés Hato-San et Oumé-San (monsieur Pigeon et madame Prune), mais on ne s'en souvenait plus.

En langue nippone, Toto et Kaka sont des mots très doux qui signifient « père et mère » dans la bouche des enfants. A cause sans doute de leur grand âge, tout le monde les appelait ainsi ; et en ce pays d'excessive politesse, on faisait suivre ces noms familiers du terme *San*, qui est honorifique comme monsieur ou madame (*monsieur papa* et *madame maman*) ; les plus petits des bébés japonais ne négligent jamais ces formules d'étiquette.

Leur façon de mendier était discrète et comme il faut ; ils ne harcelaient point les gens avec des prières, mais tendaient les mains, simplement et sans rien dire, de pauvres mains ridées sur lesquelles il y avait déjà comme des plissures de momie. On leur donnait du riz, des têtes de poisson, des vieilles soupes.

Très petite, comme toutes les japonaises, Kaka-San paraissait réduite à rien dans cette boîte à roulettes, où son arrière-train presque mort s'était desséché et tassé pendant une si longue suite d'années.

Sa voiture était mal suspendue, aussi lui arrivait-il d'être très cahotée dans le cours de ses promenades par la ville. Il ne marchait pourtant pas vite, son pauvre époux, et il était si rempli de soins, de précautions ! Elle le guidait de la voix, et lui, attentif, l'oreille tendue, allait son chemin de juif-errant dans son éternelle obscurité, le trait de cuir passé à l'épaule et sondant avec un bambou la terre en avant de ses pas.

Les moments très graves, c'était quand il s'agissait de monter une marche, ou bien de franchir un ruisseau, une crevasse, une ornière — comment se tirerait-il de là, Toto-San ?... Et il fallait voir alors la pauvre vieille s'agiter dans sa boîte : cette figure inquiète, ces yeux qui brillaient d'anxiété intelligente, malgré la buée que les ans avaient soufflée dessus pour les ternir... Evidemment la frayeur d'être chavirée était une des choses qui minaient le plus sa fin d'existence.



Que se passait-il dans leurs têtes, à ces deux vieux qui s'adoraient ? Qu'est-ce qu'ils pouvaient se conter l'un à l'autre, dans le recueillement du soir ? Quels souvenirs exhumaient-ils de leurs jeunes années, quand ils étaient nichés ensemble sous quelque hangar pour dormir, Kaka-San déjà encapuchonnée

dans le mouchoir de coton bleu qui était sa coiffure de nuit ? Comment se faisaient leurs projets de promenade, pour le

lendemain, qui allait recommencer tout pareil au jour d'avant, avec la même lutte pour manger, la même décrépitude et la même misère. Avaient-ils encore des joies, de petits restes d'espérance ? Avaient-ils bien encore des pensées, seulement, et pourquoi s'obstinaient-ils à vivre, quand la terre était là toute prête pour les recevoir, pour achever de les décomposer sans plus les faire souffrir ?...

Ils se rendaient à toutes les fêtes religieuses célébrées dans les temples.

Sous les grands cèdres noirs qui ombragent les préaux sacrés, au pied de quelque vieux monstre en granit, ils s'installaient de bonne heure, avant l'arrivée des premiers fidèles, et tant que durait le pèlerinage, beaucoup de passants s'arrêtaient à eux. Jeunes filles à figure de poupée et à tout petits yeux de chat, faisant traîner leurs hautes chaussures de bois ; bébés nippons très comiques dans leurs longues robes bigarrées, arrivant par bandes pour faire leurs dévotions en se tenant par la main ; belles dames minaudières à chignon compliqué, venant à la pagode pour prier et pour rire ; paysans à longs cheveux, bonzes ou marchands, toutes les marionnettes imaginables de ce petit peuple gai, passaient devant Kaka-San qui les voyait encore et devant Toto-San qui ne les voyait plus. On leur jetait toujours un regard bienveillant et parfois, d'un groupe, quelqu'un se détachait pour leur porter une aumône ; on leur faisait même des révérences, tout comme à des gens de bonne compagnie, tant ils étaient connus et tant on est poli dans cet Empire.

Et ces jours-là, il leur arrivait à eux aussi de sourire à la fête, quand le temps était beau et la brise tiède, quand leurs douleurs de vieillesse étaient un peu endormies au fond de leurs membres épuisés. Kaka-San, émoustillée par le brouhaha des voix rieuses et légères, se reprenait à minauder comme les dames qui passaient, en jouant de son pauvre éventail de papier, se donnait un air d'être encore bien en vie et de s'intéresser comme les autres aux choses amusantes de ce monde.

Mais quand le soir venait, ramenant de l'obscurité et du froid sous les cèdres, quand il y avait une horreur religieuse et un mystère répandus tout à coup alentour des temples, dans les allées bordées de monstres, les deux vieux époux s'abaissaient sur eux-mêmes. Il semblait que la fatigue du jour les eût rongés par en-dedans, leurs rides étaient plus creuses, les plissures de leur peau plus pendantes ; leurs figures n'exprimaient plus que la misère affreuse et la détresse d'être près de mourir.

Des milliers de lanternes s'allumaient pourtant autour d'eux dans les branches noires et des fidèles stationnaient toujours sur les marches des sanctuaires. Le bourdonnement d'une gaité frivole et bizarre sortait de toute cette foule, emplissait les avenues et les saintes voûtes, contrastant avec le rictus des monstres immobiles qui gardaient les dieux, avec les symboles effrayants et inconnus, avec les vagues épouvantes de la nuit. La fête se prolongeait aux lumières et semblait une immense ironie pour les Esprits du ciel bien plus qu'une adoration, mais une ironie sans amertume, enfantine, bienveillante et surtout irrésistiblement joyeuse.

C'est égal, le soleil couché, rien de tout cela ne ranimait plus ces deux débris humains ; ils redevenaient sinistres à voir, accroupis à l'écart comme des parias malades, comme de pauvres vieux singes usés et finis, mangeant dans un coin leurs miettes d'aumône. A ce moment, s'inquiétaient-ils de quelque chose de profond et d'éternel, pour avoir cette expression d'angoisse répandue sur leurs masques morts ? Qui sait ce qui se passait au fond de ces vieilles têtes japonaises ? Peut-être rien !... Ils luttèrent simplement pour tâcher de continuer de vivre ; ils mangeaient, au moyen de leurs petites baguettes de bois, en s'entraidant avec des soins tendres ; ils s'enveloppaient pour n'avoir pas trop froid, pour ne pas laisser la rosée se déposer sur leurs os ; ils se soignaient de leur mieux, avec le désir d'être en vie demain et de recommencer, l'un roulant l'autre, leur même promenade errante...



DANS la petite voiture, il y avait, en plus de Kaka-San, tous les objets de leur ménage : écuelles ébréchées en porcelaine bleue, pour mettre le riz ; tasses en miniature pour boire le thé et lanterne en papier rouge qu'ils allumaient le soir.

Chaque semaine une fois, Kaka-San était soigneusement repeignée et recoiffée par son mari aveugle. Ses bras, à elle, ne pouvaient plus se lever assez haut pour construire son chignon de japonaise, et Toto-San avait appris. A tâtons, à mains tremblantes, il caressait la pauvre vieille tête qui se laissait tripoter avec un abandon câlin, et cela rappelait, en plus triste, ces toilettes deux à deux que se font les singes. Les cheveux étaient rares et Toto-San ne trouvait plus grand'chose à peigner sur ce parchemin jaune, ridé comme la peau des pommes en hiver. Il réussissait pourtant à former des coques, qu'il disposait avec un goût nippon ; elle, très intéressée, suivait des yeux dans un casson de miroir : « Un peu plus haut, Toto-San !... Un peu plus à droite, un peu plus à gauche... » A la fin, quand il avait piqué là-dedans deux longues épingles en corne, qui achevaient de donner du genre à la coiffure, Kaka-San prenait encore une certaine mine de grand'mère comme il faut, une certaine silhouette apprêtée de bonne femme à potiche.



Ils faisaient aussi leurs ablutions consciencieusement : on est si propre au Japon.

Et, quand ils avaient accompli une fois de plus ce lavage, perpétuellement recommencé depuis tant d'années, quand ils avaient fini cette tâche de toilette que l'approche de la mort rendait de jour en jour plus ingrate, se sentaient-ils au moins vivifiés par l'eau pure et froide, éprouvaient-ils encore un peu de bien-être, au frais matin ?

O misère lamentable ! Après chaque nuit, se réveiller tous deux plus caducs, plus endoloris, plus branlants, et, malgré tout, vouloir obstinément vivre, étaler sa décrépitude au soleil, et repartir pour la même éternelle promenade à roulettes, avec les mêmes lenteurs, les mêmes grincements de planches, les mêmes cahots, les mêmes fatigues ; aller toujours, par les rues, par les faubourgs, par les villages, jusque dans la campagne lointaine, quand une fête était annoncée à quelque temple de bois...

Ce fut dans les champs, un matin, au croisement de deux routes mikadales, que la mort, en surnoise, attrapa la vieille Kaka-San.

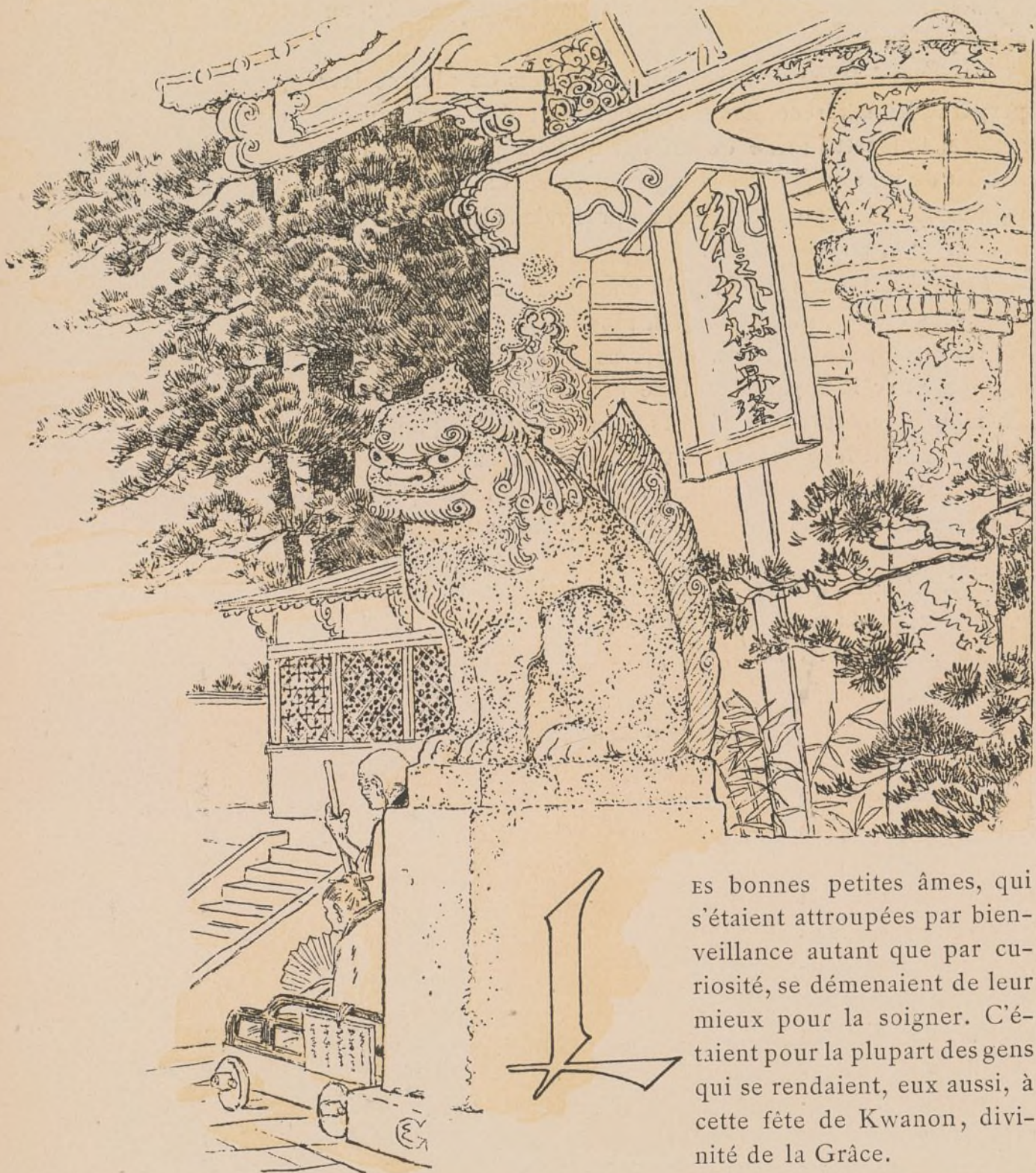
Un beau matin d'avril, en plein soleil, en pleine verdure.

Dans cette ile de Kiu-Siu, le printemps est un peu plus chaud que le nôtre, un peu plus hâtif, et déjà tout resplendissait dans la fertile campagne. Les deux routes se coupaient en plaine, au milieu de rizières veloutées qu'un vent léger rendait chatoyantes comme des peluches vertes. L'air était rempli de la musique des cigales qui, au Japon, sont très bruyantes.

A ce carrefour, il y avait une dizaine de tombes dans les herbes, sous un bouquet de grands cèdres isolés : des bornes carrées ou bien d'antiques bouddhas en granit assis dans des calices de lotus. Au-delà des champs de riz, on apercevait les bois, assez semblables à nos bois de chênes, mais où se mêlaient quelques touffes blanches ou roses qui étaient des camélias à fleurs simples, et quelques feuillages très gers qui étaient des bambous ; puis tout au loin, des montagnes ressemblant à de petits dômes, à de petites coupes, dessinaient sur le ciel bleu des formes un peu maniérées, mais très gracieuses.

C'est au milieu de cette région de calme et de verdure que l'équipage de Kaka-San s'était arrêté, et pour une halte suprême. Des paysans et des paysannes, habillés de longues robes en cotonnade

bleu sombre à manches pagode, une vingtaine de bonnes petites âmes nipponnes, s'empresaient autour de la caisse à roulettes où la moribonde tordait ses vieux bras. Ça l'avait prise tout d'un coup en chemin, tandis que Toto-San la traînait à un pèlerinage dans un temple de la déesse Kwanon.



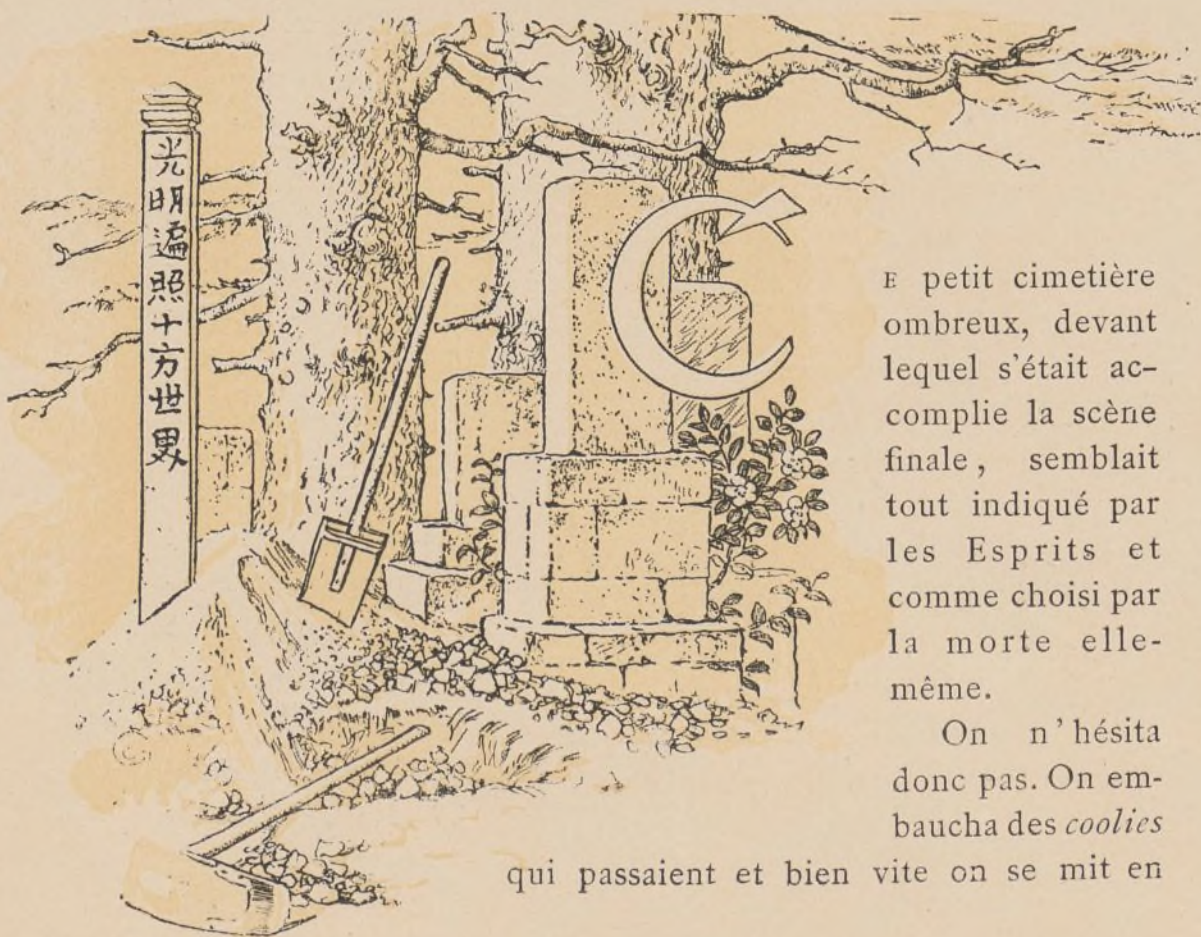
Les bonnes petites âmes, qui s'étaient attroupées par bienveillance autant que par curiosité, se démenaient de leur mieux pour la soigner. C'étaient pour la plupart des gens qui se rendaient, eux aussi, à cette fête de Kwanon, divinité de la Grâce.

Pauvre Kaki-San ! On avait essayé de la remonter avec un cordial à l'eau-de-vie de riz ; on lui avait frotté le creux de l'estomac avec des herbes aromatiques et tamponné la nuque avec l'eau fraîche d'un ruisseau.

Toto-San la touchait tout doucement, la caressait à tâtons, ne sachant que faire, entravant les autres avec ses gestes d'aveugle, et tremblant plus que jamais de tous ses membres, dans son angoisse.

En dernier lieu, on lui avait fait avaler, en boulettes, des morceaux de papier qui contenaient d'efficaces prières écrites par les bonzes et qu'une femme secourable avait consenti à retirer de la doublure de ses propres manches. Peine perdue, car l'heure était sonnée ; l'invisible Mort était là, riant au nez de tous ces Nippons et serrant déjà la vieille dans ses mains sûres.

Une dernière contorsion, très douloureuse, et Kaka-San s'affaissa, la bouche ouverte, le corps tout de côté, à moitié tombée de sa boîte et les bras pendants comme la poupée d'un guignol de pauvres, qui serait au repos, la représentation finie.



Le petit cimetière ombreux, devant lequel s'était accomplie la scène finale, semblait tout indiqué par les Esprits et comme choisi par la morte elle-même.

On n'hésita donc pas. On embaucha des coolies qui passaient et bien vite on se mit en

devoir de creuser la terre. Tout le monde était pressé, ne voulant pas manquer le pèlerinage, ni laisser cette pauvre vieille sans sépulture.

En une demi-heure le trou fût prêt. On tira la morte de sa boîte, en l'enlevant par les épaules et on la mit en terre, assise comme elle avait toujours été, l'arrière-train recoquillé comme durant sa vie, semblable à une de ces guenons desséchées que les chasseurs rencontrent parfois au pied des arbres dans les forêts.

Toto-San essayait de tout faire par lui-même, n'ayant plus bien ses idées et gênant les coolies qui n'avaient pas l'âme sensible et qui le bouscullaient ; il gémissait comme un petit enfant et des larmes coulaient de ses yeux sans regard. Il tâta si au moins elle était bien peignée pour se présenter dans les demeures éternelles, si ses coques de cheveux étaient en ordre, et il voulut replacer les grandes épingles dans sa coiffure avant qu'on jetât la terre dessus...

On entendait un léger frémissement dans les feuillages : c'étaient les Esprits des ancêtres de Kaka-San qui venaient la recevoir à son entrée dans le pays des Ombres.

Elle avait fait des choses très malpropres dans sa boîte, pendant le laisser-aller bien pardonnable de la fin, et les coolies, pris de dégoût, parlaient de jeter aussi dans la fosse tout le ménage, souillé maintenant de matières immondes : la couverture, les loques de rechange, les petites tasses et la lanterne, jusqu'à la boîte elle-même, prétendant que la peste était dedans.

Oh ! Alors Toto-San perdit tout-à-fait la tête de désespoir, en voyant qu'on allait lui enlever aussi tous ces souvenirs ; épuisé et pleurant, il se coucha dessus pour les défendre.

Mais une autre vieille mendicante, qui se rendait à la fête, elle aussi, pour y ramasser des aumônes, s'arrêta et eut pitié de lui : « Je laverai tout ça dans le ruisseau, moi, dit-elle. »

Les gens qui s'étaient attroupés continuèrent donc leur chemin vers le temple de la Déesse, laissant ces deux mendiants ensemble au milieu de la solitude verte où les cigales chantaient.

Dans le ruisseau d'eau courante et claire, la pauvrese lava tout avec soin, même la boîte et ses roulettes ; les détritres de Kaka-San allèrent féconder les fraîches plantes qui poussaient le long de la rive et les lotus superbes dont les premiers boutons commençaient à monter des vases profondes.

Ensuite elle étendit les loques sur des branches, au gai soleil, et le soir, tout fut sec, bien replié, bien arrangé ; Toto-San put reprendre sa route errante.



Il s'attela et repartit, par habitude de marcher en roulant quelque chose. Mais derrière lui, la petite voiture

était vide. Séparé de celle qui avait été son amie, son conseil, son intelligence et ses yeux, il s'en allait au hasard, débris plus pitoyable à présent, irrévocablement seul sur la terre jusqu'à sa fin, ne retrouvant plus ses idées, avançant à tâtons, sans but ni espérance, dans une nuit plus noire...

Cependant les cigales chantaient à pleine voix, dans la verdure qui s'assombrissait sous les étoiles et, tandis que la vraie nuit descendait autour de l'homme aveugle, on commençait à entendre dans les branches les mêmes frémissements que le matin pendant la mise en terre ; c'étaient encore des murmures d'Esprits qui disaient : « Console-toi, Toto-San, elle se repose dans cette sorte d'anéantissement très doux où nous sommes nous-mêmes et où tu viendras bientôt. Elle n'est plus ni vieille ni branlante, puisqu'elle est morte ; ni désagréable à voir, puisqu'elle est bien cachée parmi les racines souterraines ; ni dégoutante pour personne, puisqu'elle est de la matière fertilisant le sol. Son corps va se purifier en s'infiltrant dans la terre ; Kaka-San va devenir de jolies plantes japonaises, — des rameaux de cèdre, — des camélias simples, — des bambous... »

PIERRE LOTI.

Illustrations de GRASSET.



Camille Prélard

I

Is s'adoraient tous les deux, la jeune fille et le jeune homme, et cela sans avoir jamais échangé un seul mot de tendresse. Elle avait dix-huit ans, toutes les séductions, toutes les élégances de ce bel âge. Quant à lui, c'était ce qu'on appelle un beau garçon, un peu timide, un peu lourd, bien qu'il fut parisien et qu'il eût déjà vingt-six ans.

La jeune fille était américaine, née sur les bords de l'un des nombreux fleuves qui voient enjamber leur lit par ces gigantesques ponts de chemins de fer construits de planches et d'arbres vivants encore.

On ne prend déjà plus, et fort justement, ceux qui habitent ces contrées pour des sauvages, et il en est maintenant de quelques-uns de ces mormons, sous-mormons et de leurs variétés et sous-variétés, comme de nos Saint-Simoniens d'autrefois qui, endormis d'abord dans une utopie, se sont réveillés presque tous, en gens d'esprit qu'ils étaient, dans une réalité plus que dorée. Notre Europe peut voir aujourd'hui pas mal de ces soi-disant aventuriers, dont les grands-papas ne dédaignaient pas la chair humaine, faire aussi belle mine au bois, à l'Opéra, à Hyde-Park, au Prater, que les représentants des vieilles aristocraties.

Donc, mademoiselle Édith Murphy, unique enfant d'une sorte de mormon ultra-millionnaire, aimée par le fils unique de feu l'un de nos plus illustres raffineurs, répondait si visiblement à la passion de ce beau garçon, que sa famille, composée de M. Murphy et du pasteur mormon (dix-septième variété) Pigatt, se prépara à recevoir une demande en mariage.

Rien de plus naturel, de plus attendu par tout le monde. Camille Prélard avait d'abord été invité par les Murphy aux bals, aux soirées, puis aux dîners, puis aux thés les plus intimes, et chacun avait pu s'y rendre compte de la valeur de son esprit et de celle de son cœur; ce dernier l'emportait, et il était aussi aisé de lire dans ses yeux que dans ceux d'un caniche, le but de sa convoitise; car il était aussi naturel, aussi simple, aussi doux, aussi bon, aussi fidèle que le meilleur des chiens. Édith ne pouvait s'asseoir, se lever, marcher, sortir, sans que le regard de

Camille la suivit aussitôt; s'il passait près d'elle, il frôlait comme par mégarde les plis du vêtement de l'objet adoré, et partait aussi joyeux qu'une première communiant qui aurait eu le bonheur de toucher de sa main le bout de l'aile d'un séraphin.

Pas un mot, nous l'avons dit, n'avait été échangé entre les deux amoureux, mais, comme le déclarait le beau Gaston, un sportman de haut bord: « Ça marchait ! »

Un soir de petite réunion, mademoiselle Édith, au milieu de ses jeunes amies, avait laissé Camille et M. Murphy causer ensemble, le dos à la cheminée. Le prix du sucre d'autrefois comparé au prix du sucre d'aujourd'hui, défrayait leur conversation; on citait et on commentait le trait de génie de cet épiciers qui, sous le premier Empire, était devenu quarante fois millionnaire, rien que pour avoir prévu le blocus continental; il avait acheté à vil prix les sucres français et les avait revendus à un taux formidable. Tous ses confrères avaient été ruinés du coup. Camille avouait avec une modestie doublée de quelque fierté que cet homme était son grand-père.

Pendant cette intéressante conversation, Édith, causant devant une table, s'y était accoudée et caquetait activement avec ses compagnes. Enfoncé, disparaissant presque dans un immense fauteuil et les yeux levés au ciel peint du plafond, le révérend Pigatt mâchait son douzième sandwich et humait sa huitième tasse de thé. Rien de plus charmant que de voir Édith, le menton appuyé dans ses deux mains, ses doigts roses relevant un peu les cheveux d'or qui bouclaient sur ses tempes; elle riait, et le rayon de la flamme d'une lampe passant sur sa bouche entr'ouverte, éclairait la transparence de ses dents, et quelles dents! On eût dit d'un vivant collier de perles traversées par un reflet de soleil. Toujours causant, Édith quitta cette charmante attitude et se mit à jouer machinalement avec une petite cuillère de vermeil, puis avec un couteau destiné à couper ou à peler un citron qu'elle se mit à rouler et à faire sautiller gentiment dans ses mains.

Bien que traitant toujours à fond la question des sucres, Camille Prélard dévorait des yeux ce petit manège. Édith se leva, tenant toujours le bienheureux citron qui ne connaissait pas son bonheur, puis enfin le remit sur la table pour reconduire ses invitées et dire le bonsoir au révérend Pigatt, qui s'abandonnait

à une douce somnolence. Avant de sortir et tout en courant, elle avait négligemment approché le citron de sa bouche, et de ses mignonnes petites dents, elle en avait mordu doucement la pointe pour en savourer le parfum.

II

Peu à peu, le vide commença à se faire dans le salon, et M. Murphy se mit en devoir de reconduire ses hôtes; quant à Camille Prélard, il s'attardait comme pour chercher un gant égaré. Mais lorsqu'il se vit absolument seul, il s'approcha rapidement de la table, prit le citron avec une vivacité de pick-pocket, en coupa prestement la pointe mordillée, puis fermant les yeux avec l'expression que donne l'amour complètement satisfait, il croqua ce délicieux petit bout de citron, qui portait, heureux fruit, l'empreinte toute fraîche de « ses » dents!

Quand il rouvrit les yeux que le bonheur sensuel avait fermés, Prélard vit devant lui, de l'autre côté de la table, M. Murphy et le sportman qui le regardaient tous deux en souriant.

— Eh bien! ça marche! fit l'impitoyable Gaston.

M. Murphy sourit de ce sourire qui, lui aussi, montrait trente-deux dents, beaucoup moins délicates que celles d'Édith, mais qui, par leur solidité et leur acuité, faisaient involontairement penser aux étranges repas de ses ancêtres en temps de guerre. M. Murphy, souriant toujours, alla fermer les portes; puis, invitant les deux hommes à s'asseoir, s'installa gaîment dans un fauteuil.

— Vous êtes timide, malgré vos vingt-six ans, fit-il en regardant Prélard terrifié; eh bien, je vous éviterai tous les embarras, toutes les phrases obligées d'une demande en mariage. Vous aimez ma fille, n'est-ce pas?

— Oh! interrompit Prélard avec l'accent de la plus profonde conviction, plus que vous ne pouvez l'imaginer!

— J'ai remarqué que vous ne lui étiez pas indifférent, comme on dit en français.

Ici un témoin moins attentif au discours de M. Murphy que ne l'étaient Prélard et Gaston, eût entendu comme une légère exclamation, un petit soupir d'oiseau, derrière une des portes du salon.

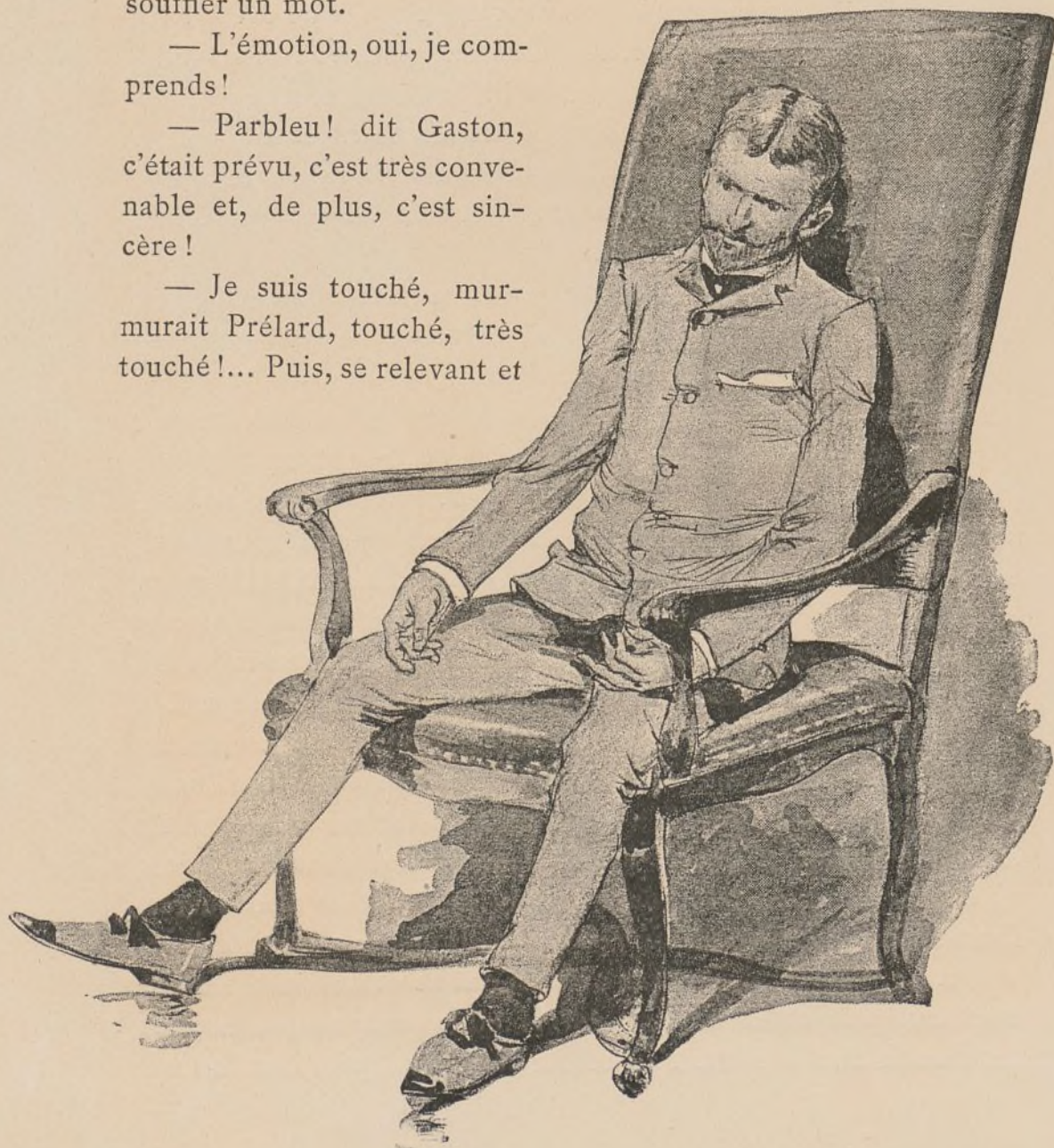
— Votre fortune est considérable, la mienne est connue; vous êtes un brave jeune homme, vous n'avez pas de maîtresse, pas de chaîne, vous ne dépendez que de vous-même, vous me demandez ma fille et je vous la donne.

Prélard se leva, blanc comme un lys, grimaça un sourire de bonheur, fit un pas vers M. Murphy, puis retomba la sueur au front dans son fauteuil, sans souffler un mot.

— L'émotion, oui, je comprends!

— Parbleu! dit Gaston, c'était prévu, c'est très convenable et, de plus, c'est sincère!

— Je suis touché, murmurait Prélard, touché, très touché!... Puis, se relevant et



d'une voix à demi-étranglée, il ajouta : « Mais ce mariage, le rêve de ma vie, ne peut... » Et il s'arrêta suffoqué.

— Comment! firent ensemble les deux hommes, ce mariage...

— Ne peut s'accomplir! Puis il laissa tomber ses bras ballants le long du fauteuil.

M. Murphy se contenta de sourire.

— Je sais que les grandes joies produisent de ces singuliers effets..., mon grand-père racontait à mon père qu'il avait vu un anglais prêt à être scalpé avant sa cuisson, devenir fou de bonheur en apprenant qu'on l'avait trouvé trop maigre et qu'on mangerait son ami à sa place. J'aime votre émotion et vos paroles qui n'ont pas de sens; remettez-vous et indiquez vous-même le jour du mariage.

Prélard fit un effort visible pour répondre et ne put que râler : « Ce mariage est impossible! »

M. Murphy se leva, alla droit à un secrétaire et y prit un revolver de gros modèle.

— Vous avez dit que ce mariage était impossible?

— Oui, monsieur...

M. Murphy retira la baguette de sûreté de son revolver que froidement il assura dans sa main droite.

— Et pourquoi, ajouta-t-il très lentement, est-il impossible?

— Oh monsieur!... je vous en prie, ne m'interrogez pas!...

— Mais répondez donc! cria Gaston terrifié et cherchant à se mettre entre Prélard et l'américain.

— Parce que!... murmura l'infortuné, sans pouvoir ajouter une parole.

— Tant pis! fit Murphy étendant le bras et écartant Gaston aussi facilement qu'il eût fait d'un enfant.

— Parce que je ne suis pas un homme!... cria vivement Prélard, qui se rattachait instinctivement à la vie.

— Pas un homme! répétèrent en même temps Gaston et Murphy.

Ici, le témoin attentif, dont j'ai parlé plus haut, eût entendu un tout petit cri de douleur et comme le bruit de la chute d'un objet très léger derrière la porte principale du salon. Mais nos trois personnages ne songeaient guère à écouter ni à étudier les bruits de la nature!

III

Victor Hugo a merveilleusement décrit le tumulte de mille idées qui viennent à la fois assiéger un cerveau humain; la *Tempête sous un crâne* n'est qu'un léger zéphir auprès des ouragans, des déchainements de fureur qui bouleversèrent l'esprit de Murphy à cette révélation inattendue.

— Ah! fit-il avec indignation, Monsieur! Puis se ravisant, et sur le ton du plus profond mépris.... Non! pas Monsieur!

Prélard restait anéanti; il entendait sans comprendre, il regardait sans voir. Il lui semblait tomber dans un gouffre sans fond; il vivait machinalement, il n'était plus lui, il était devenu un objet inconscient. Il attendait quoi? Son cerveau ne pouvait plus réunir ses forces pour former une pensée.

— C'est un abus de confiance! C'est pis encore! hurla Murphy. Sortez, Monsi... Non! sortez! rien du tout! cria-t-il d'une voix tonnante.

— Mais il ment! mais il est fou! hurla Gaston. Justifiez-vous! dites donc que ce n'est pas vrai!... qu'il y a des preuves!

— Lesquelles?

— Mais nous avons soupé cent fois ensemble avec des personnes qui n'eussent certes pas toléré sa compagnie un instant si...

— Vous êtes donc un homme? demanda Murphy menaçant et méprisant à la fois.

— Oui! dit Prélard du ton d'un accusé qui avoue son crime.

En ce moment un léger soupir de satisfaction eut pu être entendu de l'autre côté de la porte.

— Laissez-le s'expliquer! implora Gaston voyant Murphy se rapprocher du revolver.

— Allez! fit durement l'Américain.

Épuisé, haletant, honteux, Prélard commença son récit.

— Vous avez droit, monsieur, à toutes mes explications... J'espérais ne rien vous révéler, je croyais que tout s'arrangerait,

mais l'amour a été si fort, mais les événements se sont succédé avec une telle rapidité....

Ici Prélard passa la main sur son front, comme un homme qui éprouve un fort malaise, puis il continua :

— Je suis né à Paris le 21 juin 1859, le jour même de la victoire de Solferino...

— Cet homme devient fou ! Il va nous raconter l'histoire de France ! gronda Murphy.

— Non monsieur. Je fus déclaré à la mairie de mon arrondissement. Malheureusement quand on me porta au bureau des naissances...

— Un accident de voiture ?

— Non, monsieur, un accident plus imprévu. Cette victoire à laquelle mon âge me rendait insensible, si glorieuse qu'elle fut pour ma patrie, avait jeté un grand désarroi dans ses administrations ; dans les mairies surtout, où l'on avait accordé un congé aux employés. Il paraît que l'expéditionnaire qui devait enregistrer ma naissance fut troublé par la contrariété de voir se produire en ma personne un surcroît de travail, un retard à la joie qu'il attendait de son congé. Si bien qu'au lieu de Camille... pardonnez-moi mon émotion... si bien qu'au lieu de « Camille, sexe masculin », il écrivit sur mon acte « Camille, sexe...

— Féminin ! dirent ensemble les deux hommes.

— Vous l'avez deviné ! fit Prélard, brisé par cet aveu que suivit un silence relativement long.

— Mais cela ne signifie rien ! s'écria M. Murphy, vous n'aurez qu'à réclamer, qu'à prouver !...

— Ah monsieur, continua Prélard avec amertume, on voit bien que vous ne savez pas ce que c'est que les tribunaux en France ! Jaloux de me voir restituer le sexe qui m'appartenait, mon père commença les démarches nécessaires pour faire rectifier sur les actes de l'état civil une aussi désastreuse erreur. Mais les vacances de la magistrature allaient arriver ! Vous savez que la justice vit surtout de congés. L'examen de la réclamation paternelle fut remis. On arriva aux vacances de Pâques, de la Pentecôte, aux grandes vacances, suivies aussi d'autres vacances de Pâques qui, à leur tour... tant et si bien que les années s'écoulèrent et que mon père, lassé, abandonna tout en disant : « Il saura bien prouver qu'il est homme ! » Pauvre père ! Arriva le moment de me mettre au collège. Le proviseur, naturellement, demanda mon acte de naissance. C'est ici que se place pour moi le premier jour où je fus ridicule. Cet homme à lunettes fut pris d'un tel fou rire que mon père dut le souffleter. Moi je cassai le dossier d'une chaise pour prouver que je n'étais pas dénué de virilité. Mon père était vif, vous venez de le voir. Il jura beaucoup et, sans compter ni une ni deux, comme il disait, il se fit naturaliser Suisse avec moi. — Je ne veux plus des tribunaux français ! s'écria-t-il, la France y perdra un soldat et deux citoyens !

— Mais alors vous êtes Suisse ! dit Murphy avec soulagement, cela m'est bien indifférent de donner pour époux à ma fille, qui est américaine, un Français, un Belge, un Anglais ou un Suisse !

— Je ne suis pas Suisse, monsieur, laissa tomber de ses lèvres l'infortuné Prélard. Je suis... Suissesse !

— Allons donc !

— Là-bas, comme ici, il me fallait attendre le bon vouloir d'une administration et, pas plus là-bas qu'ici, vous ne trouverez de magistrats qui veuillent marier une Américaine à une Suissesse !

— Mais votre situation est grotesque, et vous auriez dû vous la rappeler quand vous êtes venu chez moi !

— L'amour...

— C'est juste, fit l'Américain, vous êtes moins coupable que je le croyais ; mais comme je ne veux pas que le ridicule qui vous poursuit s'attache à ma fille, je vous prie de...

Et il montra à Prélard la porte du fond, une belle porte à deux battants.

Prélard se leva, retrouvant péniblement l'aplomb de ses jambes.

— Croyez, monsieur, que j'en mourrai ! fit-il en essayant de marcher...

— Je ne dis pas non ! Et Murphy alluma un énorme cigare.

— Je le jure !

— Il est homme d'honneur, il se tuera ! murmura Gaston à l'oreille de Murphy.

— Je n'y vois pas d'inconvénient !

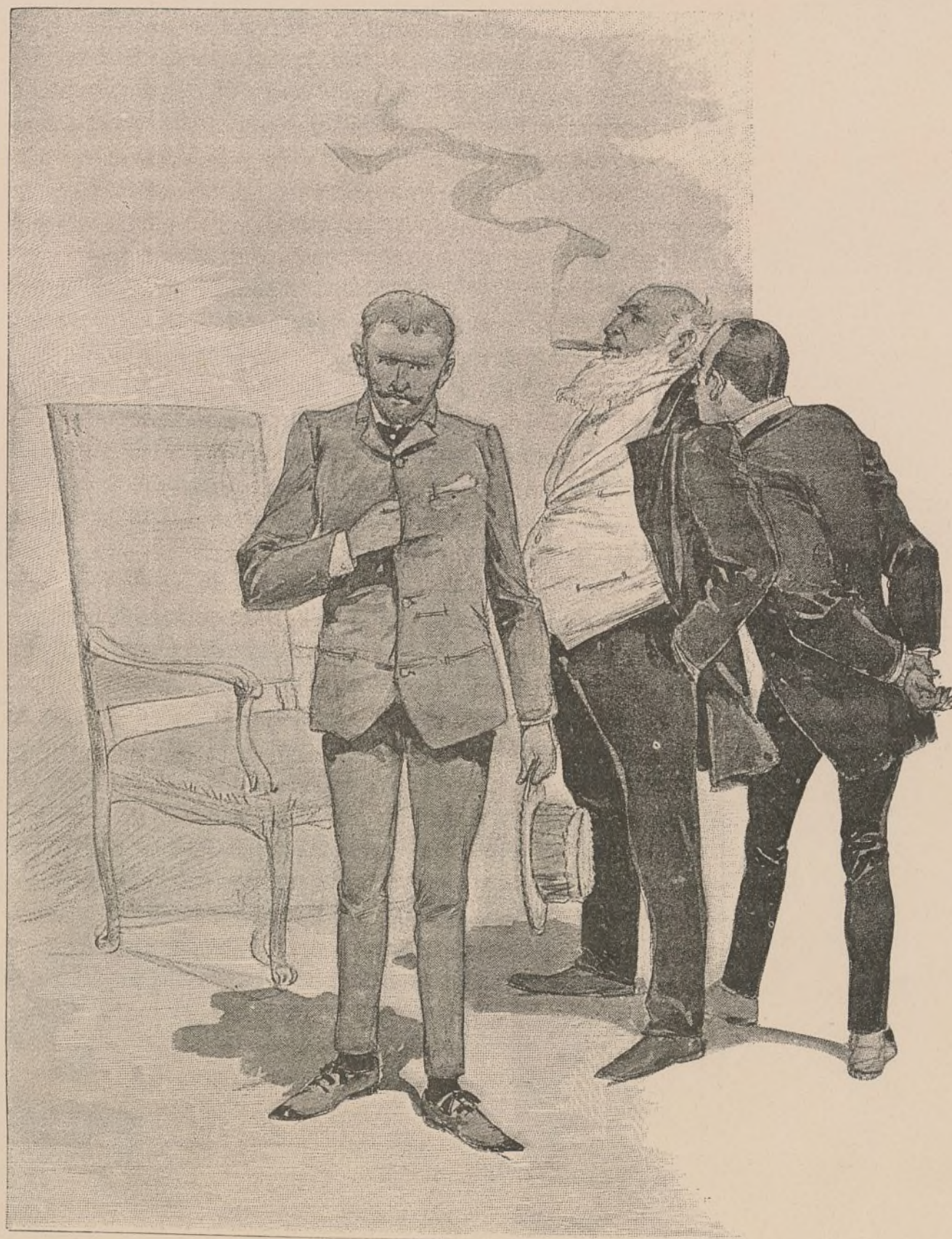
Prélard, cette fois, prit son chapeau, salua péniblement, jetant un dernier regard plein de larmes sur ce salon où il l'avait vue pour la première fois, sur cette glace où son visage venait de passer encore tout à l'heure ; il eut voulu baiser le tapis sur les fleurs duquel ses pieds s'étaient posés tant de fois.

— Voulez-vous me prêter ce revolver, monsieur ? demanda-t-il à Murphy, d'une voix suppliante et suffoquée... je vous le ferai rapporter.

— Non, j'y tiens... répondit Murphy en regardant froidement la victime de cet horrible supplice.

— Adieu ! puis il s'élança vers la porte avant que Gaston eut pu l'arrêter.

La porte ouvrit devant Prélard ses doubles battants.



Au milieu d'eux et comme une apparition céleste, se tenait droite mademoiselle Murphy.

Involontairement, sans réflexion, de son propre poids, écrasé par l'admiration, Prélard mit un genou en terre.

IV

— Qui entre là ? cria Murphy avec colère.

— Votre fils ! répondit d'une voix charmante, mais très ferme, la vaporeuse apparition.

— Qui mon fils ? quoi mon fils ? mais je n'ai pas de fils !

— Si, mon père ; et votre fils, c'est moi ! continua Edith, entrant dans le salon.

Prélard, resté à terre, pivotait machinalement sur son genou en suivant Edith d'un regard absolument vague.

Le sceptique Gaston croyait rêver.

Revenus peu à peu de leur étonnement, les trois hommes entendirent ces paroles prononcées nettement, froidement et avec une certaine autorité :

— Puisque la justice du vieux monde est insuffisante et que messieurs les juges n'ont pas ici le temps de juger, j'ai eu recours à celle du nouveau-monde, ma patrie. Le révérent Pigatt m'a éclairée.

— Le pasteur mormon? fit Gaston.

— Je ne suis pas mormon, interrompit Murphy, je suis de la dix-septième variété de cette religion!

— Cette variété, ajouta Edith, c'est notre législation en même temps que notre religion: « Tous ceux qui appartiennent à ce culte ont le droit, dès qu'ils peuvent penser ou parler, de renoncer à leur nationalité, à leur religion, à leur famille, à leur nom, à tout. » Voilà le texte. Moi je viens, devant notre bible ouverte par Pigatt, de renoncer à mon sexe!

— Folie! s'écria Murphy, folie et indécence!

par les plus féroces despotes. Ses gouvernements ne sont pour rien dans cette question; elle les choisit, les fait et les défait comme Pénélope attendant Ulysse, sous les yeux de ses prétendants. Elle ne sait et ne veut qu'obéir. Vous n'avez pas plutôt réuni trois Français qu'ils se sont nommé un président; celui-ci, instantanément ivre de pouvoir, les assomme du bruit de sa sonnette et des exigences de son autorité. Je sais bien qu'ils le renvoient tout de suite, mais c'est pour en nommer immédiatement un autre. Et c'est à ce pays que vous voudriez emprunter ses préjugés, ses habitudes du joug, pour renoncer à la liberté que veut votre instinct et que votre raison exige!... Allons, Murphy, ne laissez pas croire à ces messieurs que la variété dix-sept de la civilisation des mormons, la dernière éclosure, celle qui vous a uni à votre défunte femme et qui a donné ses droits à votre fille, n'est qu'une plaisanterie!



— Non, répondit en souriant Edith; puis se tournant vers Prélard:

— « Mademoiselle Camille Prélard, j'ai l'honneur de vous demander votre main pour le fils de M. Murphy!

Ici le révérent pasteur Pigatt entra doucement, puis se dirigeant vers Murphy:

— Mon vieil ami, à quoi nous servirait d'avoir reconnu l'insuffisance de toutes les civilisations, de toutes les législations, si ce n'est à briser à notre profit les liens qui les entravent. A quoi nous servirait d'avoir si justement déclaré inutiles les paperasseries, les formalités ridicules, les démarches humiliantes qui usent le plus précieux du temps de la vie, si ce n'est à en débarrasser la nôtre. Comment, vous êtes un homme des nouvelles idées et vous vous conduisez comme ferait ce véritable type de l'Européen qu'on appelle M. Prudhomme! Allons, Murphy rappelez vos esprits, redevenez l'homme pratique, et ne laissez pas entrer dans votre cerveau ce parasite qui le rongerait infailliblement et qui s'appelle la routine! Quoi qu'elle en dise, la France libre est plus esclave que les contrées régies

— Où voulez-vous en venir?

— Mais c'est bien simple, ajouta le pasteur, un peu essoufflé, à vous faire accepter une situation des plus naturelles.

— Comment! ma fille serait mon fils! Elle épouserait un homme qui deviendrait ma bru!

— Regardez si cela les gêne! fit Gaston, qui, épuisé de lassitude au fond d'un fauteuil, lui montrait Edith et Camille pleurant en se regardant.

— Embrassez-vous donc! hurla Murphy, tout autant ému que furieux.

— Ah « monsieur! » fit Camille en tendant ses bras à Edith.

— Ah « mademoiselle! » murmura Edith, en se laissant doucement tomber dans les bras de Camille.

— Quel fouillis! ne put s'empêcher de s'écrier Murphy.

— Ne vous en inquiétez pas! répondit le pasteur, l'amour aura bien vite débrouillé tout cela!

PHILIPPE GILLE.

Illustrations d'EUGÈNE COURBOIN.

LA NEIGE

VALSE PAR OLIVIER MÉTRA

Allegro.

INTRODUCTION.

ff *p* *Dim et rall*

VALSE.

p Dolce. *Express.*

pp *Con brio.* *f*

f

AVG. F. GORGUET

First system of musical notation, featuring a treble and bass staff. The treble staff contains a melodic line with a forte (*ff*) dynamic marking. The bass staff provides a harmonic accompaniment. The system concludes with first and second endings, labeled *1^a* and *2^a*.

Second system of musical notation, continuing the piece. The treble staff features a melodic line with a tempo marking *Express*. The bass staff continues the accompaniment.

Third system of musical notation. The treble staff contains a melodic line with a piano (*pp*) dynamic marking. The bass staff continues the accompaniment.

Fourth system of musical notation, labeled *Nº 2.* The treble staff contains a melodic line with a forte (*f*) dynamic marking, followed by a piano (*p*) section. The bass staff continues the accompaniment.

Fifth system of musical notation. The treble staff contains a melodic line with a crescendo marking, followed by a forte (*f*) section, then a piano (*p*) section, and finally a piano-piano (*pp*) section. The bass staff continues the accompaniment.

Sixth system of musical notation. The treble staff contains a melodic line with a crescendo marking, followed by a forte (*ff*) section, and then a piano (*p*) section. The bass staff continues the accompaniment.

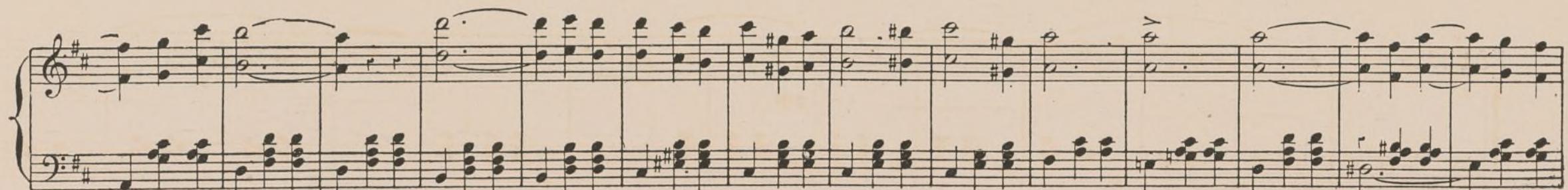

Seventh system of musical notation, labeled *Nº 3.* The treble staff contains a melodic line with a forte (*ff*) dynamic marking, followed by a piano (*p*) section. The bass staff continues the accompaniment.

Eighth system of musical notation. The treble staff contains a melodic line. The bass staff continues the accompaniment.

Ninth system of musical notation. The treble staff contains a melodic line with a tempo marking *Tempo* and a piano-piano (*pp*) dynamic marking. The bass staff continues the accompaniment.

Tenth system of musical notation. The treble staff contains a melodic line. The bass staff continues the accompaniment. The system concludes with first and second endings, labeled *1^a* and *2^a*.

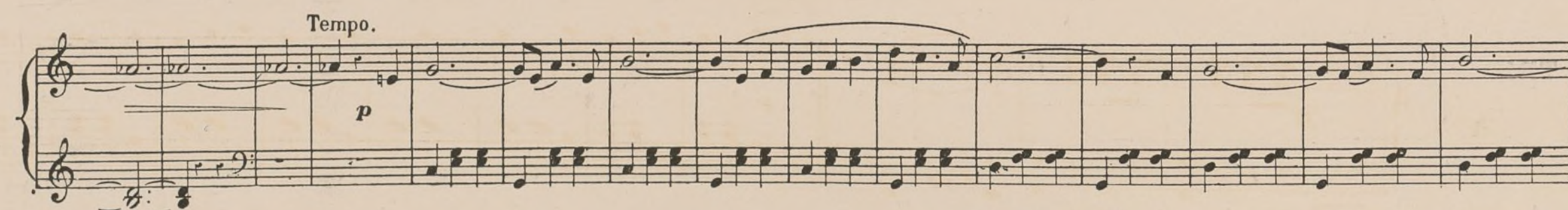
N^o 4



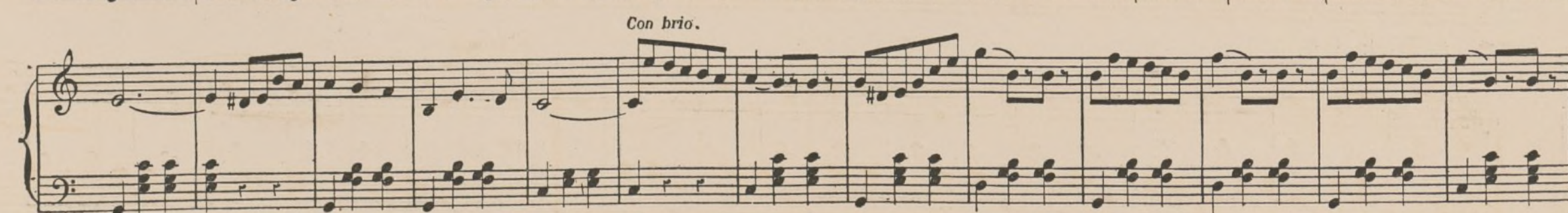
CODA

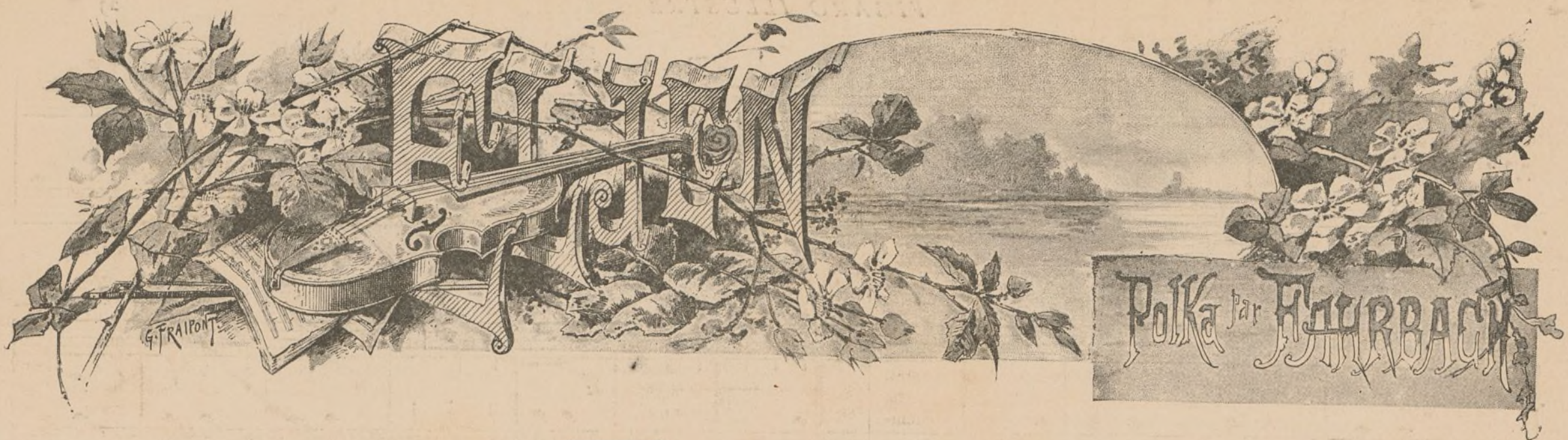


Tempo.



Con brio.





POLKA.

f *p* *p* Timbres.

Cre - scen - do. *f*

1^a *2^a* *p* *sf* *mf* Jubiloso.

al coda.

TRIO

mf *p* *p* *sf*

mf *sf* *f* *1^a* *2^a*

mf Jubiloso.

CODA.

Cre - scen - do. *Pressez.* *sec.* *sec.* *FIN.*

D.C. jusqu'au \oplus



Chamier

GOUPIL & C^{IE}
BOUSSOD, VALADON & C^{IE}, SUC^{RS}
9, RUE CHAPTAL, 9

Supplément du Figaro. 1^{er} Décembre 1887

LE FIGARO
26, RUE DROUOT, 26
PARIS



LE SONGE D'UNE NUIT D'ÉTÉ

Nous avions déjeuné au château de C... chez cette belle madame F... si hospitalière aux gens qui causent, la dernière peut-être. C'était par une belle journée du commencement de septembre ; nous revenions en voiture découverte à Paris, Jacques de Feuil et moi. Tout le monde connaissant Jacques de Feuil dont le dernier opéra, *Héro*, avait obtenu un si grand succès, l'hiver précédent, je me contenterai de le nommer.

Nous n'avions qu'une douzaine de kilomètres à faire et nous devisions de toutes sortes de choses, à tort et à travers, comme il sied entre contemporains qui se connaissent depuis longtemps et qui sont sûrs de se trouver d'accord sur les points importants de la vie. Tout à coup, la voiture étant sortie d'un petit bois qui nous cachait l'horizon, nous nous trouvâmes sur un coteau d'où nous dominions la Seine se déroulant à perte de vue avec des reflets d'acier poli sous le soleil qui commençait à descendre. Deux ou trois légers bateaux s'inclinant avec leur voile bien tendue sous les premières brises d'automne, et se perdant tout à coup dans les deux blancheurs métalliques du ciel et du fleuve ; au fond, de grandes plaines semées de maisons à toits rouges semblables à des jouets d'enfant, quelques grandes cheminées d'usines et quelques bouquets d'arbres. L'île de ... s'étalait à nos pieds au milieu de la rivière et ses hauts peupliers faisaient frissonner leur ombre verte dans l'eau qui prenait, dans les intervalles, des tons plus foncés, piqués çà et là de quelques éclats de soleil filtrant à travers les branches.

— Joli endroit, me dit tout à coup Jacques.

— Vous ne le connaissiez pas ?

— Non.

— C'est l'île ...

— Comment ! c'est l'île ... ? Ah ! mais oui... Arrêtez, cocher. Je ne connais que ça, au contraire ! Ce que c'est que le temps ! Il y a cinquante ans que je n'ai eu l'occasion de repasser par ici. Cinquante ans ! J'avais quatorze ou quinze ans quand j'y suis venu pour la dernière fois. Cinquante ans ! Comme ça passe ! Oui, voilà le bac, le bateau du père André ; le moulin à eau, dans le remous duquel j'ai failli me noyer ; la cabane dans l'île... Voulez-vous que nous descendions pour que je refasse connaissance avec ces lieux charmants pleins de souvenirs ?

Nous descendîmes, et, suivant un petit chemin qui traversait le talus en zigzag, nous arrivâmes à la rivière, auprès d'un bateau à demi tiré sur la berge.

— C'est bien cela, dit Jacques. Rien n'est changé ; ce ne sont plus les mêmes feuilles, mais ce sont les mêmes arbres ; ce n'est plus la même eau, mais c'est la même rivière.

Et il resta silencieux, un peu triste, comme tous ceux de soixante ans quand ils se souviennent. Il s'approcha d'une jeune femme grasse et rougeaude, en robe de toile bleue déteinte, assise sur une chaise et tricotant tout en surveillant un enfant de deux ans et demi à trois ans qui jetait des pierres dans l'eau et tombait de temps en temps du contre-coup. A chaque pierre jetée, un petit chien jappait, et, à chaque chute, il venait lécher l'enfant qui riait.

— Où est le passeur ? dit Jacques à cette femme.

— C'est moi, monsieur, répondit-elle, et elle se leva, déposa son ouvrage sur sa chaise et s'achemina vers le bateau, dans lequel elle transporta le petit qu'elle avait saisi par un bras et qui ne s'étonna pas de cette manœuvre à laquelle il était habitué. Quant au chien, en voyant le mouvement, il avait déjà sauté dans le bateau en aboyant de joie.

— Je l'emmène toujours, dit la mère, en asseyant le petit au fond du bateau, sans ça il aurait vite fait de se noyer. On a encore repêché un homme, hier au soir ; le courant est dur ici.

— Je le connais, dit Jacques ; et il ôta son veston, relevait les manches de sa chemise, s'emparait des avirons en ajoutant : C'est moi qui vais vous passer. Ça me rappellera ma

jeunesse. Qu'est devenu le père André, le passeur d'autrefois ?

— C'était mon grand-père. Il y a bien quarante ans qu'il est mort. Vous l'avez connu, monsieur ?

— Oui, je venais quelquefois le dimanche ici quand j'avais douze ans, et mon plus grand plaisir était de faire le métier du père André. Il me laissait faire, ça le reposait et ça m'amusait.

— Son fils est mon père, et il a maintenant l'âge qu'avait le père André quand vous l'avez connu. Moi, j'ai épousé le fils de son neveu qui est marchand de vin et pêcheur là où vous voyez une maison avec une haie et quatre marronniers.

— Vous mettez toujours vos agrès, vos filets et tous vos instruments de pêche dans la cabane qui est là, dans l'île ?

— Toujours.

— On peut entrer dans la cabane ?

— Tant que vous voudrez.

Nous abordâmes. Jacques s'en était fort bien tiré, et il s'en montrait assez fier. Il mit son veston sur son bras gauche, ôta son chapeau, s'essuya le front et regarda autour de lui en respirant à pleine poitrine le grand air et les souvenirs. La passeuse s'était approchée d'autres femmes qui étendaient du linge sur des cordes tendues d'arbre en arbre, sans quitter des yeux son petit qu'elle avait laissé dans le bateau, à plat ventre.

— Figurez-vous, mon cher, me dit Jacques, qu'en 1837, j'avais treize ans et j'étais à Sainte-Barbe. Mon père et ma mère habitaient Bordeaux où j'allais passer mes vacances. Mais, le dimanche, quand je n'étais pas en retenue, et j'y étais rarement, parce que j'aimais le travail des six jours pour la liberté du septième, le dimanche, différents amis de ma famille me faisaient sortir. Parmi ces amis, il y avait une femme de trente-cinq à trente-six ans, veuve, encore belle, parente de ma mère par alliance, ayant une fille de cinq ans plus âgée que moi, avec laquelle j'avais été élevé, pour ainsi dire, et qui me faisait l'effet sinon d'une grande sœur, au moins d'une cousine. On la nommait Elisabeth, dont les différentes abréviations avaient abouti au petit surnom de Zaza. Elle était élancée, mince, pâle, très blanche de peau, avec de beaux yeux noirs toujours cernés, une bouche un peu grande découvrant des dents magnifiques et des cheveux châtain qui tombaient jusqu'à terre. Elle chantait remarquablement. Elle avait une de ces voix un peu voilées qui donnent de temps en temps à ceux qui écoutent des frissons intérieurs. Je ne serais pas étonné que cette voix bizarre ait eu une influence sur ma vocation et que ce soit par elle que le sentiment de la musique m'ait été révélé. Très nonchalante, très rêveuse, de cette rêverie, fille de 1830, qui a complètement disparu aujourd'hui et que traduisaient à l'extérieur les vers de Lamartine et les mélodies de Schubert. La mère et la fille s'adoraient. Dix-huit ou vingt mille livres de rente leur faisaient, surtout à cette époque, la vie facile. L'hiver, de petites réceptions hebdomadaires auxquelles je n'assistais pas, mais dont j'entendais parler, le dimanche. L'été, à partir du mois de mai jusqu'au 15 octobre, une maison ici, là, sur la hauteur ; on voit le toit à travers les arbres. — Madame, à qui appartient maintenant la maison, dont on voit le toit d'ici au milieu des tilleuls ?

— A M. M..., le raffineur ; vous le connaissez ?

— Non.

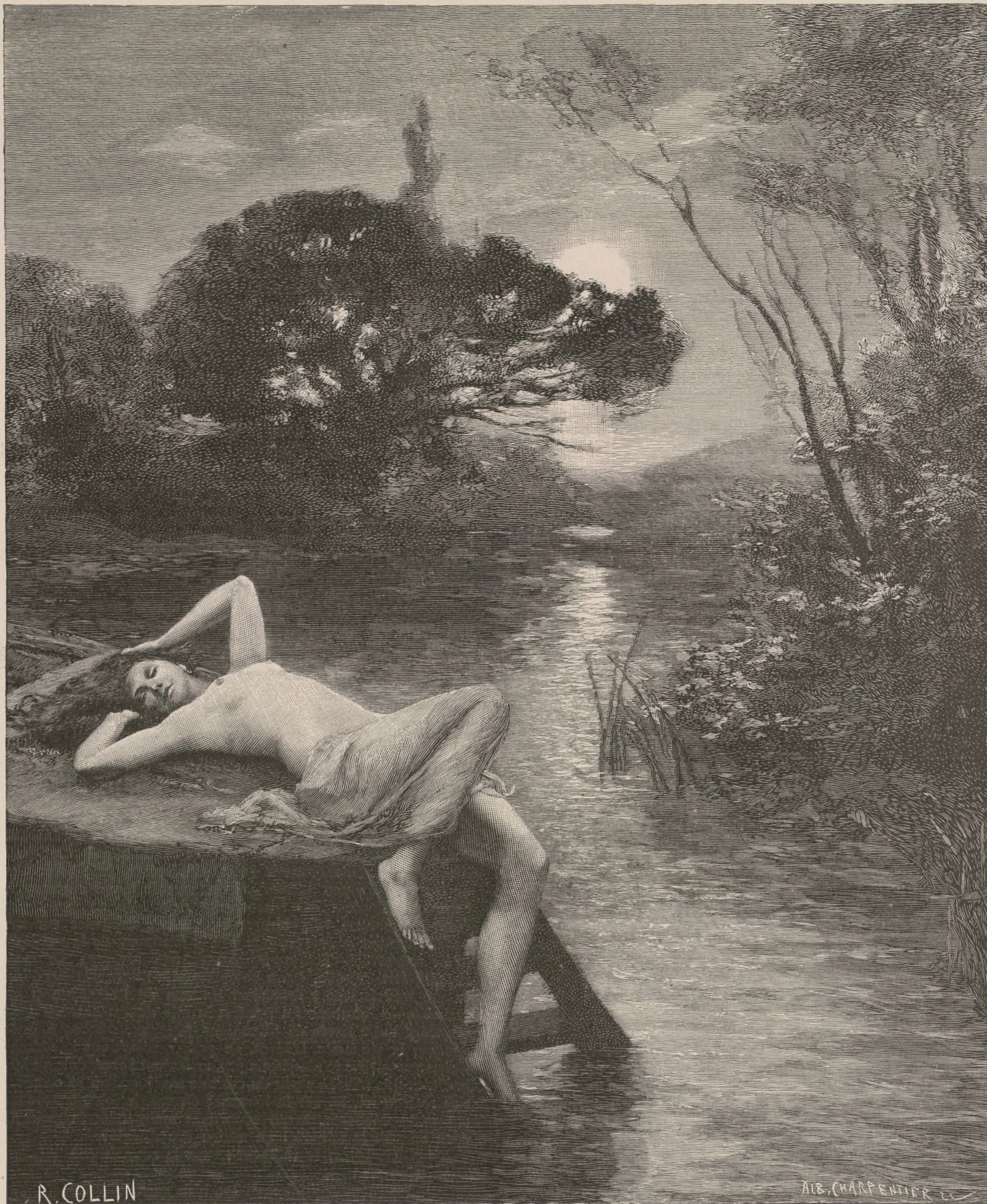
— C'est extraordinaire ; il est bien connu.

Jacques fit un geste qui prouvait à cette brave femme combien il regrettait de ne pas connaître M. M..., et il reprit :

« Quelquefois, quand j'avais de bonnes notes, surtout dans le mois de juillet, j'obtenais de sortir du collège le samedi soir. Le jardinier de madame S... venait me chercher et m'amenait ici, où je couchais. J'avais alors toute ma journée du dimanche pleine et je la passais dans l'île, canotant, me baignant, pêchant, faisant le métier de passeur. Il me semblait que je respirais de la liberté. Zaza venait souvent avec moi. Elle s'asseyait dans l'île avec un livre. Sa mère, pendant ce temps, recevait les visites qui nous eussent ennuyés. Deux ou trois dimanches,

cependant, je vis dans la maison, à déjeuner, un grand jeune homme blond, à la figure pâle, aux pommettes rosées, à la barbe claire, Gaston V..., très joli garçon, très élégant, très distingué, étroit d'épaules, respirant mal. Les jours où je le voyais, Zaza ne m'accompagnait pas dans l'île. Elle voulait épouser ce jeune homme, mariage auquel s'opposait madame S..., parce que le prétendant passait pour poitrinaire, ce qui

quittai tout doucement la maison; je gagnai le chemin par lequel nous venons de descendre; les berges des deux bords étaient silencieuses et désertes. Je détachai le bateau et je traversai en faisant le moins de bruit possible. Une lune éclatante flottait dans l'air, comme un ballon lumineux, nacrant le ciel et si énorme près de la ligne de l'horizon qu'elle semblait être seulement à quelques lieues de distance et qu'un enfant eût été



R. COLLIN

A. CHARPENTIER

ne faisait qu'augmenter l'amour de Zaza. Ce que fille veut, sa mère le veut. Le mariage se fit donc, mais ce n'est pas cela que je veux vous conter.

« Les journées passées dans l'île ne me suffisaient plus. Mon rêve était d'y rester une nuit, tout seul, dans cette cabane, comme Robinson dont je venais de lire l'histoire. Il me semblait qu'à partir de ce moment je serais un homme. Il y avait souvent dans l'île des maraudeurs; on y arrêtait parfois des vagabonds. Je pouvais courir un danger; je voulais savoir si j'aurais peur. Une nuit, quand tout le monde fut endormi, je

en droit de la demander. On voyait clair comme en plein jour, avec le silence en plus. Pourquoi la nature n'en resterait-elle pas définitivement là? Pourquoi le soleil se relèverait-il avec toutes les misères qu'il ramène? Une nuit éternelle comme celle-là suffirait bien aux mondes et aux âmes. Je me demandais même comment le soleil s'y prendrait pour éteindre cette lampe magnifique et par où il viendrait pour cela. Je me faisais une fête de voir cette lutte. Et je me chantais le « *Casta diva* » de Bellini, et je me répétais le « *Per amica silentia lunæ* » de Virgile, que je commençais à mieux comprendre, etc., etc.

« Je m'étais étendu par terre, sur des bottes de paille qui se trouvaient dans cette cabane dont j'avais laissé la porte ouverte, et je rêvais aux étoiles, et vous devinez toutes les réflexions de philosophie élémentaire que je faisais devant ce tableau grandiose, dans cette solitude à moi tout seul qui m'était assurée jusqu'à l'aube. Malheureusement, si la nature extérieure est toujours là, la nature humaine y est toujours aussi, et j'étais habitué, à Sainte-Barbe, à me coucher à neuf heures et à m'endormir aussitôt, les poings fermés. Et comme il était une heure du matin, mes réflexions et ma poésie ne s'enchaînaient plus très bien; elles devenaient vagues et indécises; les choses perdaient leurs formes, les idées leur sens, je sentais mon esprit et même mon corps glisser dans ce qui n'est plus. J'avais beau lutter, la jeunesse reprenait ses droits; bref, je m'endormais et j'allais céder complètement au sommeil quand j'en fus brusquement tiré par des chuchotements et des rires étouffés qui me rappelèrent à toute ma lucidité. Ce bruit vague me réveilla comme un coup de canon. J'avais eu peur, pour tout dire. Je prêtai l'oreille. Les voix et les rires se rapprochaient; ils venaient de gauche, avec le courant de la rivière. Venaient-ils de la terre ou de l'eau? Ils venaient de l'eau évidemment, ou par-dessus l'eau; je n'entendais pas marcher. Je supposai un moment qu'on s'était aperçu chez madame S... de mon évasion, qu'on s'était mis à ma recherche, qu'on avait deviné où j'étais en voyant le bateau de passage accosté à l'île, qu'on me cherchait de l'autre bord, et que l'air léger de la nuit m'apportait les murmures et les rires des personnes qui s'entendaient pour me surprendre. Toujours est-il que le cœur me battait. Un éclat de rire perlé me dénonça une femme parmi ceux qui chuchotaient. C'était Zaza sans doute avec le jardinier. Elle m'avait probablement aperçu dans ma cabane, par ce clair de lune qui fouillait et argentait toutes les profondeurs, et elle riait en pensant à la surprise qu'elle allait me causer. Cependant on ne pouvait pas me voir; j'étais caché derrière les planches de la cabane, et je regardais par l'interstice que laissait l'épaisseur des gonds entre les planches et la porte.

« Presque aussitôt j'entendis le bruit d'un corps tombant dans l'eau. Le rire redoubla, plus fort; un *chut* lui répondit; le silence recommença; puis de nouveau le bruit d'un autre corps tombant dans l'eau ou plutôt se coulant dans l'eau. Était-ce un accident? Était-ce un crime? Je ne demandais qu'à dramatiser. Mais si c'eût été un crime ou un accident, il n'y aurait pas eu de rires. Alors je vis, toujours à travers les planches, une yole vide, aux flancs larges, de la couleur du chêne clair, laissant flotter ses deux avirons. A l'arrière, une petite plate-forme couverte d'un drap rouge et d'où l'on pouvait plonger dans l'eau. Au-dessous, en dehors, une échelle accrochée à la place du gouvernail. Un peu plus loin, dans le miroitement des petites lames que la chute du dernier corps avait soulevées et faisait briller comme les facettes d'un bouchon de cristal, je distinguai deux têtes, une tête d'homme à longue barbe noire avec les cheveux coupés ras, à la malcontent, comme on disait alors, et une tête de femme, blonde, les cheveux défaits, flottant longuement derrière elle. C'étaient tout bonnement un homme et une femme qui faisaient une pleine eau, la nuit, pour avoir toute la fraîcheur de l'air, toute la liberté du bain, toutes les complications de la solitude et pour que le ciel et la terre fussent à eux comme j'avais voulu qu'ils fussent à moi. Je retenais de plus en plus mon souffle. J'étais tout entier dans mes yeux; je ne bougeais pas. Je ne voulais pas plus troubler cet homme et cette femme dans leurs ébats que je ne voulais être troublé dans mon spectacle. La yole, descendant un peu en travers, allait passer devant l'ouverture de ma cabane et je pourrais peut-être distinguer et reconnaître les traits des deux baigneurs qui la suivaient et qui ne pouvaient être que des habitants du pays. L'homme nageait comme un véritable dieu marin, la poitrine presque complètement hors de l'eau, avec de beaux luisants que la lumière de la lune faisait courir sur ses épaules et sur ses bras. Tout à coup il plongea sous sa compagne qui lui tendait les mains; il la saisit et ils disparurent tous les deux. Je ne vis plus que la barque pendant quelques secondes.

« *La lune était sereine et jouait sur les flots* », comme a dit le poète des *Orientales*. Les deux têtes reparurent ensemble, à côté l'une de l'autre, enroulées dans les cheveux de la femme et confondues dans un baiser rapporté des profondeurs du fleuve. Cette femme, autant que cet homme, semblait être la dans son véritable élément. Cependant, soit qu'elle éprouvât le besoin de se reposer un peu, soit que sa sensualité voulût substituer les caresses de l'air à celles de l'eau, elle se dégagea de son compagnon, et d'une longue brassée, saisissant la petite échelle suspendue à l'arrière de la yole, elle en gravit deux ou trois degrés, s'assit un moment sur le dernier, et après avoir secoué ses cheveux, rejetant ses bras en arrière et les croisant sous sa tête, elle s'allongea sur la plate-forme en laissant ses jambes pendre le long de l'échelle. Seul, le bout

de ses petits pieds plongeait dans l'onde. Je fis un mouvement involontaire de recul : elle était nue. Heureusement cette Diane ne pouvait pas me voir et me changer en cerf, et je la contemplais avec des battements de cœur que l'on eût pu entendre dans le silence de cette nuit. Cette vivante réalité, que je ne pouvais comparer qu'aux statues que j'avais vues et interrogées dans les musées avec mes curiosités de collégien, aurait soutenu la comparaison avec tout ce que j'avais vu de plus parfait. Je compris instantanément toute l'esthétique grecque. C'est inouï, ce que je compris cette nuit-là ! Et la lune donnait à ce beau corps immobile les tons transparents du marbre, de l'albâtre, de l'opale, et la barque glissait doucement. Pas un bruit, pas une haleine dans toute la nature. L'homme, resté à une certaine distance de la yole, se mit à nager entre deux eaux jusqu'à ce qu'il pût prendre dans ses mains les deux petits pieds de sa compagne et les presser longuement sur ses lèvres. Puis, comme cette belle créature raidissait ses jambes sous ce baiser, il la repoussa violemment, et le bateau s'éloigna en se balançant sous cette impulsion, sans qu'elle fit un mouvement. « Adieu, lui cria-t-il tout à coup. » Et il se mit à remonter le courant comme s'il voulait la fuir. « Au revoir, dans la lune », lui répondit-elle, et avec une agilité et une souplesse de chatte, elle se hissa sur la plate-forme et piqua une tête dans le reflet de la lune qui s'arrondissait majestueusement à côté d'elle, et qu'elle troua par le milieu comme une écuyère du cirque fait d'un rond de papier. Puis, reparaissant au milieu des éclats éparpillés de cette lune brisée, elle agita ses pieds et ses mains, faisant sauter tout autour d'elle des gerbes liquides qui retombaient sur son beau corps comme une pluie de perles et de diamants. Je quittai tout doucement ma cabane et je me glissai presque à plat ventre à travers les arbres au milieu des herbes, jusqu'au bout de l'île, pour jouir le plus longtemps possible de cette scène mythologique, qui s'effaçait dans les buées bleuâtres de la rivière et de l'horizon.

« Je ne racontai à personne ce que j'avais vu; c'était beau pour un garçon de treize ans. Il est vrai que j'avais la secrète espérance de le revoir encore. Dix fois, par la suite, je revins à mon poste d'observation, aux mêmes heures, par des nuits aussi pures. Cette vision ne reparut jamais. Quel était cet homme? quelle était cette femme? Antoine et Cléopâtre ont dû avoir de ces nuits-là sur le Nil. Jamais ce souvenir ne s'est effacé de mon esprit, non plus que l'impression première de cette révélation imprévue de la beauté de l'homme et de la femme. Combien de mélodies j'ai écrites en évoquant ce tableau! Et, chose étrange! mon imagination d'enfant en resta ravie, sans que mes sens en fussent troublés. C'est que l'art me possédait déjà, à mon insu, et que l'art est chaste. Ah! mon ami, s'écria Jacques en levant les mains et les yeux vers le ciel, que c'est beau l'art, l'amour, la jeunesse et la vie! » Et de sa belle voix si chaude et si pénétrante, il jeta dans le courant de cette rivière qui venait de le rajeunir de cinquante ans une de ses plus belles et de ses plus poétiques improvisations.

— Eh! madame, cria-t-il à la passeuse, retournons.

Nous remontâmes dans le bateau.

— Et Zaza, lui dis-je, qu'est-elle devenue?

— Ah! mon cher, c'est très curieux, et il y aurait là pour vous une étude à faire. Elle a donc épousé son beau blond; rien n'a pu l'en empêcher. Plus on lui disait qu'il mourrait jeune, plus elle voulait se dévouer à lui et qu'il ne mourût pas sans avoir été aimé. L'amour, toujours l'amour! Au bout de trois ans de mariage, il s'éteignait à Nice, entre elle et un ami de collège, Paul D..., le chimiste, qui lui était dévoué et qui le veillait pendant sa maladie, relayant ainsi la jeune femme dont les forces eussent été insuffisantes. Quand Gaston est mort, Zaza est tombée dans une douleur silencieuse et navrante dont elle a failli mourir. Elle s'est vêtue de laine et coiffée de crêpe. Elle a coupé ses magnifiques cheveux qu'elle a enterrés avec le mort. Deux ans après, je vins la voir. J'avais alors dix-neuf ans. Elle était toujours en deuil. On venait de me dire qu'elle allait se remarier, ce dont je ne croyais pas le premier mot. Heureux âge!

— Sais-tu ce qu'on vient de m'annoncer? lui dis-je en riant.

— Quoi?

— Que tu te remaries.

— C'est vrai. J'allais t'en faire part.

— Ah! Et qui épouses-tu?

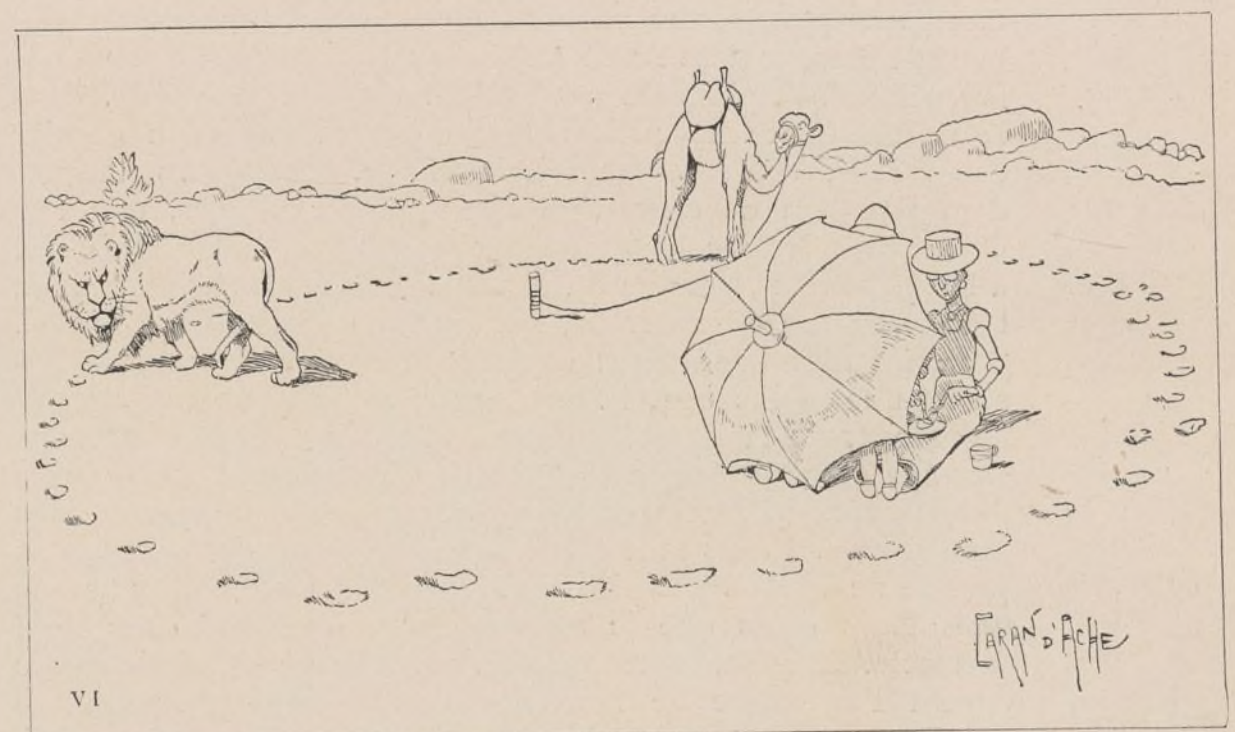
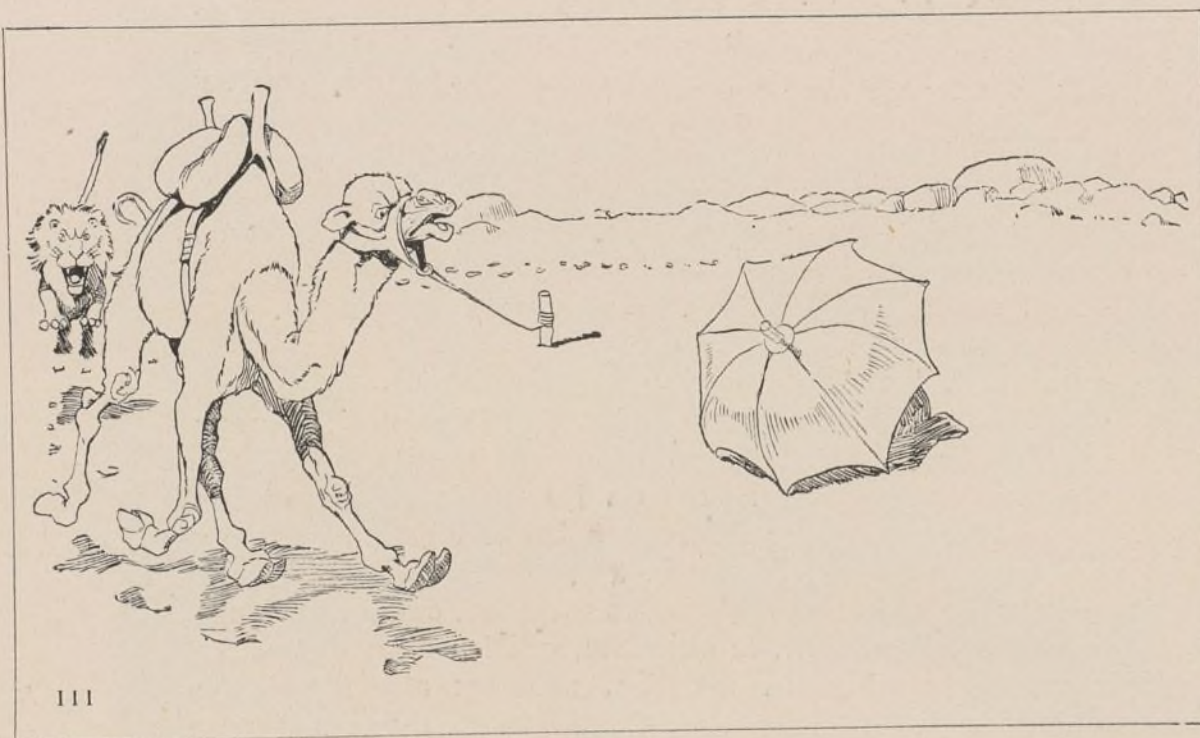
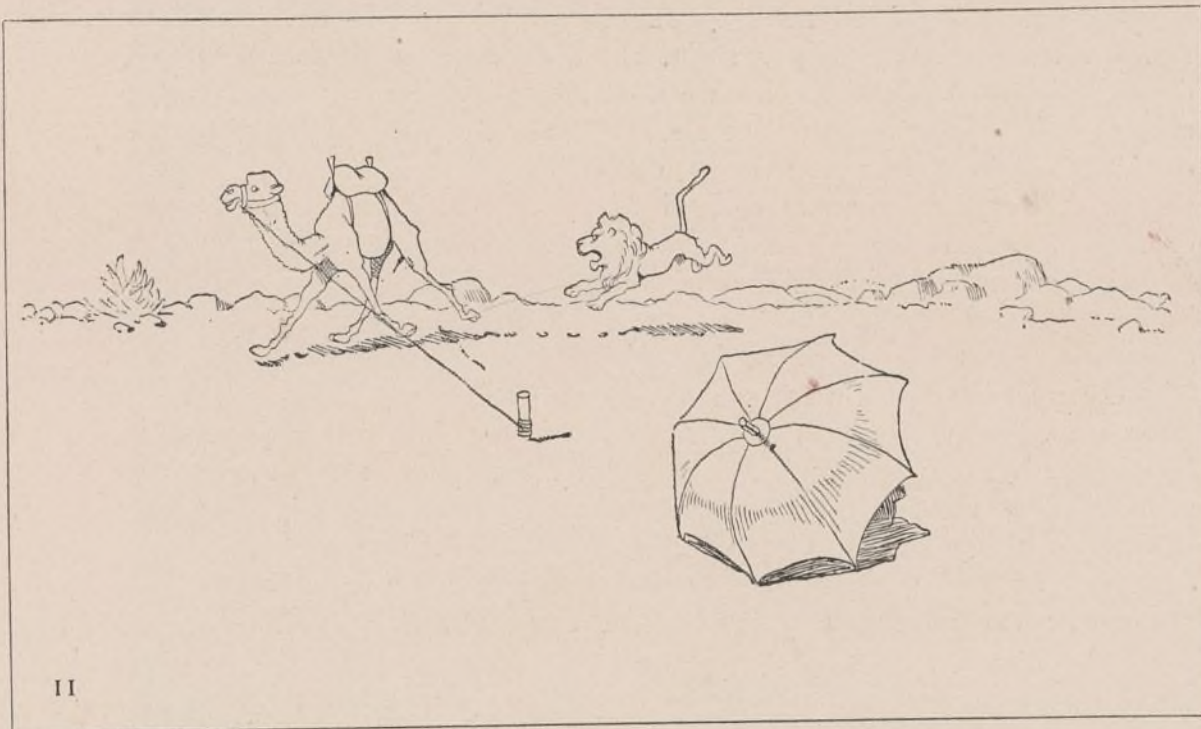
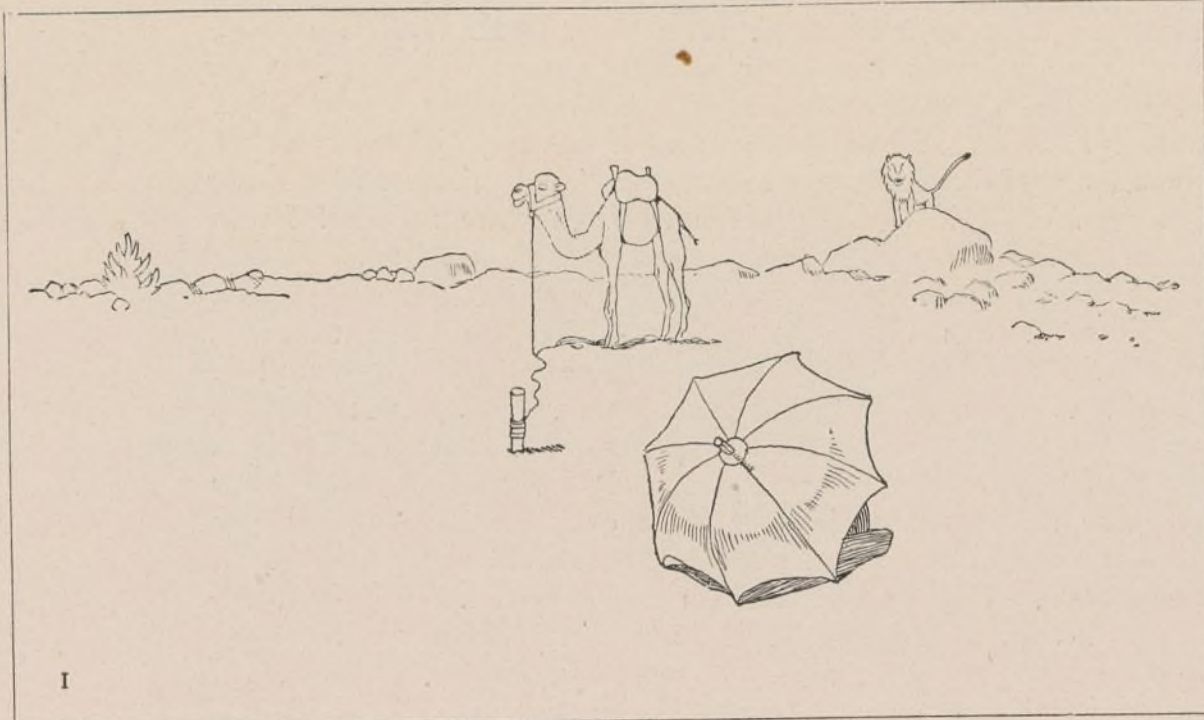
— M. Paul D...

— L'ami de Gaston? celui qui le soignait avec toi?

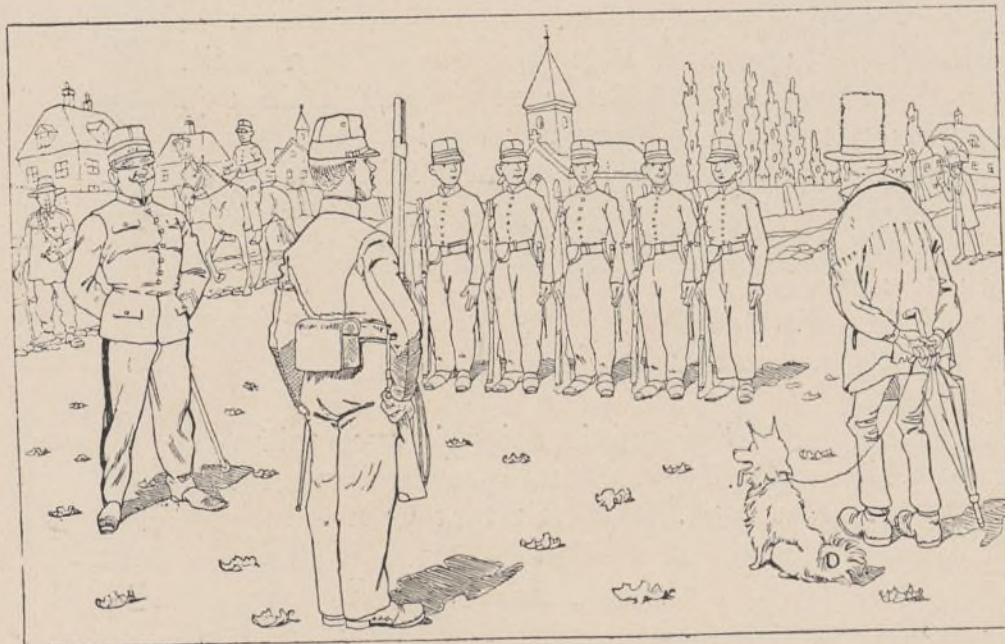
— Lui-même. Il prétend que c'est le bonheur pour lui. Je ne peux pas lui refuser ça. Il aimait tant Gaston!

CROQUIS DE CARAN D'ACHE

DÉJEUNER AU DÉSERT



UNE VOIX DE TONNERRE



Le caporal ZÉPHYRIN : Garde à vous !



— Ce n'est pas cela, mon ami.
Tenez ! Vous allez voir !



Le lieutenant JÉRICO : Carrrrrde à v66666!!!



MON BON FRÈRE DE LAIT,
bonheur ! me voici au régiment !
J'ai un uniforme magnifique, une
épée, comme un gentilhomme,
et, quand je sors, tout le monde
me regarde avec le respect que
l'on doit à un soldat du roi. Le

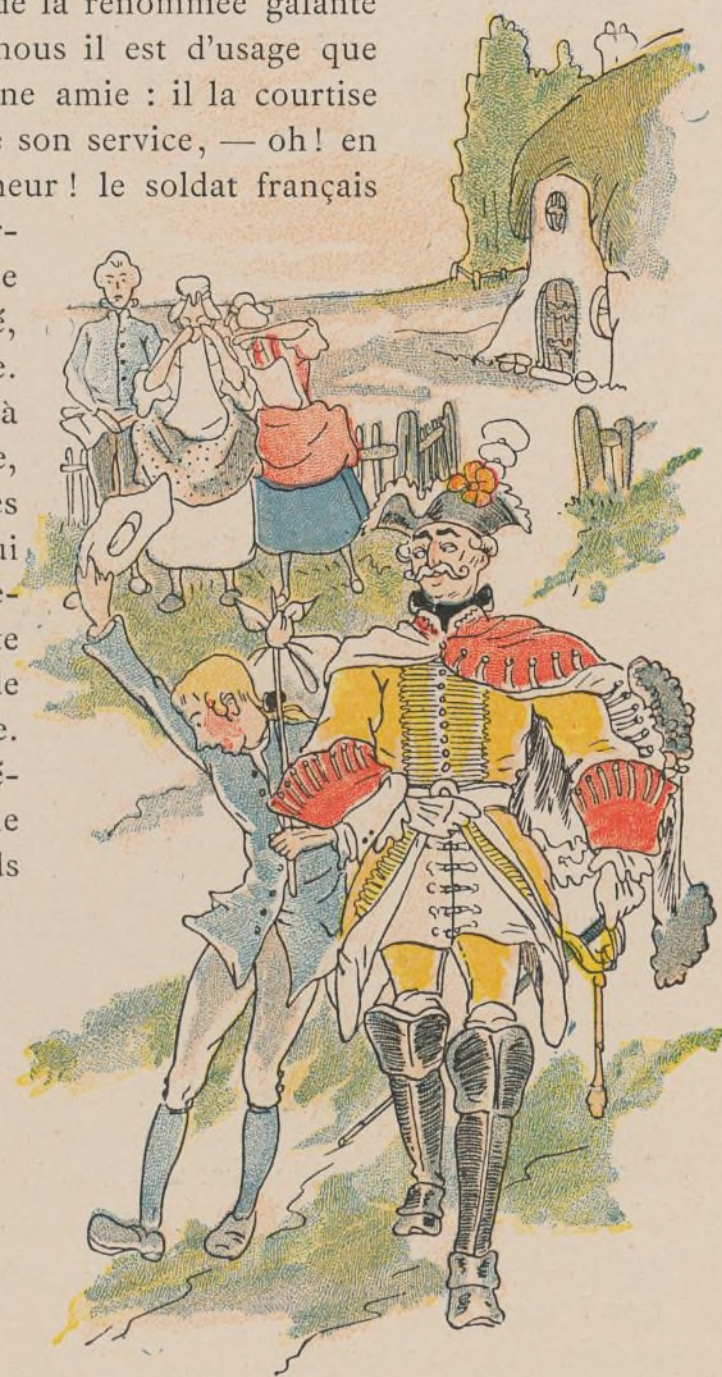
malheur est que je n'ai point encore de moustaches.

Tu vois que les promesses du bon capitaine qui m'a racolé s'accomplissent déjà et que vous aviez grand tort de vous chagriner, ma mère, ma sœur et toi, quand je me suis décidé à partir avec lui ; j'étais un peu bu, à la suite des politesses qu'il m'avait faites, et vous avez cru que j'avais mis mon nom à l'étourdie au bas du papier. Eh bien ! non, cher frère, il y avait longtemps que je souhaitais d'avoir une connaissance dans l'armée, pour y entrer, et le capitaine a été le bienvenu. Il est vrai que pendant le voyage de chez nous à Paris il m'a emprunté l'argent de mon enrôlement, moins un louis, mais il me rendra tout cela à Pâques ou tout au plus tard à la Trinité, j'ai sa parole de soldat.

Je suis bien vu des camarades, et en particulier de l'ancien auquel on m'a donné comme camarade de lit et comme pupille, — c'est lui qui m'apprend l'exercice. Je veux te faire voir comme il est bon pour moi, en te racontant par le menu notre première sortie du dimanche dans Paris.

Samedi donc La Ramée, — c'est mon ancien, — s'approche de moi et me dit : « Or ça, mon garçon, il ne suffit pas, pour porter dignement l'uniforme bleu, d'être tout prêt, comme tu l'es, à mourir bravement pour le roi, et à lui donner, s'il le demande, des villes, des provinces et des duchés, il faut aussi savoir conquérir le cœur des belles et soutenir de par le monde la renommée galante du régiment. Chez nous il est d'usage que chacun ait une bonne amie : il la courtise pendant le temps de son service, — oh ! en tout bien tout honneur ! le soldat français est sensible, mais vertueux, — et il l'épouse quand il a son congé, après fortune faite. J'ai pensé pour toi à la cousine de ma belle, une fille fort bien, des plus vertueuses et qui sera riche, et j'ai reconnu tout de suite que tu es de figure et de conduite à lui plaire. Je veux bien te présenter ; demande une permission, et prends sur toi ce que tu as d'argent, car il convient de ne pas paraître gueux devant les dames... pour moi, je suis un peu gêné à cause de quelques prêts que j'ai faits ; je te rendrai cela plus tard. »

Tu penses si





j'acceptai volontiers. Je noue mon louis dans mon mouchoir et le dimanche matin nous voilà partis en permission de dix heures, si bien astiqués que tout le monde se retournait pour nous voir.

L'amie de La Ramée s'appelle mademoiselle Madelon Friquet; elle est bien belle, mademoiselle Madelon, mais



plus piquante encore est sa cousine, mademoiselle Jacqueline!... tu ne peux t'en faire une idée par les filles de chez nous... et mise!... Ces demoiselles sont blanchisseuses de fin. Deux mots dits par La Ramée à l'oreille de mademoiselle Jacqueline l'ont sans doute prévenue de mes mérites, car elle m'a fait fort bon accueil, avec un petit air modeste de bonne compagnie. Ce n'est pas sans émotion que je lui ai offert mon bras.

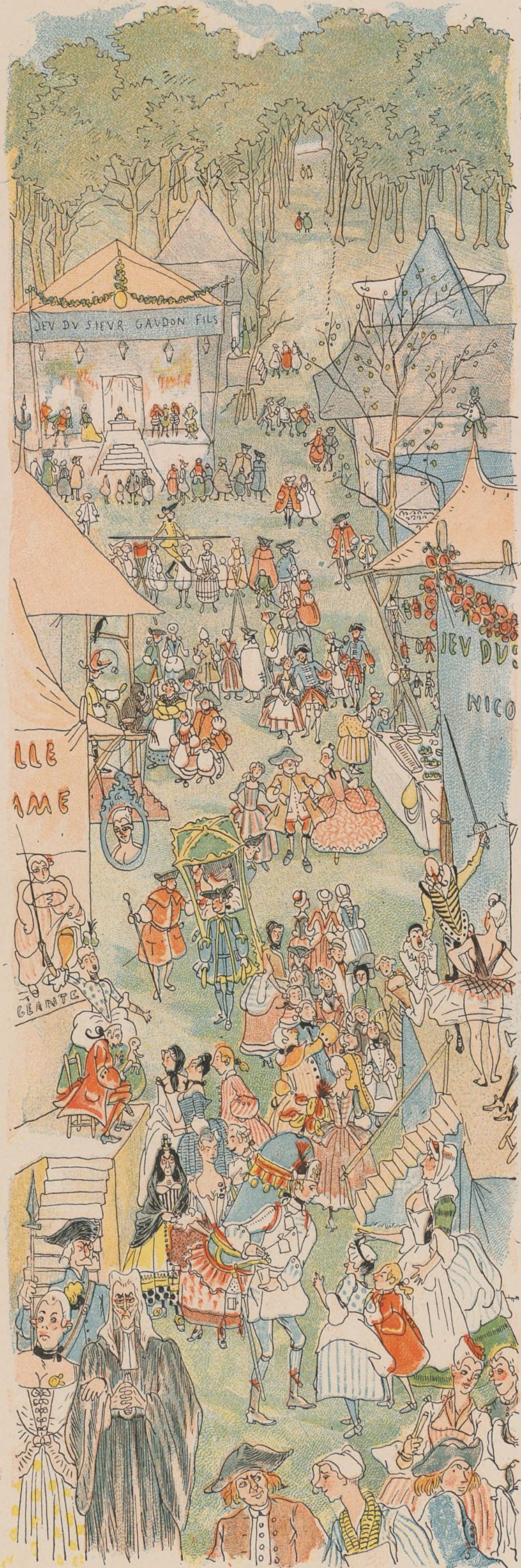
« En route pour la foire Saint-Laurent!... » a dit La Ramée. Nous sommes partis et nous avons traversé tout Paris; mademoiselle Jacqueline m'expliquait les monuments, moi j'aurais bien voulu lui dire des choses galantes, mais elle s'effarouche d'un rien. Cependant elle m'a dit : « Oui, je vous aimerais peut-être, monsieur Valentin, si j'étais sûre que vous êtes vertueux... que vous êtes encore digne de moi. — Oh! Mademoiselle, pouvez-vous croire que je sois déjà libertin!... » En ce moment, nous arrivions à la foire : la première baraque était celle d'une Bouche de la Vérité (c'est une bouche qui a, paraît-il, la propriété de mordre les gens qui ont perdu leur sagesse). « Tenez, a-t-elle repris, voici l'occasion d'en faire l'épreuve, mettez votre main dans la bouche, si vous l'osez!... » Toi qui me connais, cher frère de lait, tu sais que je n'ai rien à craindre sous ce rapport, Dieu soit loué! J'ai fourré le bras tout entier dans la bouche, et elle ne s'est pas re-



fermée... Tout le monde s'est mis à rire, je ne sais pourquoi...; alors j'ai dit à mademoiselle Jacqueline : « Mettez aussi votre main, Mademoiselle!... » Mais elle n'a pas voulu. « Non, non! cette bouche-là est menteuse, car elle aurait dû vous mordre jusqu'au sang!... » Il faut que j'aie l'air bien dégourdi!

Nous nous sommes promenés dans toute la foire; je ne peux

t'en décrire toutes les merveilles. Il faudrait pour cela l'éloquence de mon camarade La Ramée : il a tant d'esprit qu'il fait rire tout le monde. Nous entrions dans toutes les baraques, cela m'a coûté cher chez Gaudon et chez Nicolet, mais c'est bien





amusant; et puis j'ai payé des douceurs et des colifichets à ces demoiselles. Chemin faisant, nous avons rencontré une bohémienne diseuse de bonne aventure et, comme notre querelle durait toujours avec mademoiselle Jacqueline: « Consultons la devineresse, m'a-t-elle dit, cela est plus sérieux. » La fille a pris ma main: « Vous êtes un grand séducteur, brunes et blondes, toutes les femmes que vous avez courtisées ont cédé à vos désirs, cependant prenez garde... » Tu penses que je n'ai pas voulu en entendre davantage, et j'aurais battu d'importance la menteuse, si La Ramée ne m'en avait empêché. Il s'était formé un cercle de gens qui riaient... Vraiment les Parisiens sont bien gais!...

L'heure du souper était arrivée; La Ramée a proposé d'aller manger dans un endroit que l'on appelle *Les Porcherons*. Nous



comprise, du reste... Puis nous sommes allés nous promener dans les bois de Clichy en attendant le bal de la Basse-Courtille.



avons de nouveau traversé Paris. J'étais triste, je voyais bien que Jacqueline était péniblement impressionnée par les menées de cette vilaine bohémienne. Aux *Porcherons*, nous avons diné sous une tonnelle. Oh! cela m'a coûté cher, mais c'était bon. La Ramée a bu plus que de raison peut-être, et mademoiselle Madelon aussi. C'est un vilain défaut pour une jeune fille honnête; si j'étais La Ramée, je m'en offenserais... Moi, j'aime mieux mademoiselle Jacqueline, qui n'a bu que de l'eau... c'est moi qui la servais... Madelon a chanté une chanson trop gailarde: « Dans les gardes françaises, j'avais un amoureux... » mais La Ramée m'a dit qu'il ne fallait pas s'en froisser, parce qu'elle est à la louange de notre régiment... Je ne l'ai pas bien

La Ramée et Madelon marchaient loin devant nous. J'ai profité de ce que j'étais seul avec Jacqueline pour la persuader de mon innocence. Comme elle m'avouait que ses craintes étaient tout à fait dissipées, j'ai remarqué la disparition de nos amis. Nous ne les avons retrouvés que longtemps après, ils s'étaient perdus



dans le bois. Madelon avait eu peur, car elle était très émue.

Le bal a fini notre soirée, et là il m'est arrivé une aventure dont je suis sorti à mon honneur; frère, tu aurais été content de moi! Nous avions à peine dansé deux ou trois gavottes que voilà un grand hussard qui s'approche de Jacqueline et qui la prend par la taille: « Comment va, ma poulette, depuis dimanche? Hein! quelle partie nous fimes sur l'herbette, ma bergère, en regardant l'envers des feuilles!... » Tout mon sang n'a fait qu'un tour et j'ai sauté à la gorge de l'insolent, qui devait être ivre pour se méprendre de la sorte: « Quel est ce béjaune, s'est-il écrié, d'où sort-il? — Hardi! mon garçon, a dit La Ramée, soutiens l'honneur de l'uniforme, je cours mettre ces dames en sûreté et je reviens t'aider. » Nous sommes sortis sur le pré, le hussard



et moi, et nous nous sommes battus à coups de poing, — car les duels sont défendus à présent. — Il est de belle taille, le cavalier, mais je suis solide; j'ai eu l'œil poché. La Ramée n'était pas revenu, j'ai dû rentrer tout seul à la caserne; ce

n'est pas commode pour qui ne connaît pas Paris; je ne suis arrivé qu'à onze heures, et le sergent du poste m'a marqué six jours de prison. A la chambrée, j'ai été tout surpris de retrouver La Ramée dormant paisiblement dans notre lit: « J'étais sûr que tu t'en tirerais à notre honneur, m'a-t-il dit, ces dames avaient peur, j'ai dû les reconduire jusque chez elles; puis mon devoir m'obligeait à rentrer à



l'heure réglementaire... Pour ce qui est de Jacqueline, tu lui plais beaucoup, elle veut te revoir pour te complimenter à ta prochaine permission. Ecris chez toi pour avoir de l'argent, nous recommencerons cette petite partie de plaisir quand tu auras fait ta prison.

Voilà, cher frère de lait, le récit de ma sortie de dimanche. Envoyez-moi de l'argent, je vous prie, les uns ou les autres; c'est un prêt que je vous demande, je vous rembourserai avec les louis que le capitaine me doit... Ah! si je pouvais devenir le promis et plus tard l'époux de mademoiselle Jacqueline!

Ton frère qui t'embrasse,

VALENTIN.

Texte et dessins de LOUIS MORIN.

paix un nommé Lavignac, pour le voir condamner à lui solder six francs d'honoraires...

— Je suis bien sûr que vous le blâmez, monsieur Beaumel!

— Tu te trompes, mon enfant. M. le curé de Saint-Étienne ne réclamait que ce qui lui était dû, très légitimement dû. Le saint concile de Trente a arrêté le tarif qui fixe le prix de nos cérémonies, et l'Etat, pour se dispenser de se montrer généreux envers le clergé, a sanctionné ce tarif, — article 69 de la loi de 1802. Donc, un prêtre, à l'exemple du premier citoyen venu, est fondé à poursuivre, même par les voies de rigueur, la revendication de certaines sommes qu'on refuse de lui payer.

— Alors, pourquoi n'avez-vous pas cité Véronique?

— Moi, sans posséder certes plus de mérites devant Dieu que le respectable M. Matheron et l'excellent M. Beaumel, j'ai d'autres idées en matière de recouvrement des dettes... ecclésiastiques. D'ailleurs, pourquoi ne pas avouer que je goûte une douceur singulière à ne jamais contraindre mes paroissiens à délier les cordons de la bourse? Par l'économie de Prudence, tous les ans, nous joignons les deux bouts à la Saint-Sylvestre, et il m'est encore permis de répandre de maigres aumônes. Si tu ne dois pas me dénoncer, je t'avouerai que, hier, j'ai donné douze francs au vieux Lasserre, de la métairie des Passettes, pour s'acheter six chemises en bonne toile de genêt... Tu vois! tu vois!

— Je vois... Mais, si Véronique vous soldait la neuvaïne et l'enterrement de son mari, vous pourriez acheter une veste à Lasserre, car celle qu'il porte tombe en lambeaux.



— Tu as raison, mon enfant, et, le premier lundi d'avril, j'ai bien regretté d'être si pauvre que je le suis. J'allais à la conférence à Bédarieux; Antoinette Vignole cheminait devant moi avec sa fille Cathinelle. Elles étaient en haillons l'une et l'autre. Antoinette tirait par une corde sa chèvre *Mélie*, qu'elle allait vendre à la ville. Quel ennui de ne pouvoir lui conserver sa bête!... Mais voilà que, sur le point d'entrer chez M. le doyen, j'aperçois, dévalant la rue du Château, Véronique Arnal hissée sur son gros âne *Bernat*. Par-dessus les paniers collés aux flancs

de la monture, passaient de jolies têtes de chevreaux qui bêlaient tristement : « Bê! bê! » Véronique, orgueilleuse de sa richesse, l'air dur, raide comme un baliveau sur *Bernat*, porte au marché le fruit de ses vingt ou trente chèvres. Mes jambes partent malgré moi, j'ose saisir la bride de l'âne, qui s'arrête, et je réclame mes quinze francs.

— Eh bien?

— Eh bien! elle se touche les oreilles du bout du doigt pour me marquer qu'elle est sourde; puis, au risque de me faire écraser par *Bernat*, elle le fouaille à tour de bras jusqu'à ce que la bête, ahurie, éperdue de douleur sous une grêle de coups de bâton, s'enlève des quatre fers, me heurte d'un de ses paniers au passage, me renverse sur le pavé. En s'éloignant, elle geignait de sa voix de serrure rouillée : « Je n'ai que mes chèvres pour me nourrir, je n'ai que mes chèvres!... »

— Et il ne s'est trouvé personne pour?...

— Personne... A travers l'escalier de M. le doyen de Bédarieux, croyant, dans l'étourdissement de ma tête, que Véronique était toujours là, je lui ai lancé ce texte du *Livre des Proverbes* : « Que le lait de tes chèvres suffise à ta nourriture, à celle de tes servantes et à toutes les nécessités de ta maison. » *Sufficiat tibi lac caprarum in cibos tuos, et in necessitatibus domus tuæ, et in victum ancillis tuis!...*

Mon oncle, détachant chaque mot latin avec complaisance, finissait à peine sa citation vengeresse, que la porte de la salle sursauta et qu'Élysée Lugagne surgit devant nous.

— Cent quarante mille francs! siffle-t-il, étranglé par une émotion qui lui laissait à peine de souffler.

— Où? demanda mon oncle.

— Dans cinq grandes jarres à huile fêlées, mises au rebut depuis longtemps. J'avais bien avisé ces jarres; mais, les voyant pleines de son, je n'y avais pas regardé...

— Te voilà riche.

— Et j'acquitte mes dettes, dit-il se frottant les mains.

Il déposa sur la table un écu de cinq francs si lavé, si brillant qu'on aurait pu le croire neuf, puis une pièce de vingt sous également fort brillante, fort lavée, et se sauva.

Furieux de n'avoir pas découvert un denier chez lui, Lugagnou, à la mort de son père, n'avait pas fait dire de neuvaïne

comme Véronique Arnal, et il ne devait, en effet, que six francs à mon oncle pour l'enterrement tout sec du défunt.

Dans les métairies du Jongla, des Passettes, de Bataillo, parmi les gardeurs de chèvres ou de moutons, je comptais de nombreux amis; au village je n'en avais qu'un, Élysée. Assurément les plaisirs que, de temps à autre, me procurait ce brave garçon en m'amenant chez lui manger du caillé, boire le petit-lait encore frais de l'égouttement des faisselles, étaient infiniment plus calmes, plus discrets, plus tempérés que ceux que je goûtais avec les pâtres de la montagne, — plaisirs de chasse aux perdrix, aux grives, aux simples tourdelles, — mais je ne laissais pas de leur trouver une grande douceur. Par exemple, mon ravissement était au comble quand Lugagnou, ouvrant une vieille armoire aux solides montants de noyer, me montrait les livres de son père. *Monsieur* Arthur, en ses jeunes ans, avait été instituteur et il lui était resté de ses fonctions d'autrefois quelque goût pour la lecture. Entre les récoltes de son blé, de son vin, de ses châtaignes, de ses olives, ce vieillard, haut comme un peuplier de la rivière d'Espase, trouvait d'aventure de longues heures pour se courber sur un « ouvrage » — il appelait ses livres des *ouvrages* — et lire souvent une partie de la nuit, encore que l'huile coûtât fort cher. Croirait-on que, lorsque le bonhomme, un après-midi de novembre, tomba foudroyé par l'apoplexie, on dut lui arracher des mains le troisième tome de *Gil Blas*?

De sa luzernière du Roucas, Élysée m'aperçut et m'envoya un salut du bout des doigts, une caresse qui me toucha.

— Que vas-tu faire, à présent? lui criai-je de la fenêtre du presbytère, le voyant qui rejetait la faux.

Il n'eut pas l'air de m'entendre et, de tout son long, s'étala sur l'herbe fraîchement coupée, où il disparut à demi. Une envie folle me prit, du bout des orteils à la cime des cheveux, de le rejoindre. Quelles délices, par ce soleil torride d'août, qui là-haut, parmi les châtaigneraies de Mursan, mettait le feu aux murailles lézardées de l'ermitage de Saint-Sauveur, quelles délices d'aller s'étendre à l'ombre épaisse des figuiers! La crainte de mon oncle me retenait.

Je ne comprenais guère ce que mon oncle Fulcran redoutait pour moi de la société d'Élysée; le fait est que, depuis un an, surtout depuis la mort de *Monsieur* Arthur, il travaillait à me séparer de mon ami. Le gros argument contre Élysée était son âge. Il allait avoir dix-neuf ans quand j'en avais quatorze à peine, et on jugeait peu convenable des relations disproportionnées... pour ce motif... et pour d'autres...

— Et quels autres motifs, mon oncle? demandai-je.

— Lugagnou a, chez lui, de fort méchants livres... Puis...

Il s'interrompit troublé, regardant Prudence qui venait de lui retirer trop vivement son assiette, après le bouilli.

— Puis? insistai-je.

— Puis il est riche, mon enfant, et tu ne l'es pas...

— La belle affaire! s'écria notre gouvernante, atteinte dans son affection pour moi, une affection quasi maternelle. Tout l'argent de Lugagnou ne fera pas qu'il ne soit un paysan de Camplong, fils d'un maître d'école, et que notre petiot ne soit un monsieur de Bédarieux, fils d'un architecte...

— Mais, Prudence, les paysans qui ont de la fortune...

— Ce n'est pas tout ça! glapit-elle. Si vous défendez à notre enfant de continuer à s'encourir partout avec Lugagnou, ce ne sont pas les écus, encore moins les livres de *Monsieur* Arthur qui vous font peur pour lui...

— Et quoi alors? demanda mon oncle imprudemment.

— Les yeux de cette Cathinelle Vignole, pardi!

— Prudence!...

— Vous savez bien que cette fille d'Antoinette Vignole est la fille du péché, que personne, dans la paroisse, n'a connu son père, encore qu'on soupçonne le colporteur Siebel...

— Prudence!...

— Et qu'elle a des yeux à damner un saint Antoine...

— Prudence!...

Avec ce troisième cri, mon oncle s'était planté debout, et, de sa main large étendue, lui avait clos la bouche brutalement.

Cette scène et d'autres ne m'avaient pas détaché de Lugagnou; elles m'avaient, au contraire, un peu plus incliné vers lui par je ne sais quel attrait de fruit défendu. Maintenant, j'avouerai sans honte que, le jeudi, par exemple, passant de longues heures dans sa maison spacieuse du bout de la rue, il m'était arrivé cent fois d'y rencontrer Catherine Vignole, *Cathinelle* pour abrégé. Cela ne me préoccupait guère, et pourvu qu'Élysée me confiât la clef de l'armoire de *Monsieur* Arthur, ce qu'il faisait du reste avec empressement dès mon entrée, il m'importait assez peu que Lugagnou batifolât avec *Cathinelle*, qu'ils s'emportassent ensemble en folles courses à travers cours et appartements. Ils criaient, riaient, se dispu-

taient, étaient sur le point de se battre, et leurs cris, leurs rires, leurs disputes, leurs batteries ne m'empêchaient pas de lire de tous mes yeux, de toute mon âme haletante, terrifiée : *Victor ou l'Enfant de la Forêt, Cœlina ou l'Enfant du mystère...*

Un jour pourtant, à force de galoper comme de véritables cabris, ils bousculèrent la porte de la chambre de Monsieur Arthur, où je me trouvais, et, roulant jusqu'à mon escabelle, me firent tomber des doigts le premier tome de *Gil Blas de Santillane*, qui en avait six. Je devins furieux et, ne comptant pas avec cette Cathinelle, dont la mère venait quémander quotidiennement à la cure, d'un revers de main je lui allongeai la plus magnifique gifle qu'elle eût reçue de la vie. Croiriez-vous qu'Elysée ne prit pas la chose du tout bien et qu'encoléré à son tour, il me saisit au collet et me jeta hors de chez lui!



Dieu, quelles larmes il me fallut verser durant plusieurs jours! Mes yeux ne tarissaient pas à la pensée qu'il ne me serait peut-être jamais permis d'achever la lecture de *Gil Blas de Santillane*. Où retrouver ce livre unique, cet ouvrage sur lequel Monsieur Arthur était mort — de plaisir sans doute? Dans tous les cas, ce ne serait pas dans la bibliothèque de mon oncle, bondée des quarante in-folios du *Theologia cursus completus*, que je le trouverais. Songez qu'au moment où Cathinelle et Lugagnou, liés étroitement l'un à l'autre de leurs quatre bras, s'étaient abattus sur moi comme ivres de vin, je lisais le chapitre huitième, celui en tête duquel sont imprimées ces deux phrases courtes mais saisissantes : *Gil Blas accompagne les voleurs. Quels exploits il fait sur les grands chemins.*

Je ne tins pas à mon chagrin et, oublieux de l'affront reçu, le jeudi suivant, je gravis le bout de la rue. Ainsi que j'en étais coutumier, je soulevai délibérément la cadole de la porte de mon ami. Il était là, atterré, ayant Cathinelle assise sur ses genoux. Antoinette Vignole vaguait à travers la cuisine, atteignait une assiette au vaisselier, quelque chose qu'elle portait à sa fille, les joues gonflées de victuailles et de rires, bâfrant et s'amusant tout ensemble comme si, au lieu de se trouver dans la maison de Monsieur Arthur, elle eût mangé des châtaignes bouillies — nos châtaignes du presbytère le plus souvent — dans sa hutte malpropre, enfumée... Quelle audace tout de même, ces deux Vignole!

Encore que j'eusse le cœur gonflé à la vue de ce pillage, qu'une sorte d'indignation me soulevât intimentement, je demeurais planté, ne trouvant pas un mot.

— Si tu veux mordre à notre goûter? me dit Elysée...

Et, s'adressant à la Vignole :

— Donnez-lui une assiette, qu'il essaie une cuillerée de votre crème à la vanille.

Moi, le neveu de mon oncle, toucher à la crème de cette mauvaise femme, de cette femme dont chacun, sauf M. le curé, faisait mépris dans la paroisse! Cette invitation me délia la langue, et arrêtant Antoinette, empressée à me servir :

— Vous seriez mieux à travailler aux champs, vous, qu'à préparer ici des crèmes qui sont des crèmes de péché.

— Des crèmes de péché! s'écria Lugagnou, pouffant malgré sa bouche pleine.

— Des crèmes de péché! rossignola Cathinelle, dont le bec rose s'allongea vers moi avec effronterie.

Ma foi, devinant que, dans la maison si parcimonieuse de Monsieur Arthur, il ne se passait, ce jour-là, rien de bien catholique, j'avais appelé ces crèmes à la vanille « des crèmes de péché », comme les aurait très certainement appelées mon oncle Fulcran, et je ne comprenais guère qu'on me raillât à ce propos.

— Puisqu'il ne te plaît pas de festiner avec nous, tu vas bien t'ennuyer à la maison aujourd'hui, repartit Elysée.

— Oh! que non pas!

— Que feras-tu, alors?

Je manquai répondre : « Je continuerai la lecture du *Gil Blas de Santillane*. » Mais, comme tous trois me dévisageaient avec curiosité, je redoutai une dénonciation et balbutiai :

— Si tu peux me confier la clef de l'armoire...

— Volontiers; seulement tu n'y trouveras pas un livre.

— Les livres ne sont plus là?

— On les a vendus au colporteur Siebel.

— Mon Dieu! murmurai-je, le cœur percé d'outre en outre et m'affaissant sur une chaise.

Cathinelle, qui n'avait pas mauvais cœur en dépit de la vie qu'elle menait, car elle ne devait pas mener une vie bien édifiante, Cathinelle se précipita vers moi et, son verre étant à moitié plein de vin — de vin de Frontignan, s'il vous plaît — elle me le mit aux lèvres et me le fit vider d'un trait.

— Alors, je ne pourrai pas finir *Gil Blas de Santillane*? demandai-je à tout le monde.

— Les livres m'ennuient, moi, dit Lugagnou.

— Moi je les aime tant, les livres, surtout ceux de Monsieur Arthur!... J'avais mis de côté *Gil Blas de Santillane, Victor ou l'Enfant de la Forêt, Estelle et Némorin, Cœlina ou l'Enfant du mystère, Claire d'Albe, Les Incas...*

— Siebel a tout emporté pour vingt-cinq francs, qu'il a baillés à Antoinette.

Je bondis vers la Vignole et, l'agrippant à son fichu qui laissait toujours voir un coin de sa chair :

— Ah! mauvaise créature, créature de perdition, c'est vous qui avez eu l'idée de vendre les livres de Monsieur Arthur et qui les avez vendus? Que ne vendriez-vous pas, malheureuse! Souvenez-vous qu'un jour, mon oncle étant à Graissessac, chez M. l'abbé Matheron, et Prudence cueillant du bois mort dans les châtaigneraies du Jongla, vous êtes venue à la cure et m'avez supplié de vous vendre quelque chose, même des livres de la bibliothèque, si je voulais. Mais j'avais entendu braire Nanie, l'ânesse de Siebel, et je savais que cet abominable juif vous attendait par là pour recevoir le butin et lever le pied vite. Vous ne devriez pas avoir oublié le coup de balai que je vous allongeai dans le dos de toutes mes forces...

— Monsieur le neveu! monsieur le neveu!... implora-t-elle, pliant sous ce réquisitoire enflammé.

— Mais cet Isidore Siebel, logé, nourri dans votre hutte toutes les fois qu'il voyage de ce côté de la montagne, Prudence ne se gêne pas pour répéter qu'il est le père de votre fille...

— Oh! monsieur le neveu...

Je m'emparai de Cathinelle, et la conduisant à sa mère :

— Voyons, vous qui avez sur la tête des cheveux plus blonds et plus droits que la filasse d'une quenouille, où avez-vous pris les cheveux bruns et frisés de votre fille? et ses yeux, noirs et brillants comme deux taches d'encre sur une page de papier, qui vous les a donnés? et son nez crochu, encore qu'il soit joli, où l'avez-vous trouvé? et sa bouche, dont les coins se relèvent gentiment, tandis que les coins de la vôtre retombent, en quel endroit l'avez-vous découverte? Voulez-vous que je vous dise ce que pense de tout cela notre Prudence de la cure? Elle pense que tout cela appartient à Isidore Siebel, qui...

A parler franc, je ne m'attendais pas à tant de brutalité de la part d'Elysée Lugagne, lequel, tout bien considéré, n'était pas un mauvais garçon; le fait est néanmoins que, sans me permettre d'achever ma phrase, il ouvrit sa porte et, d'un tour de main, me lança dans la cour de l'habitation comme un paquet. Heureusement, je m'assis plutôt que je ne tombai sur une pile de sarments, et le coup de ma chute se trouva très amorti. Je me remis debout un peu courbaturé, secouai mes chaussures, puis brébidréda m'en allai.



C'est égal, Lugagnou me tenait au cœur, et je le revoyais avec plaisir dans sa

luzernière du Roucas. Notre brouille, qui, à mon grand regret, persistait depuis deux mois bien longs, me pesait trop à la fin. Certes, sa vie avec Cathinelle, installée tout à fait dans sa maison, avait indigné la paroisse, et nos relations, eussent-elles duré encore, n'auraient peut-être pas résisté à

l'assaut d'un scandale terrible. Toutefois, si notre gouvernante, toujours prompte à accuser, affirmait avec assurance, mon oncle, toujours lent à déposer contre le prochain, n'ait avec fermeté, et la bonne opinion de M. le curé me laissait l'espoir d'un accommodement. J'avais cédé à cet espoir très doux, une quinzaine auparavant, lorsque, le rencontrant avec Cathinelle à la sortie de la messe, je lui avais demandé de me prévenir du prochain passage de Siebel, car je voulais demander au colporteur le prix du *Gil Blas* et le lui racheter.

Elysée s'était endormi sans doute sur son lit de luzerne fraîche : pas un brin d'herbe ne bougeait dans le trou vert où je le démêlais à peine. Si j'allais le réveiller ? Je n'osais toujours pas... Tiens ! un chardonneret ! Il arrive en droiture des châtaigneraies du Jongla et se pose sur la branchette d'un sorbier. — Attention, ami chardonneret, la branchette est bien faible, bien fine et, si tu n'y prends garde, tu pourrais faire la culbute dans le pré. — Bah ! à mesure que, sous son poids, la ramille de l'arbre fléchit, il s'abandonne l'aile mi-ouverte au mouvement qui le berce, et son bec pointu pique un fruit avidement. Quel appétit ! Il se gave avec de petits cris de joie, des cris d'enfant goulé mordant en une tartine de raisiné. Moi qui ai englué des chardonnerets par centaines, je suis touché du bonheur de celui-ci et me réjouis de ne l'avoir pas capturé avec tant d'autres. La sorbe, vidée de sa chair, est détachée d'un coup sec et tombe dans le Minier. C'est alors que, le ventre plein, mon oisillon s'en donne de tout son cœur. Je connais la ritournelle pour l'avoir entendue à tous les coins des monts d'Orb ; mais en nul endroit de nos Cévennes elle n'a éclaté à mon oreille avec cet élan, cette force, je pourrais dire cette fureur. Certaines reprises sortent du petit gosier qui se gonfle là-bas avec une puissance à laquelle l'accordéon de mon oncle Fulcran, quand mon oncle lui « fait faire l'orage », ne s'est pas encore élevé, ne s'élèvera jamais. Par exemple, si Lugagnou, à ce tapage, ne se secoue pas un brin, il aura la sieste dure. Justement mon chardonneret, voletant tout aise parmi le sorbier, le bec en train, vient de se planter à l'extrémité d'un rameau très bas, et les notes tombent dru comme grêle sur la tête enfouie du dormeur.

— Enfin ! crie une voix très claire, une autre voix d'oiseau.

Un bras sort des herbes accumulées, un bras blanc, rond, assez menu ; une pierre traverse le sorbier avec la rapidité d'une décharge, et mon chardonneret, tête rouge en avant, ailes jaunes tendues, passe sous ma fenêtre, remonte le cours sinueux du Minier, repique vers le Jongla.

Cathinelle a fait le coup, car soudain elle se dégage de la luzerne, se plante debout. Et cette fille qui ose m'appeler !

— Venez donc, monsieur le neveu, venez donc !

— Pourquoi veux-tu que je vienne ?

— J'ai quelque chose pour vous.

Elle retire un livre d'un trou parmi les herbages et me le montre. Je m'élance vers la luzernière du Roucas.

C'est incroyable la mine fûtée qu'avait, ce jour-là, Cathinelle Vignole, de Camplong ! Il faut dire aussi que, jusqu'à la rencontre de cet après-midi, il ne m'était guère arrivé d'arrêter les yeux sur elle. Mon oncle n'aimait pas me voir causer avec les filles de la paroisse, et je n'avais aucune peine à lui obéir, trouvant les filles infiniment ennuyeuses et les garçons très amusants. Avec elles, agaçantes par leurs airs timides, gauches, embarrassés, je n'avais mot à dire ; avec eux, francs, délibérés, hardis, je ne tarissais pas sur mes pièges tendus aux grives de Bataillo ou du Jongla.

Cathinelle s'était justement assise à la limite du travail de Lugagnou, à l'endroit où la faux était tombée des mains de l'ouvrier. Les jambes noyées dans l'herbe, le torse droit, la tête émergeant au-dessus des verdure environnantes, elle regardait Elysée, lourd, épais, gras, couché parmi la luzerne abattue, et lui lançait à présent une tige d'esparcette avec sa fleur rose épanouie, puis un bleuet détaché de sa tige d'un coup de dent sec et vif. Aucune parole n'exprimerait l'intérêt qu'elle prenait à ce jeu, tandis que lui ne bougeait ni pied ni langue, somnolent, alourdi par l'odeur de la terre chaude et du foin coupé, relevant seulement le bras de temps à autre pour se gratter le front ou la joue, selon que le brin d'herbe projeté l'avait effleuré au front, à la joue, ailleurs. Par exemple, je ne revenais pas de leur sans- façon à mon égard. On m'avait appelé, et maintenant qu'au risque de déplaire à mon oncle j'étais là, on ne s'occupait aucunement de moi, on ne me voyait peut-être pas.

— Que me veut-on ? demandai-je à Lugagnou.

— Moi ? rien... C'est Cathinelle...

Plus vive que lui, la fillette s'était mise debout d'un bond de sauterelle et avait ramassé un gros volume engagé sous le tranchant de la faux.

— C'est moi qui l'ai ! c'est moi qui l'ai ! chantonna-t-elle, foulant la luzerne en une danse effrénée.

— Cathinelle ! Cathinelle ! appela Elysée.

Mais elle, aimant mieux danser qu'obéir, continuait ses pirouettes folles parmi les herbages, dont ses pieds effleuraient les pointes à peine, et riait, riait encore, riait toujours. Dans ses gambades et ses tournolements, car tantôt elle allongeait un pas devant elle, tantôt elle tournait sur elle-même avec les ronflements d'une toupie lancée à pleine ficelle, sa tête, dont la chevelure courte, crépue, annelée, se soulevait en sifflant, paraissait énorme. Et puis c'étaient ses jupons qui, se gonflant le tout l'air de la prairie, laissaient voir ses jambes jusqu'au mollet ! Deux fois je dus fermer les yeux, horriblement scandalisé. Une idée me retenait immobile, adossé à l'un des grands frênes bordant la luzernière du côté du ruisseau : « Si elle passe par ici, je lui arrache le livre, la saisis à bras-le-corps et la porte à mon oncle qui lui apprendra à vivre... » Je n'avais pas fini de la trouver charmante, car, tout en rêvant pour elle des reproches, je l'admirais de mes deux yeux ébahis, que Cathinelle suspendit son vol.

— Tenez, monsieur le neveu, c'est *Gil Blas*, me dit-elle.

— Ça, *Gil Blas de Santillane* ? fis-je, haussant les épaules en pensant aux six tomes de *Monsieur Arthur*.

— Mais lis donc ! lis ! me cria Elysée.

Je lus au beau milieu d'une resplendissante couverture jaune :

GIL BLAS DE SANTILLANE

par Le Sage

— Eh bien ? demandai-je.

— Voici, répondit Lugagnou. Cathinelle, qui n'aime rien tant que de donner branle aux écus, a voulu hier que j'achète un cheval au maquignon Lartigue. Pour joli, le cheval est joli, noir comme la nuit. Mais, quand on a la bête, il faut avoir le harnais, et Lartigue, après m'avoir conduit chez le charron Réfrégé, à qui j'ai commandé un char à bancs, m'a mené chez Audibert, le bourrelier le mieux assorti de Bédarieux. J'étais là, marchandant à force. Tout à coup, Jean-Pierre, le fils du bourrelier, entre et m'invite à passer, en me retirant, par sa boutique de libraire ouverte porte à porte. Moi qui ne suis guère coutumier des livres, je n'entends pas de cette oreille-là, et je me sauve, faisant claquer un long fouet souple comme un jonc, qui rend un bruit d'enfer ; mais Cathinelle me rattrape et me rabat vers la librairie...

— Elle a bien fait, dis-je, souriant à la fillette.

— Alors, Jean-Pierre me montre des livres, les uns neufs, les autres d'occasion...

— Et moi, dit Cathinelle, avisant *Gil Blas de Santillane*, je l'ai pris. Êtes-vous content, monsieur ?

— Oh ! oui, oui !... Sois tranquille, je trouverai quelque chose que je pourrai te donner... Nous avons des chapelets faits avec le vrai bois des oliviers du Jardin des Oliviers, et je tâcherai... Si tu voulais seulement te mieux conduire !...

— Je me conduis donc mal, monsieur le neveu

— Je crois bien !

— Et qu'est-ce que je fais, monsieur le neveu ?

Je lui lançai, et par deux fois, des œillades terribles.

— Enfin, qu'est-ce que je fais ? insista-t-elle.

Ma foi, je demeurai bec cousu. J'avais oui dire par notre Prudence de la cure qu'Elysée et Cathinelle ne respectaient rien dans ce monde, qu'ils faisaient ensemble les cent abominations de la terre, que Dieu tenait sa « Droite » étendue sur eux, et j'avais cru notre gouvernante sur parole, naturellement. Quant à formuler quoi que ce soit de net, de précis à propos de cette vie adonnée aux sept péchés capitaux, mon âme, enfermée encore dans l'œuf très dur de la première innocence, ne flairait rien, ne devinait rien, ne savait rien.

— Enfin... enfin..., bredouillai-je d'un air profond.

— Enfin, avec le cheval, les harnais, le char à bancs, je dépenserai plus de quinze cents francs, dit Lugagnou.

— L'argent est rond, il faut qu'il roule, articula joyeusement Cathinelle.

— Oui, mais à force de le faire rouler, l'argent, on finit par ne plus en avoir, pleurnicha Elysée, et alors...

— Alors, on tire la langue, voilà tout, riposta-t-elle de son même ton enjoué.

— Comme cela t'est arrivé dans ta hutte, ajoutai-je.

— Pardi ! siffla-t-elle d'une voix fraîche de linotte préjudant à la cime d'une branche, pardi !... Croyez-vous, Lugagnou, que ce soit pour vos beaux yeux que je vous ai suivi et que je vous suis encore partout où il vous convient d'aller ? Non ! non ! c'est pour vos écus. Monsieur le neveu vous en a prévenu : on ne mangeait pas chaque jour chez nous, et moi qui avais un appétit !... Un matin d'avril passé qu'il faisait clair et chaud comme aujourd'hui, ma mère et moi nous aidions Siebel à charger Nanie. Au même moment, vous descendez la rue, une faux luisante à l'épaule. Moi, je vous trouve beau avec votre figure pleine, vos cheveux roux du grand soleil, vos épaules larges, toute votre dégaine d'homme robuste et d'homme

riche. Du coin de l'œil je vous vois continuer votre chemin devers la luzernière du Roucas, où vous allez faire la première coupe des herbages de l'année. Enfin vous prenez à droite, et je ne vous vois plus. Je me retourne vers Siebel qui me dit : « Eh bien ! qu'attends-tu là ? Toi qui brames toujours la faim, tu ne flaires donc pas la pitance quand elle passe ? » Une fois le colporteur parti, je suis venue jusqu'au Roucas. Vous souvenez-vous que vous m'avez appelée tandis que je rôdais par là, cherchant des nids dans les amarines du Minier ?

— C'est vrai que je t'ai appelée, mâchonna Lugagnou ; mais toi, tu m'avais fait signe.

— Vous me piauliez comme ça : « Cathinelle ! Cathinelle ! »

— C'est vrai que la Vignole t'a donné un nom joli comme un chant d'oiseau.

— Et moi je vous ai rejoint d'un coup d'aile.

— Et toi tu ne m'as plus quitté.

— Oui, mais je n'aurais qu'à lever le doigt pour voir accourir vingt galants.

— Oh ! ne le lève pas, le doigt, ne le lève pas, je t'en prie ! s'écria Lugagnou qui, dans ses grosses mains de faucheur, enferma violemment les deux menottes de la petite.

— Je vous le promets, si vous m'écoutez en tout et pour tout.

— Je t'écouterai en tout et pour tout.

— Et vous ne serez plus avare, semblablement à M. Arthur ?

— Non ! non !

— Et vous me conduirez avec le char à bancs aux foires de Bédarieux, aux marchés de Béziers ?

— Je t'y conduirai.

— Et nous irons dans les grandes auberges des villes, où descendent les dames et les messieurs ?

— Nous irons.

— Et vous mettrez vos biens en fermage pour que nous soyons libres de galoper dans le monde, où il nous plaira ?

— Je les y mettrai.

— Tout ça, c'est très gentil.

— Alors, embrasse-moi.

— Devant monsieur le neveu !...

Elle eut un bond de chevrette et s'engouffra dans une haie touffue d'églantiers, à l'extrémité de la luzernière. Élysée la poursuivit ; mais, quand il toucha les églantiers, elle s'était enfuie par une brèche et redescendait vers le Minier.

En la voyant venir à moi, les bras déployés comme des ailes, sa noire chevelure bouclée au vent, la bouche mi-ouverte pour faciliter sa course, j'éprouvai je ne sais quelle impatience des jambes qui ne me permit plus de tenir en place. Lugagnou, là-haut, haletait bruyamment. — Si je la poursuivais à mon tour ? — A l'instant où cette idée diabolique s'allumait dans mon cerveau, sa robe flottante me frôla aux jarrets. Quel coup de fouet ! Une folie m'enleva de terre.

Au bas de la luzernière du Roucas, une enfilade de grands frênes se développe le long du Minier ; par-ci par-là, des noisetiers feuillus trempent leur ramure dans le courant. Cathinelle va, vient, s'efface, reparait entre les troncs des frênes, parmi les frondaisons des noisetiers. Quelquefois, près d'être atteinte, car je la serre toujours davantage malgré ses crochets brusques, ses détours aériens, elle se sauve sur les pierres roulées du ruisseau et s'y tient debout sur la pointe d'un orteil. On dirait une bergeronnette tremblant sur un caillou.

— Tu vas te noyer ! tu vas te noyer !

Elle rit de mes terreurs, se balance en me faisant un pied de nez, trempe le bout de ses souliers et repart.

A la fin, enragé de m'emparer d'elle, altéré d'elle à en perdre le sentiment, j'use de ruse, je suis déloyal et l'attends dissimulé derrière les frênes et les noisetiers. Elle file à deux pas en droite, plus vite que le vent. Je la saisis. Elle frétille entre mes bras ; mais je la serre si fort qu'il lui est impossible de m'échapper. L'haleine de Cathinelle, tout entière soufflée sur moi, me grise. Je ne sais plus où j'en suis, ce que je fais, et de mes lèvres brûlantes, je baise à plusieurs reprises les joues duvetées comme des fruits de la fillette, qui s'abandonne en batifolant, en riant, en s'ébattant.

— M. le curé ! crie-t-elle tout d'un coup.

Elle ne veut pas être vue, se glisse dans un fourré, s'évanouit.

M. le curé ?... Je demeure planté au bord du ruisseau. Mes pieds subitement ont pris racine.

Cependant mon oncle, à pas lents, à pas très lents, s'avance causant avec Lugagnou qui va tête baissée. Mon oncle me paraît calme, mais il est plus pâle, plus blanc que l'hostie consacrée quand, à la messe, il l'élève au bout de ses doigts. Cette tristesse qui l'accable me consterne, m'est le plus cruel des supplices. D'un geste alangui, douloureux, il congédie Lugagnou, puis m'adresse un appel de la main. Je le rejoins. Il ne souffle mot. Je vais devant lui, tout pantelant, pénétré d'un

remords, d'une honte qui enchaînent ma marche, qui me tuent. Une chose horrible : comme, pour gagner le presbytère, nous franchissons les passerelles, grosses pierres fixées dans le lit du ruisseau, une feuille de papier tombe à l'eau, s'y applique, s'y colle sans un pli. Je lis : GIL BLAS DE SANTILLANE, par Le Sage. Mon oncle a ramassé mon livre dans la prairie et, derrière moi, le déchire feuille à feuille. J'ai grand-peine à retenir les pleurs qui soudain m'emplissent les yeux.

Un figuier est là ; nous nous asseyons à son ombre. Cette ombre dépie de jolies dentelles noires sur le Minier, où boivent par-ci par-là de gais rayons de soleil. Je regarde ces dentelles noires, tandis que mon oncle, toujours muet, jette dans le courant, qui les entraîne, tantôt deux, tantôt trois pages de *Gil Blas*. Le cœur me manque ; je vais me trouver mal.



Enfin mon oncle Fulcran, qui, après des feuilles isolées, a laissé aller au fil de l'eau des paquets du livre déchiqueté, me considère d'un air moins abattu :

— Tu vois, mon enfant, me dit-il, que je n'avais pas tort de vouloir te détacher de Lugagnou. Hélas ! le proverbe a raison : « tel père, tel fils. » *Monsieur* Arthur se complaisait aux mauvais livres et Élysée s'y complait également. Tout à l'heure, Prudence m'annonce que Lugagnou batifole dans la luzernière du Roucas en compagnie de Catherine Vignole. J'accours pour sermonner ces jeunes gens, capables de scandaliser la paroisse, et mon premier pas dans la prairie s'entrave à *Gil Blas*, un livre abominable, un livre immoral...

— Vous l'avez lu, vous, mon cher oncle ?

— Moi ! moi ! gémit-il.

— Puisque vous savez qu'il est abominable, immoral !...

— Je n'ai lu aucun de ces livres que, dans notre littérature, on appelle des « romans », et, si tu veux me procurer une grande joie, surtout être agréable à Dieu, tu me promettras d'imiter ton oncle sur ce point particulier de tes lectures... Des romans ! des romans !... Ainsi qu'on l'a fait pour moi, d'abord au petit, puis au grand séminaire, je te signalerai par leurs titres ces livres dangereux entre tous. J'en ai conservé la liste que je te ferai apprendre par cœur, et tu y liras tout au long cette ligne : *Histoire de Gil Blas de Santillane, par Le Sage...*

— Oh ! merci, mon oncle...

— Saint Augustin, rappelant un texte de l'Écriture à propos des mauvaises compagnies qu'il avait traversées, des mauvaises lectures qu'il avait faites, dit : « Les unes et les autres me prirent dans leur filet comme un oiseau, *ceperunt me quasi avem...* »

— Oh ! merci, mon oncle...

— Maintenant, ajouta-t-il, se remettant debout d'un mouvement alerte, joyeux, pensons à la fête magnifique de demain, mon cher petit, et chantons avec le roi David : « Sonnez, « trompettes, en ce grand jour de solennité... »

— Oh ! merci, mon oncle, bredouillai-je, cette troisième fois avec d'abondantes larmes.

Mais lui ne s'aperçut pas de mon émotion ; transporté d'un saint enthousiasme, il s'en allait chantant :

Buccinate in Neomania tuba, in insigni die Solemnitatis vestrae !

FERDINAND FABRE.



UNE FEMME DE LETTRES SOUS LA TERREUR

Au lendemain de la prise de la Bastille, les sociétaires du Théâtre-Français, voulant, eux aussi, donner leur note dans le concert d'unanime allégresse, dans l'hosanna patriotique que Paris entonnait de ses voix innombrables, demandaient une pièce de circonstance et n'en trouvaient pas de prête à leur goût. « Pardieu ! dit le comédien Molé, voilà bientôt cinq ans que le *Zamor et Mirza* d'Olympe de Gouges moisit dans nos cartons, c'est une occasion de l'en tirer. Nous n'avons qu'à changer le titre de la pièce, à l'appeler par exemple l'Esclavage des Nègres, et nous tenons un véritable ouvrage d'actualité. » La proposition de Molé fut d'abord très froidement accueillie, le nom du bouillant auteur de *Zamor et Mirza* ayant le don d'exaspérer les sociétaires. Fleury surtout ne pouvait oublier certaine lettre impertinente que la dame de Gouges, lasse d'attendre depuis si longtemps un tour de faveur pour son œuvre, lui avait écrite dans un moment de dépit. Pourtant l'intérêt général l'emporta sur les antipathies personnelles, et l'Esclavage des Nègres fut mis sur l'heure en répétition.

Qu'était-ce donc que cette Olympe de Gouges, joie et terreur des sociétaires du Théâtre-Français ? Imaginez une femme de trente-cinq à quarante ans — c'est à peu près l'âge qu'elle avait à ce moment-là — dont la physionomie animée, les sourcils froncés, trop fournis, les grands yeux vifs et parlants rappelaient une de ces beautés méridionales qui se fanent par trop d'expression et tournent à la virago à cause de leurs grâces robustes ; avec cela un terrible accent languedocien, âpre et criard, monté de ton comme certains mets du Midi. Quelques années auparavant, les Parisiens l'avaient trouvée bien charmante, cette Marie-Olympe, quand elle était arrivée de Montauban, portant avec la gentillesse d'une veuve de seize ans le deuil de M. Aubry, un vieux mari qu'elle avait pris là-bas pour ses écus ; et comme elle les avait croqués gaiement, les écus du père Aubry, accompagnés d'une foule d'autres, que de soupers fins, que de folies, en ce temps de folies et de soupers, où la société française, emportée dans un Maëlstrom vertigineux, tourbillonnait éperdument en des cercles de plus en plus étroits et précipités ! Tout à coup, après vingt ans de ce délire, Marie-Olympe de Gouges — d'où lui venaient ce nom et ce panache ? — avait renoncé au plaisir juste au moment où il allait renoncer à elle, et, de fille galante, s'était faite du jour au lendemain homme de lettres et écrivain dramatique. Le cas n'est pas rare parmi ces sortes de femmes brûlées d'un éternel besoin de parade et de publicité. A une nature turbulente, à une imagination surchauffée, celle-là joignait cette prolixité de parole et de style qu'on trouve fréquemment chez les gens de son Midi ; elle avait en outre du sang de littérateur dans les veines, étant fille adultérine de Le Franc de Pompignan, le Pindare montalbanais. C'était plus qu'il n'en fallait pour improviser une vocation. La première pièce d'Olympe, *Zamor et Mirza*, qu'elle lut elle-même aux sociétaires du Théâtre-Français, fut reçue par le comité, mais reçue sans enthousiasme, avec une politesse mélangée de quelque surprise et grâce, sans doute, à un reste de séduction de cette beauté jadis tant célébrée dans les gazettes des ruelles. Seulement les théâtres de cette époque n'étaient pas tenus de jouer en un temps déterminé les pièces qu'ils avaient reçues, le bon plaisir des comédiens seul faisait loi et *Zamor et Mirza*, une fois enfoui dans l'ossuaire de la Comédie, pendant plusieurs années il n'en fut plus question. La Montalbanaise avait la tête chaude, la plume toujours en auvent ; elle parla et écrivit contre les comédiens du Roi avec tant de colère, une telle véhémence,

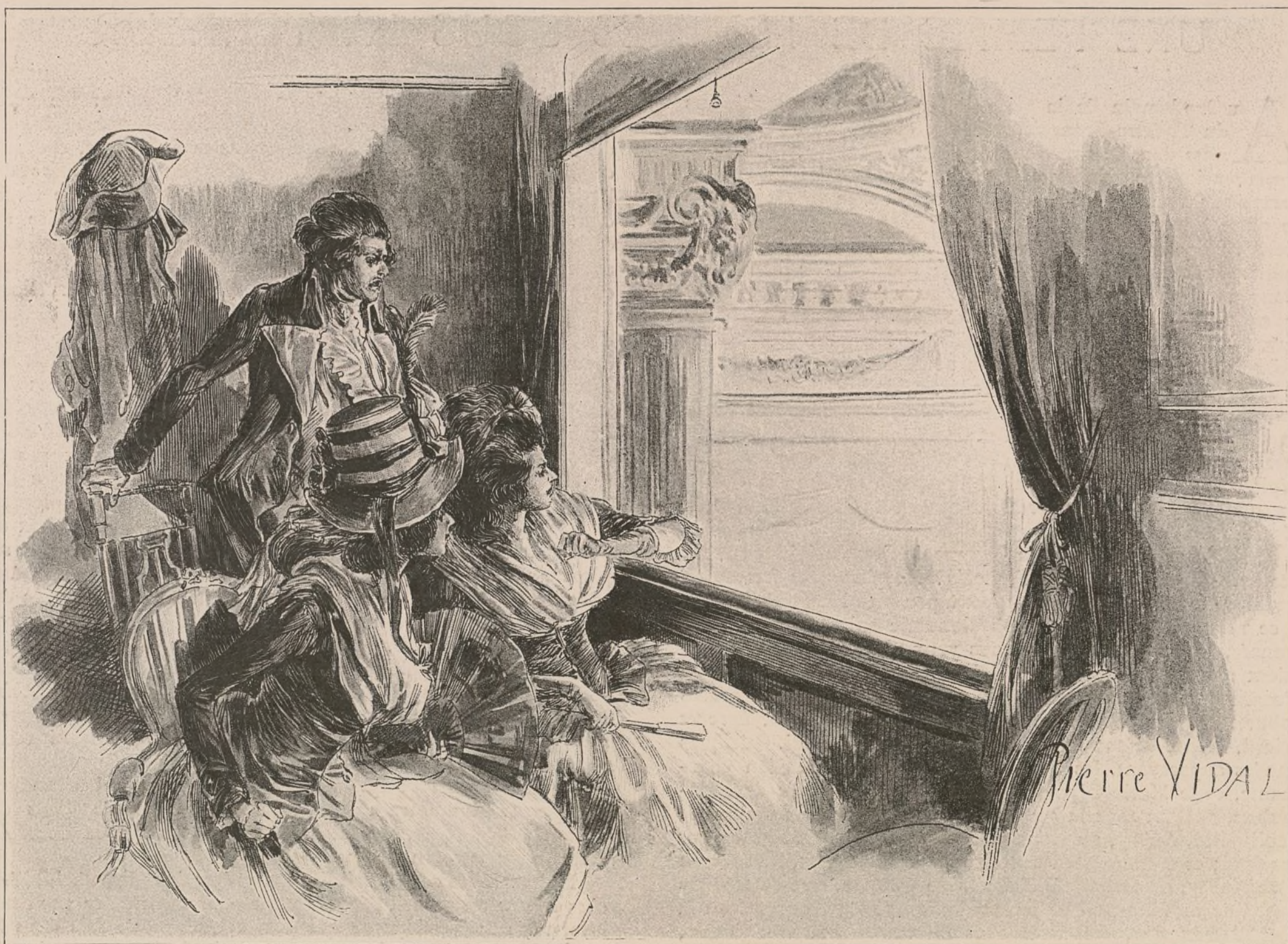
qu'ils s'en émurent, et, réunis en assemblée solennelle, avec les gentilshommes de la Chambre, rayèrent *Zamor et Mirza* du cahier de réception. La voilà partie en campagne, courant chez les auteurs dramatiques, en appelant à ses pairs de l'injustice que lui faisaient ces infâmes histrions : « Je viens chez vous comme les opprimés couraient chez Voltaire », écrivait-elle un jour à Beaumarchais ; mais Beaumarchais avait lui-même trop de procès sur les bras pour s'embarrasser encore des querelles de cette ancienne jolie femme. Il ne voulut pas même la recevoir. On juge de l'indignation d'Olympe. Reçue par un suisse, elle qui professait pour Beaumarchais une admiration fanatique, elle qui avait fait au *Mariage de Figaro* l'honneur de lui donner une suite : *Le Mariage inattendu de Chérubin*, comédie en prose mêlée de couplets. Pauvre Marie-Olympe ! Cette déconvenue la refroidit dans sa croisade, et comprenant qu'elle ne réussirait pas à se faire rouvrir violemment et à deux battants les portes du Théâtre-Français, elle essaya de la douceur, alla pleurer auprès des sociétaires, humble, repentante, désarmée, et fit si bien que le comité descendit à rendre à *Zamor et Mirza* sa place au fond des cartons vénérables. Cette faiblesse coûta cher aux comédiens qui durent subir la lecture successive de cinq ou six compositions dramatiques : *L'Homme généreux*, *le Philosophe corrigé*, *Molière chez Ninon*, et autres mélodrames que l'infatigable « authoress » agençait avec une rapidité désolante et sans se laisser abattre par des refus successifs. Écoutez Olympe de Gouges en parler elle-même : « Des personnes consommées dans la littérature m'ont assuré cette production bonne : à mon avis, il n'en est pas de meilleure. Ce fut dans un rêve que j'achevai de la concevoir. Molière m'apparut, il me traça lui-même le plan que je viens de traiter. » — « Suis-le, me dit-il, je te promets que la Comédie « reviendra sur ton compte. »

Hélas ! la Comédie maintint ses préventions et fit à *Molière chez Ninon* un accueil décourageant pour toute autre que cette infortunée Marie-Olympe qui s'installait chaque fois dans le salon du comité avec le même espoir invincible et continuait héroïquement sa lecture pendant que les sociétaires causaient entre eux ou s'endormaient sans plus de façon. C'est elle qui nous donne ce dernier détail dans une de ses préfaces ; et la chose est assez vraisemblable, quand on connaît les manières autocratiques qu'affectaient jadis les comédiens du Théâtre-Français. Aujourd'hui, ces messieurs se contentent d'écouter les lectures dans une impassibilité et un silence déconcertants ; mais ils sont trop bien élevés pour se permettre les impertinences de leurs anciens avec les auteurs. Il nous souvient pourtant — ce souvenir remonte à vingt-cinq ans — d'avoir vu, un jour de lecture, l'excellent Provost s'endormir sur sa chaise et ne se réveiller que lorsque l'auteur eut laissé tomber la dernière période de sa dernière phrase, comme un enfant cesse de dormir aussitôt que cesse la chanson qui l'a bercé. Était-ce fatigue ou malice ? En tout cas, simulé ou non, ce petit sifflement régulier qu'on entendait dans les silences de la lecture, qui l'accompagnait même ironiquement, impressionnait le lecteur, qui s'acquittait de sa tâche en dépit du sens commun et fut bel et bien refusé. C'est ce qui arriva à Marie-Olympe. En ce temps-là, les sociétaires ne se servaient pas comme aujourd'hui de boules blanches, noires, rouges pour exprimer leur jugement à l'aide de couleurs différentes ; ils les rédigeaient sur de petits bulletins que le souffleur lisait ensuite à haute voix. S'il faut en croire le très spirituel historien de la dame de Gouges, la teneur des bulletins était

cruellement ironique ce jour-là. L'un disait : « Rien ne m'intéresse dans cette pièce que le 5^e acte, et si l'auteur voulait m'en croire, il le ferait jouer seul, mais comme je présume qu'il n'en voudra rien faire, je refuse. » Un autre portait : « J'aime les jolies femmes, je les aime encore plus quand elles sont galantes, mais je n'aime à les voir que chez elles et non pas sur le théâtre. Je refuse cette pièce. »

Devant le mauvais vouloir de ses juges, Marie-Olympe perdit courage et renonça pour un temps à la littérature dramatique. C'était dur, après tant d'efforts, de dépenses, de démarches. Et ces cadeaux aux artistes, et cet appartement loué juste en face du théâtre pour mieux surveiller les allées et venues des sociétaires, tout cela perdu, inutile ! Elle s'en consola en faisant imprimer ses œuvres, trois volumes, accompagnés de notes explicatives, d'une correspondance avec le comédien Molé, mademoiselle Contat, madame Bellecour, etc. Une complète indifférence du public et de la critique accueillit l'apparition de cet étrange ouvrage ; on en parla bien quelques jours à cause du nom de la signataire et de la dédicace aux princes du sang ; puis le silence et l'ombre se firent autour

allusion à quelque événement du jour absolument étranger à l'action de la pièce. Et quel sans-gêne d'entrées et de sorties, quelle bonhomie dans la mise en scène ! N'est-ce pas Kotzebue qui raconte avoir vu dans le *Procès de Socrate* des pipes traînant sur la cheminée de la prison où le sage athénien était enfermé ? Mais ces grossiers anachronismes n'empêchaient pas ce genre d'ouvrages de réussir presque toujours. C'était le spectacle populaire, dans un moment où tout devait être populaire, où le bruit de la rue était l'accompagnement obligé de toutes les cérémonies, de tous les plaisirs. La pauvre Olympe était décidément née sous un mauvais astre, car le succès lui fit encore cette fois défaut. Indignée, au moment où le rideau se relevait sur l'actrice chargée de la nommer, elle surgit à moitié de sa loge, dans un élan vigoureux, et de sa voix au dur accent : « Citoyens, cria-t-elle, vous demandez l'auteur, c'est moi. Si vous n'avez pas été plus contents, c'est que les acteurs ont mal joué. » Aussitôt les artistes de protester sur la scène ; Olympe veut répondre, mais la salle entière prend le parti des comédiens, et la malheureuse femme, étouffée sous le nombre, disparaît au



de cette personnalité turbulente et voyante, et il ne fallut rien moins qu'une révolution pour la remettre en lumière, lui donner cette notoriété littéraire dont elle était si avide. Nous avons dit plus haut à quelle occasion *l'Esclavage des Nègres* sortit de la poussière des cartons. La pièce ne réussit pas, malgré un ballet de jeunes sauvages dont les évolutions, les danses figuraient en pantomime la découverte de l'Amérique. Mais cet insuccès, qui à toute autre époque aurait mis hors d'elle la vaniteuse personne, ne la toucha qu'à demi, amusée qu'elle était par le mouvement de la rue, les clubs, les journaux, la barre de l'Assemblée, tout le train de la politique d'alors. Croirait-on qu'Olympe de Gouges écrivit à la Convention pour solliciter la faveur de défendre Louis XVI ? Sa lettre est insérée au *Moniteur* du 17 décembre 1792. Presque à la même date, on jouait une pièce d'elle, intitulée : *le général Dumouriez à Bruxelles*, un de ces divertissements patriotiques, de ces impromptus qu'on pourrait appeler sans-culottides, comme *la Mort de Marat*, *Marat dans le souterrain des Cordeliers*, *la Fête civique*, *l'Apothéose du jeune Barra*, *Buzot, roi de Calvados*, *les Emigrés aux terres australes*, et autres. Le public raffolait de ces sortes de spectacles à demi composés, où rien n'était définitivement réglé, où l'acteur s'interrompait souvent au milieu de son rôle pour interpeller les spectateurs, chanter des couplets de circonstance ou faire

milieu des huées et des sifflets qui, non contents d'avoir poursuivi sa pièce, s'attaquaient maintenant à sa personne. Le lendemain, ce fut encore plus triste. A la moitié de la pièce, le parterre envahit les planches et le spectacle se termina par une carmagnole enragée. Olympe de Gouges retourna alors à la politique avec fureur, écrivit un pamphlet terrible contre Robespierre qu'elle exérait. Celui-ci ignora ou méprisa l'attaque, mais elle fut renouvelée par une lettre étonnante, rendue publique, où l'écrivain féminin faisait à son ennemi la proposition suivante : « Tu donnerais, dis-tu, Maximilien, ta vie pour concourir au bonheur et à la gloire de notre commune patrie ? Eh bien ! voyons, tu connais le trait de ce jeune Romain qui se précipita dans un gouffre pour calmer les passions et rétablir la paix de la République. Robespierre, auras-tu le courage de m'imiter ? Précipitons-nous tous deux dans la Seine. » Et dire que l'insanité d'une proposition pareille ne désarma pas le tribunal révolutionnaire ! Traduite devant lui, Olympe de Gouges s'y tint avec dignité, s'entendit condamner sans pâlir et livra courageusement à l'échafaud sa pauvre tête folle, ivre de bruit, de vanité, où le soleil du Midi avait entretenu trop de combustions sourdes, d'ébullitions précipitées, pour qu'elle pût se plonger impunément dans l'atmosphère volcanique de la Révolution.

ALPHONSE DAUDET.



LE CURÉ DE BOURRON

IL y a quelque vingt ans, j'étais nommé, quoique indigne, bibliothécaire du palais de Fontainebleau. Ce fut au mois de juin 1868 que je vins m'installer en cette qualité (pour peu de temps, hélas!) dans l'ancien appartement du ministre Louvois, sur la grande cour d'entrée, dite du Fer à cheval ou des Adieux. J'étais fort bien là, et même trop bien, mon salon mesurant à peu de chose près les dimensions du grand salon du Louvre. C'était trop pour un homme seul : j'étais venu seul, en effet, n'ayant pas cru devoir faire immédiatement mon installation de famille à Fontainebleau, d'abord parce que je n'étais astreint à la résidence que pendant les séjours passagers de la Cour, et peut-être aussi par un trop juste sentiment de la fragilité des choses de ce monde.

Cette année-là précisément l'Empereur et l'Impératrice devaient passer à Fontainebleau toute la saison d'été. Quand Leurs Majestés apprirent que le bibliothécaire était campé en garçon dans son vaste appartement, elles eurent l'extrême bonté de le faire inviter à prendre place chaque jour à leur table. Je profitai pendant près de trois mois de cette bonne grâce souveraine, et il m'est resté de cette intimité quotidienne un fonds de souvenirs d'un intérêt, d'un charme et d'une tristesse incomparables. Ces souvenirs sont écrits. Le moment n'est pas venu de les livrer au public. Qu'il me soit permis seulement d'en détacher un épisode parmi les moins intimes.

Il faut bien convenir que ma place de bibliothécaire ressemblait terriblement à une sinécure. Nourri dans les abus de l'ancien régime, je jouissais de celui-là avec une sorte de douce inconscience. Ce n'était pas ma faute, au surplus, si mes fonctions n'étaient pas plus actives : j'étais tout prêt à donner des livres; mais, à l'exception des habitants du palais, personne ne m'en demandait. Il me semble me rappeler que je voyais parfois quelques curieux traverser la bibliothèque le dimanche, mais jamais aucun d'eux ne poussait la curiosité jusqu'à l'indiscrétion : ils paraissaient croire que les quarante mille volumes dont j'avais la garde étaient de simples trompe-l'œil décoratifs. Je n'en passais pas moins de longues heures tantôt perché sur ma double échelle en acajou, tantôt la roulant à grand bruit d'un bout à l'autre de la galerie sonore, mais c'était uniquement pour mon plaisir.

Comme la plupart de mes lecteurs le savent, la bibliothèque du palais de Fontainebleau est installée dans l'ancienne galerie de Diane. A l'extrémité de cette galerie s'ouvrait le cabinet du bibliothécaire, belle pièce carrée dont les hautes fenêtres donnent sur les jardins de l'Orangerie, ou de Diane, qui étaient à cette époque les jardins réservés de l'Impératrice. Il est impossible de rêver pour un homme d'étude, et surtout pour un poète, une retraite plus idéale. Chaque matin, quand j'arrivais entre huit et neuf heures dans ce lieu choisi, j'avais

un moment d'extase : la saison d'été fut exceptionnellement belle et chaude cette année-là ; les grandes fenêtres largement ouvertes sur les jardins laissaient monter, avec de vagues odeurs de verdure et de fleurs, la note fraîche d'un jet d'eau, et de frêles chants d'oiseaux s'élevant de l'épaisseur des bosquets. A part ces bruits légers et charmants, c'était le silence recueilli d'une profonde solitude, avec la sensation sévère et grandiose d'un intérieur de palais.

Ce fut là que je reçus un matin la visite du vieux curé de Bourron. Il se nommait l'abbé Pougeois. Il était depuis longtemps, — depuis sa jeunesse, je pense, — curé de ce joli village de Bourron, situé à quelques kilomètres de Fontainebleau, au delà de la forêt, du côté de la Seine. Très lettré pour un curé de campagne, il avait découvert qu'un savant orientaliste du temps de Louis XIV, le père Vansleb, dominicain, tombé injustement dans la disgrâce de Colbert, était venu mourir à Bourron après y avoir exercé quelque temps les humbles fonctions de vicaire. L'abbé Pougeois s'était consacré avec une sorte de passion pieuse et d'idée fixe à la mémoire de ce savant malheureux et oublié : il était parvenu à retrouver dans un coin obscur de l'église sa tombe ignorée qu'il fit restaurer. Puis, secondé dans ses recherches par l'obligeance amicale de M. Champollion-Figeac, mon vénérable prédécesseur à la bibliothèque de Fontainebleau, il avait laborieusement recueilli tous les éléments d'une biographie complète du père Vansleb. M. Champollion-Figeac l'encourageait dans ce travail en lui promettant d'en parler à l'Empereur, et en lui laissant espérer que l'impression de son livre serait payée sur la cassette impériale, car l'abbé Pougeois ne se dissimulait pas que la biographie du père Vansleb ne tenterait pas beaucoup les éditeurs, et, dénué lui-même de toutes ressources, il était incapable de faire les frais de l'édition. Toutefois, sur les assurances que lui donnait M. Champollion, il avait poursuivi bravement son œuvre. Après plusieurs années de travail, il l'avait enfin terminée dans la joie de son cœur, et il venait de mettre au net son précieux manuscrit, formant la matière d'un fort volume in-octavo, quand M. Champollion-Figeac mourut. Ce fut un coup terrible pour le pauvre curé qui perdait en même temps un ami et un protecteur. Il vit dès ce moment le long et cher travail de sa vieillesse compromis et probablement perdu, son manuscrit condamné à un éternel incognito et le père Vansleb, son héros, retombé pour jamais dans les limbes. M. Champollion avait été comme lui-même un érudit et un vieillard : à ces deux titres, il avait dû s'intéresser à ses savantes études ; mais qu'espérer du nouveau bibliothécaire, qui n'était ni un érudit, hélas ! ni même un vieillard ? Je me figure que j'apparaissais à l'abbé Pougeois comme une espèce de mus-

cadin duquel il ne pouvait attendre pour son père Vansleb comme pour lui-même qu'un accueil dérisoire. Il avait fait évidemment un grand effort de courage pour affronter cette épreuve : je le vis entrer les yeux inquiets, le front pâle et mouillé de sueur sous ses cheveux blancs. C'était un honnête et innocent visage de vieux prêtre et de vieux savant. Il me dit d'une voix tremblante ses longs travaux, ses espérances déçues, ses angoisses. Je me fis naturellement un plaisir de tromper ses appréhensions en ce qui me concernait, et je lui promis mon concours dans la mesure du possible.

Le soir même, il m'apporta son manuscrit, dont la masse considérable me rendit rêveur. Je n'ai jamais ouvert sans tremblement les manuscrits qu'on m'a fait l'honneur de me soumettre. Mais jamais je n'en ai ouvert aucun avec autant d'inquiétude. Il aurait fallu à la vérité que l'œuvre de l'abbé Pougeois fût bien mauvaise pour que ma conscience se refusât à la recommander aux puissants de la terre. Mais tout scrupule à ce sujet me fut épargné. La vie du père Vansleb était un ouvrage d'une lecture un peu austère, mais très honorablement écrit et d'un sérieux intérêt. Restait à obtenir de l'Empereur la somme nécessaire à l'impression du livre : mon vieux curé évaluait cette somme à six cents francs ; dans sa profonde pauvreté, ce chiffre lui paraissait énorme, il hésita à le préférer, et l'expression de sa physionomie n'eût pas été différente s'il m'eût dit six cent mille francs.

Admis par un sentiment de délicate courtoisie dans l'intimité de la maison impériale, il me convenait moins qu'à personne d'y jouer le rôle de solliciteur. Je m'étais donc imposé à cet égard une réserve absolue ; et il fallait le cas tout exceptionnel du curé de Bourron pour m'en faire sortir. Quoique l'Empereur me témoignât une bienveillance presque affectueuse, la familiarité que je me sentais permise avec lui n'allait pas jusqu'à le chambrer dans un coin pour lui adresser des requêtes. Une demande d'audience me parut trop solennelle, sans compter que je me suis toujours défilé, à juste titre, de mon éloquence. Bref, je rédigeai un petit rapport sur le livre de mon protégé, en rappelant l'espèce d'engagement que mon prédécesseur avait pris envers lui, et en insistant sur les parties touchantes et sentimentales de l'histoire.

Mon aimable ami Piétri, secrétaire particulier de l'Empereur, voulut bien se charger de lui remettre mon rapport. J'avoue que je n'attendis pas sans un peu d'anxiété le résultat de ma démarche : si honorable qu'en fût le motif, c'était une demande d'argent, et une demande d'argent a toujours en soi un caractère particulier d'indiscrétion. La somme n'était pas assez forte, il est vrai, pour grever la liste civile ; mais je savais que l'Empereur était assailli chaque jour de sollicitations de ce genre, et qu'il était forcé par conséquent de limiter ses libéralités en les proportionnant à l'importance de l'objet. La réhabilitation du père Vansleb lui semblerait-elle d'une opportunité tellement impérieuse qu'il se crût obligé d'en faire les frais ? Cela était douteux, et à part le petit désagrément personnel, je pouvais craindre pour mon pauvre vieux curé une déception suprême, qui l'eût navré et moi aussi.

Mes inquiétudes ne furent pas longues. Le lendemain, je m'étais rendu suivant la coutume, vers six heures et demie, dans le salon de Saint-Louis qui s'ouvre à l'extrémité de la galerie de François I^{er}, et où les hôtes du château se réunissaient un peu avant le dîner. Presque aussitôt l'Empereur entra. Il était suivi de Piétri, qui me chercha des yeux et se dirigea directement vers moi. — Pour votre curé ! me dit-il en me glissant dans la main un rouleau de trente napoléons. — Je vis que l'Empereur me regardait en souriant. J'allai à lui, et je le remerciai. — « Content de vous être agréable, me dit-il de sa voix douce et traînante : — et puis j'ai été très intéressé, très touché. » — On ouvrit les deux battants d'une porte. Il prit le bras de l'Impératrice, et on passa, à travers un assez long dédale de salles et de couloirs, dans l'admirable galerie de Henri II, où l'on dînait depuis quelque temps parce qu'on y trouvait plus de fraîcheur.

En sortant de table, on retournait dans le salon de Saint-Louis où l'on prenait le café très sommairement. Quelques hommes allaient fumer : d'autres, à la suite de l'Empereur, de l'Impératrice et de ses dames, descendaient par l'escalier extérieur dans la cour de la Fontaine et passaient de là dans le parc, sur le bord de l'étang aux Carpes. On s'embarquait sur une des pirogues ou des gondoles qui étaient amarrées à la rive et que remorquait quelquefois un petit vapeur. Après la promenade en barque, l'Impératrice avait coutume, par ces lourdes soirées d'été, de s'asseoir sur un fauteuil de jardin devant la porte du salon chinois, qui s'ouvrait en face de la pièce d'eau, et auquel on accédait par un escalier de cinq ou six marches. Sur ces marches, recouvertes de tapis ou de nattes, on se groupait autour d'elle, et la conversation se prolongeait assez tard en vue de l'étang piqué d'étoiles, et des grands ombrages qui l'enveloppaient.

J'avais été très reconnaissant de la bonté empressée avec

laquelle l'Empereur avait fait droit à ma requête : je l'avais été plus encore de l'attention qu'il avait eue de me charger personnellement de remettre son cadeau au curé de Bourron, au lieu de le lui faire parvenir par la voie officielle. Il y avait là un tour de délicatesse aimable, qui était du reste naturel à l'Empereur, dont la courtoisie était exquise. Il avait compris que j'aurais un plaisir de romancier à faire moi-même à mon protégé la surprise de la bonne nouvelle, et à lui en remettre le témoignage en espèces sonnantes. Effectivement, le lendemain au saut du lit je pris sur la place du château une vieille berline découverte, qui devait être la berline de l'émigré, et dont le vieux cocher paraissait être l'émigré lui-même, et je me mis en route pour la paroisse de Bourron.

La matinée était aussi belle et aussi riante que la soirée de la veille avait été sombre. L'orage avait purifié le ciel. Je fus bientôt dans la forêt, admirant les effets de la lumière matinale dans les ravines sauvages et respirant à pleins poumons l'odeur aromatique des sapins et des genévriers qui craquaient déjà sous le soleil. Je me sentais, à dire vrai, joyeux comme un enfant avec mon rouleau d'or dans ma poche. J'entendis tout à coup un tintement de grelots derrière moi ; mon cocher s'était retourné : je vis qu'il arrêta son cheval sur un des côtés de la route et qu'il ôta son chapeau. Je m'étais retourné en même temps : j'aperçus un panier très élégant, attelé de deux poneys harnachés de filets, qui arrivait grand train sur nous. Il y avait deux valets de pied sur le siège de derrière et dans le panier deux dames dont l'une conduisait. Je reconnus l'Impératrice. Je m'étais mis debout dans mon modeste équipage, le chapeau à la main. L'Impératrice passa comme un trait, riant avec sa demoiselle d'honneur, me fit un de ses gracieux signes de tête et me jeta gaiement deux ou trois paroles que je n'entendis pas, mais qui néanmoins m'enchantèrent.

Ce fut après avoir traversé la vallée aux Cerfs, que je découvris, du haut d'une côte, au milieu d'une plaine immense, le clocher de Bourron noyé dans les vergers et dans les pampres. Vingt minutes plus tard, je sonnais à la porte du presbytère, qui présentait l'aspect banal d'une maisonnette de village. Une vieille femme vint m'ouvrir, en traînant sa jambe paralysée. « Monsieur le curé, me dit-elle, était allé dire la messe dans une paroisse voisine, mais il ne tarderait pas à rentrer. » Elle m'introduisit dans une salle basse carrelée, qui servait à la fois de salon, de salle à manger et de cabinet de travail. C'était l'intérieur triste, froid et propre d'un pauvre parloir de couvent, avec quelques images de sainteté sur les murs blanchis à la chaux, deux ou trois chaises et un fauteuil de paille recouvert d'un vieux coussin fané. Dans l'embrasure d'une fenêtre était le petit bureau en sapin noirci sur lequel avait été écrite la vie du père Vansleb. Un jardin, plus long que large, et fort bien tenu, formait le seul luxe de l'habitation.

Presque aussitôt j'entendis l'abbé Pougeois rentrer et conférer à demi-voix dans le couloir avec sa vieille servante infirme : elle lui remit ma carte, et il se précipita dans la salle basse, murmurant avec trouble quelques paroles de bienvenue, battant d'une main sa soutane poudreuse, et m'interrogeant d'un œil effaré. « Monsieur le curé, lui dis-je, je vous rapporte votre manuscrit. » L'abbé Pougeois pâlit et son visage s'allongea douloureusement. « Et de plus, ajoutai-je, en exhibant le précieux rouleau, six cents francs que l'Empereur vous envoie pour le faire imprimer. — Ah ! Monsieur ! Monsieur ! est-ce possible ? Que je vous remercie !... Ah ! mon Dieu ! que l'Empereur est bon ! Nous allons boire quelque chose à sa santé, n'est-ce pas, Monsieur ? » Il retroussait déjà sa soutane pour descendre à sa cave, quand je lui fis observer que je ne prenais jamais rien entre mes repas. Il était désespéré. Il s'agitait en balbutiant de nouveaux remerciements, et en cherchant évidemment quelque autre moyen de me prouver sa gratitude. Je le tirai d'embarras en lui demandant à voir son jardin, qu'il cultivait lui-même. Nous nous y promenâmes un moment, au milieu des plates-bandes bordées de buis, des beaux lis blancs et des roses trémières. J'admirai surtout les treilles en espalier qui tapissaient les murailles, et qui visiblement étaient la joie et l'orgueil de l'abbé Pougeois. Elles étaient alors chargées d'un chasselas en pleine maturité qui faisait penser aux raisins merveilleux de la Terre Promise. « Aimez-vous le chasselas, Monsieur ? me dit l'abbé Pougeois avec une curiosité haletante. — Monsieur le curé, je l'adore. » Il prit un air malicieux et méditatif, me reconduisit jusqu'à ma berline, et la suivit longtemps dans l'espace d'un regard attendri.

Le soir même, je recevais une hotte remplie de chasselas dont je n'eus pas de peine à deviner la provenance. La délicatesse la plus élémentaire me commandait de refuser ce cadeau, et cependant (après vingt années, je n'y songe pas encore sans rougir) cédant peut-être à la crainte de mortifier mon vieux curé, peut-être à la corruption des temps, peut-être simplement à ma sensualité, j'acceptai le chasselas.

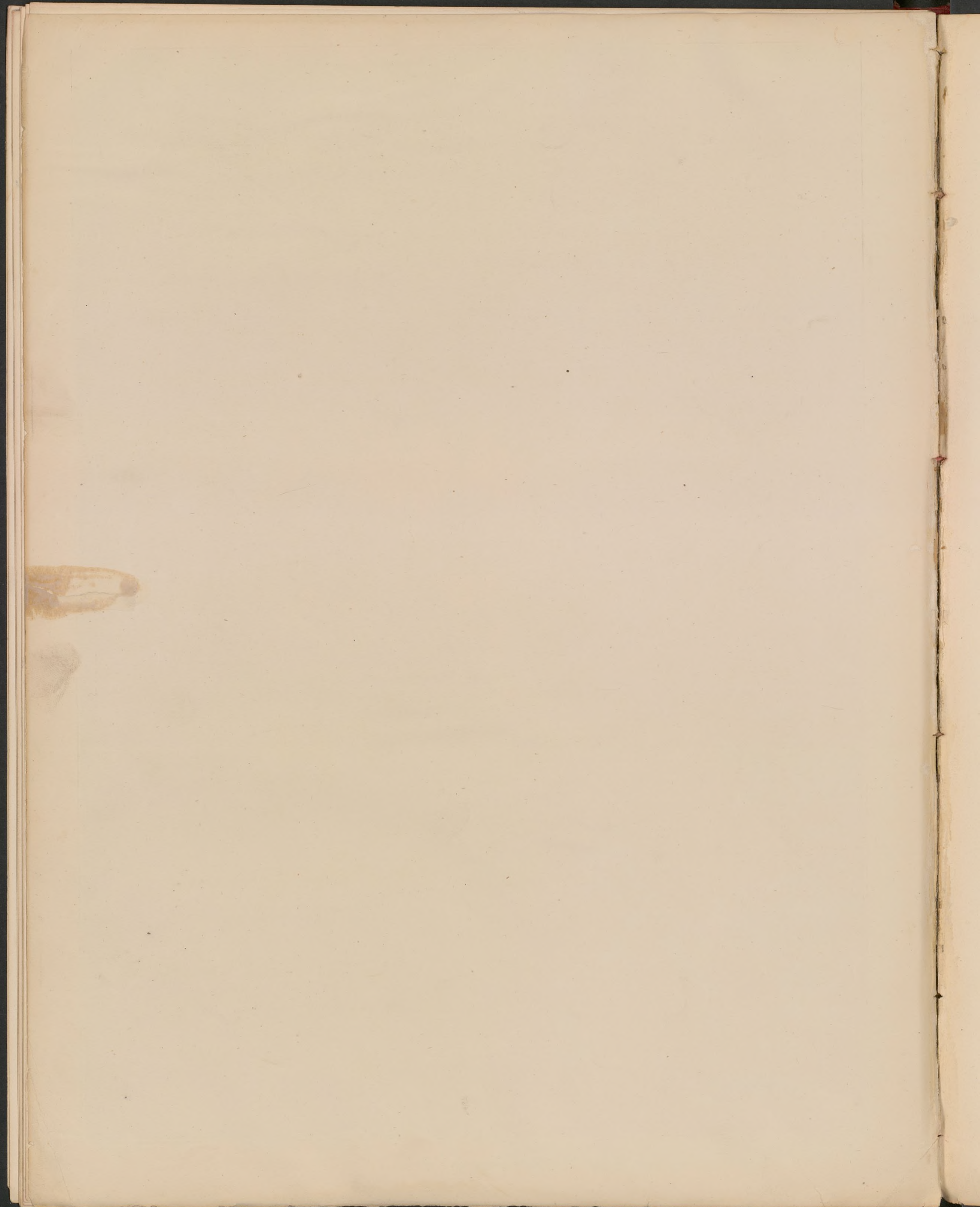
OCTAVE FEUILLET.
de l'Académie française.



PEINT PAR HENNER

Chromotypographie Bousso, Valadon & Cie.

JUANA





SÉRÉNADE DE PIERROT

PAR

EDMOND AUDRAN

(Pierrot s'avance dans la nuit vers la fenêtre de Colombine)

ALLEGRETTO *PP Léger.*

Sempre legato.

Ped. *

Ped. *

Ped. *

Ped. *

FIGARO ILLUSTRÉ

Andantino (Pierrot mime sa sérénade) *Espress.*

Tempo *pp*

Tempo 1^o (Pierrot s'en va!) *pp*

Ritenu. p

Ritenu.

Reprise ad libitum pour le 2^e Coup!

(Pierrot attend?... Colombine ne répond pas!)

Rallentando poco a poco e morendo.






AUBADE

PAR

E. LALO

A madame Caroline de Serres.

PIANO

All^{to} non troppo 144 = 

Dolce espress.

pp

pp

Cresc.

Appassionato.

Dimin.

una corda.

Sempre pp

pp

pp

Cresc.

f

Dimin.

pp

una corda.

Ped.

pp

pp

p

Cresc.

f



LE RÉGISSEUR

A Fontainebleau — Juillet 1712

« Les musiques languissaient; on s'avisa de les réveiller par quelques scènes détachées des comédies de Molière, et de les faire jouer par des musiciens du Roi vêtus en comédiens. »

(Mémoires du duc de Saint Simon.)

PERSONNAGES :

LE RÉGISSEUR
MONSIEUR DE VILLEROY, capitaine des gardes
BERTHELIN }
DUPRÉ } musiciens du Roi
GRILLET }
CARTIGNY }
MONSIEUR VOISIN, secrétaire d'État
MONSIEUR LE MARQUIS DE NANGIS
UN ABBÉ
COURTISANS

SCÈNE PREMIÈRE

LE RÉGISSEUR, LE CAPITAINE DES GARDES, MM. BERTHELIN,
DUPRÉ, GRILLET ET CARTIGNY

Ces musiciens du Roi ont des costumes de théâtre; la pièce qu'ils sont occupés à répéter est L'ÉCOLE DES MARIS, de Molière. Ils ne sont pas vêtus à la mode de 1712, mais bien à celle de 1660; le Régisseur a tenu à ce qu'ils fussent habillés exactement comme les comédiens qu'il avait vus au temps de sa jeunesse,

*De ces souliers mignons, de rubans revêtus,
Qui vous font ressembler à des pigeons pattus,
Et de ces grands canons où, comme en des entraves,
On met, tous les matins, ses deux jambes esclaves,
Et par qui nous voyons ces messieurs les galants
Marcher écarquillés ainsi que des volants...*

Ces vers, que l'on supprimait à la scène, ont été rétablis. M. Dupré joue le rôle de Valère; M. Berthelin, celui de Sganarelle, et M. Cartigny, celui d'Ergaste.

Quant à M. Grillet, sa petite taille et sa jolie figure l'ont tout naturellement désigné pour le rôle d'Isabelle. Il porte, de la façon la plus gentille du monde et la plus modeste, le costume que mademoiselle de Brie a porté autrefois, plus de trente ans avant lui.

Le Régisseur va avoir soixante-quatorze ans; il ressemble, trait pour trait, à un médaillon en cire, d'Antoine Benoist, que l'on peut voir à Versailles dans la chambre du Roi.

Il est, comme il convient à tout bon Régisseur, à tout Régisseur que l'on respecte, assis commodément dans son fauteuil; derrière ce fauteuil se tient le capitaine des gardes, à qui l'on a permis d'assister à la répétition. MM. Cartigny, Berthelin et Dupré — Ergaste, Sganarelle et Valère — disent les derniers vers de la scène treizième du second acte :

BERTHELIN (Sganarelle)

... Vous en doutez donc et prenez pour des feintes
Tout ce que, de sa part, je vous ai fait de plaintes.
Voulez-vous qu'elle-même elle explique son cœur?...

LE RÉGISSEUR

Vous n'êtes point assez gai, monsieur Berthelin; vous ne vous moquez pas assez de Valère...

BERTHELIN

Voulez-vous qu'elle-même elle explique son cœur?...

LE RÉGISSEUR

A la bonne heure, cela est mieux...

BERTHELIN

Voulez-vous qu'elle-même elle explique son cœur?...
J'y consens volontiers pour vous tirer d'erreur.
Suivez-moi, vous verrez s'il est rien que j'avance,
Et si son jeune cœur entre nous deux balance...

LE RÉGISSEUR

Monsieur Cartigny...

CARTIGNY

Sire...

LE RÉGISSEUR

Je me souviens qu'en cet endroit Duparc, qui jouait le rôle d'Ergaste, traversait brusquement et arrivait à la porte d'Isabelle en même temps que Molière, je veux dire en même temps que Sganarelle. Sganarelle alors, furieux de le trouver là, le prenait par le milieu du corps et le repoussait; Ergaste, en revenant à sa première place, tournait deux ou trois fois sur lui-même, et cela faisait un jeu de scène le plus divertissant du monde.

(Berthelin et Cartigny exécutent le mouvement indiqué.)

Non, non, ce n'est pas cela du tout; il semble que vous ayez peur de vous faire du mal et que vous ne redoutiez rien tant que de prêter à rire. C'est ce que je reproche aux comédiens d'aujourd'hui et ce qui me les a rendus insupportables. La façon dont ils disent les choses leur paraît si belle que, pour n'en rien faire perdre à ceux qui les écoutent et pour n'en rien perdre eux-mêmes, ils parlent le plus lentement qu'ils peuvent et se gardent bien de gêner, par le moindre mouvement, le délicieux ronron de leurs paroles. C'est ainsi qu'ils jouent tout, même Molière... et l'on ne se douterait guère, en les entendant, que les comédies qu'ils représentent ne sont pas seulement les plus belles que l'on puisse imaginer, mais qu'elles sont aussi et qu'elles seront dans tous les temps celles qui doivent provoquer le plus d'éclats de rire et les plus francs... Recommencez, je vous prie...

(Berthelin et Cartigny recommencent.)

Prenez-le donc et poussez-le de la bonne manière... S'il tombe, il tombera, voilà tout...

(Ils recommencent encore, et le mouvement, cette fois, réussit absolument.)

A la bonne heure, monsieur Berthelin, voilà une belle grimace de colère! A la bonne heure, monsieur Cartigny, voilà deux belles pirouettes... Là, c'est assez... vous devez être fatigués, reposez-vous pendant un instant; nous nous occuperons tout à l'heure de la scène d'Isabelle...

(Les comédiens se retirent au fond de la salle.)

Monsieur de Villeroi?...

(Le capitaine des gardes s'approche du fauteuil.)

La journée avance, monsieur de Villeroi, et il n'arrive pas de courrier de Flandre...

LE CAPITAIN DES GARDES

M. le maréchal de Villars a prévenu Votre Majesté qu'il ne comptait pas en envoyer avant la fin de l'entreprise.

LE RÉGISSEUR

Aussi n'en attendais-je pas il y a deux jours; mais hier j'en ai attendu un, et aujourd'hui...

LE CAPITAIN DES GARDES

Il est probable que l'entreprise a réussi. M. le Maréchal, au lieu d'envoyer un courrier à Votre Majesté, aura désigné un homme de condition...

LE RÉGISSEUR *(Aux comédiens qui, tout en parlant bas, semblent parler avec beaucoup d'animation.)*

Vous voilà de bien belle humeur, messieurs. Est-il permis de vous demander le motif...?

CARTIGNY

Sire, c'est M. Dupré qui nous raconte que ce matin, à Paris, il a entendu dire que M. le maréchal de Villars venait de remporter une grande victoire...

LE RÉGISSEUR

Je le saurais, je pense...

LE CAPITAIN DES GARDES

Il y a comme cela des nouvelles qui, passant de bouche en bouche, arrivent plus vite que tous les courriers du monde...

LE RÉGISSEUR

Oui, les mauvaises nouvelles.

LE CAPITAIN DES GARDES

Les bonnes aussi, quelquefois, Sire.

LE RÉGISSEUR *(Après un moment de silence.)*

Alors, puisque, selon vous, nous avons tout lieu de nous réjouir, vous ne trouverez pas mauvais que la répétition continue... Où en étions-nous, monsieur Berthelin?... Vous alliez frapper à la porte d'Isabelle...

BERTHELIN

Oui, Sire...

LE RÉGISSEUR

Eh bien! frappez...

(Entre M. Grillet, jouant le rôle d'Isabelle.)

GRILLET

Quoi! vous me l'amenez! Quel est votre dessein?
Prenez-vous contre moi ses intérêts en main,
Et voulez-vous, charmé de ses rares mérites,
M'obliger à l'aimer et souffrir ses visites?...

BERTHELIN

Non, ma mie, et ton cœur, pour cela, m'est trop cher,
Mais il prend mes avis pour des contes en l'air,
Croit que c'est moi qui parle, et te fais, par adresse,
Pleine pour lui de haine et pour moi de tendresse;
Et par toi-même enfin, j'ai voulu, sans retour,
Le tirer d'une erreur qui nourrit son amour...

GRILLET *(à Valère)*

Quoi! mon âme, à vos yeux, ne se montre pas toute,
Et de mes vœux, encor, vous pouvez être en doute!

LE RÉGISSEUR

Vous êtes un homme, monsieur Grillet; aussi n'y a-t-il rien d'étonnant à ce que, jouant un rôle de femme, vous n'ayez point la légèreté nécessaire. Soyez sûr que, si la pupille de Sganarelle eût parlé comme vous venez de le faire, Sganarelle, tout Sganarelle qu'il était, se fût tout de suite aperçu que l'on se moquait de lui. Molière, qui, malheureusement, avait les meilleures raisons du monde pour s'y bien connaître, n'ignorait pas que, lorsque les femmes se mêlent de tromper, la plus innocente s'y prend, dès sa première tromperie, de façon à défier la plus subtile clairvoyance... Vous lorgnez Valère et lui parlez d'une voix tendre, ce n'est point cela. Votre voix, puisque vous faites semblant d'être en colère, doit continuer d'être irritée, avec un presque rien qui corrige et qui suffit pour avertir...

GRILLET

Quoi! mon âme à vos yeux ne se montre pas toute,
Et de mes vœux, encor, vous pouvez être en doute!...

Cette fois, il est probable que M. Grillet s'est surpassé : le Régisseur ne fait aucune observation, la scène continue :

DUPRÉ *(Valère)*

Oui, tout ce que monsieur de votre part m'a dit,
Madame, a bien pouvoir de surprendre un esprit.
J'ai douté, je l'avoue...

Valère parle, Isabelle lui répond : ils disent ainsi une trentaine de vers sans être interrompus; ils s'arrêtent alors étonnés, et ils cessent de jouer, comprenant que le Régisseur ne les écoute plus, qu'il pense à autre chose.

Et, en effet, le Régisseur pense à autre chose.

Il pense que le temps est loin où Molière en personne jouait devant lui le rôle de Sganarelle, et qu'il est loin aussi le temps où Turenne et Condé, Catinat et Luxembourg lui gagnaient des batailles... La dernière fois que les comédiens, les vrais, ont représenté L'AVARE, il n'a pu y tenir, il est sorti avant la fin : voilà pour le théâtre; et quant aux batailles..., il se souvient qu'après Ramillies on l'a laissé pendant cinq jours sans nouvelles; qui lui dit que le silence du maréchal n'annonce pas un désastre pareil?... Il pense que le prince Eugène assiège Landrecies et que, s'il parvient à s'en emparer, c'est la frontière ouverte, l'ennemi devant Paris, l'invasion!... Il en sera quitte, lui, pour convoquer toute la noblesse du Royaume, la conduire à l'ennemi et périr; mais la France, que deviendra-t-elle, cette France qu'il avait faite si grande?... Il pense à tout cela, le pauvre vieux Régisseur; il se demande si tant d'infortunes, succédant à tant de prospérités, ne sont pas le châtiment de quelque faute qu'il aura commise, et alors de ses lèvres s'échappent ces mots qui, s'ils étaient prononcés par tout autre Régisseur, seraient absolument inexplicables :

— J'ai trop aimé la guerre, murmure-t-il.

Le bruit de ses paroles le réveille; il regarde, il voit le capitaine des gardes immobile; les comédiens improvisés ont gardé leurs places, mais ne soufflent plus mot; il se reprend, il redevient maître de lui et, avec ce grand air de politesse qui ne l'abandonne jamais :

Je vous demande pardon, messieurs, où en étions-nous restés?

BERTHELIN

M. Grillet venait de finir sa tirade, Sire, et j'allais lui répondre.

LE RÉGISSEUR

Donnez la réplique, monsieur Grillet.

GRILLET *(Isabelle)*

Il faut que ce que j'aime, usant de diligence,
Fasse à ce que je hais perdre toute espérance,
Et qu'un hymen heureux affranchisse mon sort
D'un supplice, pour moi, plus affreux que la mort!

BERTHELIN *(Sganarelle)*

Oui, mignonne, je songe à remplir ton attente.

LE RÉGISSEUR

Bien, monsieur Berthelin, ne craignez pas d'être comique.

GRILLET

C'est l'unique moyen de me rendre contente.

BERTHELIN

Tu le seras dans peu.



GRILLET
Je sais qu'il est honteux
Aux filles d'expliquer si librement leurs vœux.

BERTHELIN
Point, point !

GRILLET
Mais, en l'état où sont mes destinées,
De telles libertés doivent m'être données,
Et je puis, sans rougir, faire un aveu si doux
A celui que déjà je regarde en époux...

LE RÉGISSEUR
Ce n'est point cela : vous exagériez tout à l'heure, et maintenant vous ne laissez rien paraître de ce que vous éprouvez. Il n'y a point là dedans assez de jeunesse répandue, ni assez d'amour ; mais encore une fois ce n'est pas votre faute... Redites-moi les deux derniers vers.

GRILLET
Et je puis, sans rougir, faire un aveu si doux
A celui que déjà je regarde en époux...

LE RÉGISSEUR

N'allez pas trop loin, non plus. Isabelle est amoureuse, mais c'est la plus honnête fille du monde : il ne faut pas l'oublier !...

GRILLET (reprenant)

Et je puis, sans rougir, faire un aveu si doux
A celui que déjà je regarde en époux...

LE RÉGISSEUR

Bien, cette fois !

BERTHELIN

Oui, ma pauvre fanfan, pouponne de mon âme.

LE RÉGISSEUR

Très bien, monsieur Berthelin ! Vous ne devez pas, vous, craindre d'aller trop loin.

GRILLET

Qu'il songe donc, de grâce, à me prouver sa flamme !

BERTHELIN

Oui, tiens, baise ma main...

GRILLET

Que, sans plus de soupirs,

Il conclue un hymen qui fait tous mes desirs,
Et reçoive en ce lieu la foi que je lui donne
De n'écouter jamais les vœux d'autre personne.

Isabelle, ici, fait semblant d'embrasser Sganarelle et donne sa main à baiser à Valère. La façon dont le jeu de scène est exécuté ne paraît pas divertir extraordinairement le Régisseur.

LE RÉGISSEUR

Vous n'y êtes pas... Ce que vous expédiez en moins d'une minute, doit en durer deux ou trois... Molière avait vu Scaramouche, il avait vu les farceurs du Pont-Neuf, il était lui-même un mime excellent ; il savait que, pour faire rire, il n'est point toujours nécessaire de parler ; un geste peut suffire, accompagné de quelques mouvements de la physionomie... « Oui, tiens, baise ma main... » dit Sganarelle ; et non seulement Isabelle ne baise pas la main du bonhomme, mais elle refuse de laisser prendre sa main, à elle, elle se défend...

(Il s'arrête.)

On fait beaucoup de bruit, il me semble. Voyez ce que c'est, monsieur de Villeroy...

Avant que le capitaine des gardes ait eu le temps d'obéir, les portes s'ouvrent : entrent M. Voisin, secrétaire d'État à la Guerre, M. de Nangis et un grand nombre de courtisans.

SCÈNE DEUXIÈME

LES MÊMES, MONSIEUR VOISIN, MONSIEUR DE NANGIS, UN ABBÉ,
LES COURTISANS

MONSIEUR VOISIN

Sire, je vous amène M. de Nangis qui arrive de l'armée...

MONSIEUR DE NANGIS

M. le maréchal de Villars a bien voulu me charger de remettre cette lettre à Votre Majesté.

LE RÉGISSEUR

Vous êtes le bienvenu, monsieur de Nangis.

(Il prend la lettre et commence par lire tout bas, puis il lit tout haut.)

Au camp de Denain, ce 24 juillet 1712.

« Sire, après plusieurs nouvelles pénibles à Votre Majesté, j'ai au moins la satisfaction de lui en apprendre une agréable. M. le marquis de Nangis aura l'honneur de lui dire que le camp retranché de Denain a été emporté après une assez vigoureuse résistance. »

Il se remet à lire tout bas ; puis, apercevant un abbé qui est entré avec les courtisans, il lui fait signe d'approcher :

J'ai de bonnes nouvelles de votre frère, M. de Broglie ; il a fait en cette occasion comme il a accoutumé de faire.

(Se tournant vers les quatre musiciens.)

La répétition est terminée, messieurs, nous reprendrons cela un autre jour.

HENRI MEILHAC,
de l'Académie française.



grand salon, où elle est figurée par une rainure du parquet. Quand le gouverneur de Riazan venait faire une enquête, B... le recevait poliment, passait de l'autre côté de la rainure, et déclinait la compétence de ce fonctionnaire qui n'avait plus le droit de l'appréhender. Le gouverneur de Vladimir s'avisait-il à son tour de l'importuner, Vassili Ivanovitch rétrogradait



dans le salon de Riazan et renvoyait le délégué du Tsar aux affaires de son ressort. Une fois, après le scandale du village brûlé, les deux gouverneurs, résolus d'en finir, se donnèrent rendez-vous au château. A la dernière station de poste, celui de Riazan trouva un exprès, porteur d'un gros pli ; il tourna bride brusquement, sous prétexte d'affaires urgentes qui le rappelaient. Les méchantes langues racontèrent plus tard que ce pli renfermait cent mille roubles.

De tous les récits que faisait mon père sur Vassili B..., une scène est demeurée particulièrement gravée dans mon imagination enfantine. Il me semble y avoir assisté, tant je l'ai souvent entendu conter par l'homme véridique qui en fut le témoin oculaire. Vassili Ivanovitch était déjà vieux, quand une maladie le surprit et le terrassa en quelques jours ; un matin, le glas de l'église seigneuriale apprit aux serfs que leur maître était mort. Vous pouvez croire que ce glas sonna pour eux comme le plus joyeux *Te Deum*. De tous les villages voisins, les paysans se précipitèrent sur les pas du prêtre, pour aller vérifier de leurs yeux l'heureuse nouvelle. Ils envahirent le château ; l'effrayant seigneur était couché dans la grande salle, plus effrayant que jamais, avec le pouvoir de la mort sur le visage ; il gisait sur la table, tout seul entre les cierges. Ses proches, mandés de Pétersbourg, n'avaient pu encore arriver ; ses lanciers s'étaient dérobés dans quelque retraite, craignant les représailles populaires. Le prêtre lui ferma les yeux, récita l'office et partit, laissant selon l'usage son bedeau, pour psalmodier jusqu'au lendemain des prières sur le corps.

Mais les paysans ne sortirent pas avec leur pasteur ; ils ne pouvaient se lasser de regarder leur ennemi mort. Restés maîtres du château, ils écoutèrent d'abord en silence les litanies du bedeau, qui murmurait, dans un angle de la salle, les paroles des vengeances divines ; bientôt, ils s'enhardirent dans leur joie, les propos bruyants couvrirent la voix du psalmiste. Un jeune vaurien s'offrit pour aller chercher de l'eau-de-vie ; on apporta les brocs, on commença de boire et de s'enivrer. Mon père et quelques autres voisins tentèrent vainement d'arrêter cette orgie sacrilège ; les paysans ne se possédaient plus ; ils dansaient en rond autour du cadavre, se tenant par la main, chantant, hurlant, accablant le défunt d'injures et de défis. Les plus furieux le tiraient par les moustaches et lui arrachaient des poignées de cheveux. Le jeune gars qui avait été chercher la *vodka* vida le verre d'eau bénite, le remplit de liqueur et l'intro-

duisit de force entre les dents du mort, criant : « Bois à la santé de tes pauvres petits esclaves, fils de chienne ! » Soudain, le verre tomba de ses mains et se brisa sur le sol ; l'homme bondit en arrière, pâle de terreur.

Les yeux que le prêtre venait de fermer s'étaient rouverts. Ils promenaient sur l'assistance un regard diabolique, plein des choses vues dans l'enfer. En une seconde, le silence et l'immobilité se firent dans la foule ; chacun demeura pétrifié à la place où le regard l'avait atteint ; la plupart tombèrent à genoux. On n'entendit plus que le nasillement du bedeau qui continuait son office, penché sur le psautier ; il lisait : « Je me lèverai, j'atteindrai ceux qui m'insultent, je les réduirai en poussière... » Comme il achevait ce verset, le seigneur se redressa lentement sur son séant. Après les yeux, les lèvres se rouvrirent ; il sembla aux paysans anéantis qu'elle venait aussi de l'enfer, la voix qui remontait sur ces lèvres. C'était pourtant la voix habituelle du maître. Elle commanda : « Eustap, toi qui m'as outragé, avance ici ; et toi, Pacôme, qui as touché ma tête ; et toi, Micha, qui as tiré mes moustaches... » — il nomma chacun de ceux qui avaient porté la main sur lui, rappelant exactement le méfait, — « demain, vous serez pendus. Les autres seront passés par les verges. Eh ! mes gens, des cordes, qu'on les lie ! »

Le vieux majordome alla rechercher les lanciers. Jusqu'à leur arrivée, personne n'eut la pensée de bouger, de résister ou de fuir. Quand ils entrèrent, le maître était debout, dominant la foule agenouillée. Il indiqua ceux qu'on devait lier. Puis, prenant un rouble dans la poche du valet de chambre, il le jeta au bedeau, avec cet avertissement : « Toi, va-t'en plus vite, imbécile ; et si tu reviens jamais faire ici ton métier avant que je ne te l'ordonne moi-même, tu seras fouetté comme les autres. » Le lendemain, les coupables se balançaient aux potences, dans le *Jardin terrible*.

B... raconta ensuite à mon père qu'il n'avait pas eu, durant cet accès de catalepsie, un seul instant de défaillance mentale ; il avait reconnu chaque voix, noté chaque incident, jusqu'au moment où la paralysie céda, soit par l'effet d'un violent mouvement de colère, soit sous l'action de la liqueur brûlante qu'on lui versait dans la gorge. Mais quand le médecin du district voulut expliquer à quelques paysans comment leur seigneur était revenu de léthargie, il perdit sa peine, vous l'imaginez bien. Pour tout le peuple de Riazan, Vassili Ivanovitch était ressorti de l'enfer, afin de faire pendre encore quelques serfs. De ce jour-là, les pauvres gens perdirent tout espoir de délivrance ; il leur fut prouvé que leur maître se jouait de la puissance de Dieu, comme il s'était joué de celle du Tsar. Beaucoup demeurèrent persuadés que ce maître n'était autre que Satan l'immortel.

B... vécut et sévit pendant de longues années encore ; on n'osa même plus murmurer dans ses villages. Quand il mourut pour tout de bon, personne n'y voulut croire, et ses héritiers s'étonnèrent longtemps de la docilité exemplaire de leurs serfs. Ces âmes simples attendaient toujours le retour de Vassili le réprouvé. Aujourd'hui encore, les vieux paysans se signent quand ils longent ce marais. Les jeunes, les esprits forts, admettent bien que Vassili Ivanovitch a fini par mourir ; mais ils ajoutent que son corps n'a pourri dans sa tombe que depuis le 19 février, le jour de l'émancipation. Au fond, ils ont raison à leur manière ; c'est depuis ce jour que la race des Vassili B... est à jamais morte en Russie. — Et maintenant, le soleil baisse ; allons relever ce vol de halbrans, qui vient de s'abattre derrière le *Jardin terrible*.



EUGÈNE-MELCHIOR DE VOGÜE.



UNE RESSEMBLANCE

J'AVAIS dîné ce soir-là au cabaret, en compagnie d'une dizaine d'artistes et d'écrivains, — vous savez, un de ces diners mensuels comme Paris en compte un si grand nombre. Celui-ci avait été charmant, par hasard, de verve cordiale et d'anecdotes sans fiel. Une pièce de Shakespeare, récemment adaptée pour l'Odéon et qui roule sur une ressemblance absolue entre deux personnes, nous avait conduits à parler de ce phénomène, surprenant quelquefois jusqu'au fantastique : l'identité des physionomies entre deux êtres qui ne se sont jamais vus, qui n'ont aucun lien de race et qui pourtant sont évidemment le même être, allant et venant sous des formes pareilles, avec un caractère pareil et quelquefois une destinée pareille. Le dîner s'étant prolongé assez tard, je me trouvais, vers minuit, revenir du côté du faubourg Saint-Germain où j'habite, avec un de mes confrères aujourd'hui, hélas ! enfermé dans une maison de fous, et qui, dès lors, inquiétait ma sympathie par la bizarrerie de ses allures. J'avais remarqué, pendant le dîner, que notre conversation l'intéressait passionnément et l'énervait tout ensemble. Il avait gardé le silence, et son visage, usé par vingt-cinq ans de vie littéraire, tout maigri et tiré, me paraissait plus crispé encore tandis que nous marchions côte à côte. Je l'en taquinais, selon mon habitude, avec amitié ; j'avais pour lui cette affection particulière qu'un auteur éprouve pour un critique par lequel il a été une fois parfaitement compris. Fut-ce la visible sympathie de cette taquinerie, ou bien étouffait-il de sensations contenues ? Toujours est-il qu'entre la rue de la Paix et celle de Bellechasse, il me raconta, lui aussi, une histoire de ressemblance. Elle me frappa beaucoup sur le moment, peut-être à cause de l'émotion du conteur qui contrastait avec ses habitudes de persiflante ironie, et je la retrouve telle que je l'ai transcrite sur mon journal le soir même, à la date du 25 novembre 1883. — Comme le temps passe !

« Vous avez vu juste, me disait-il, cette causerie m'attristait démesurément. Elle me rappelait une aventure... puis-je appeler cela une aventure?... enfin une émotion d'un ordre trop intime pour la mettre là, sur cette table, entre les bouteilles de liqueurs, les tasses de café et les boîtes à cigares... Ah ! mon ami... — et il me serra le bras fortement — si vous aimez et que vous soyez aimé, oui, croyez-m'en, moi qui ai quinze ans de plus que vous et des cheveux gris, ne refusez jamais, jamais un rendez-vous à la femme qui vous aime et que vous aimez. Où qu'elle vous demande d'aller, et quand vous devriez quitter pour cela et travaux, et devoirs, et famille, et n'importe quoi, allez-y, courez-y par-dessus toute votre vie actuelle. Entendez-moi bien ; on retrouve tout, on refait tout ; position, fortune, amitiés, il n'y a rien qui ne se répare avec de l'énergie et un

peu de chance, mais un vrai rendez-vous d'amour, où le retrouver quand on y a manqué?... »

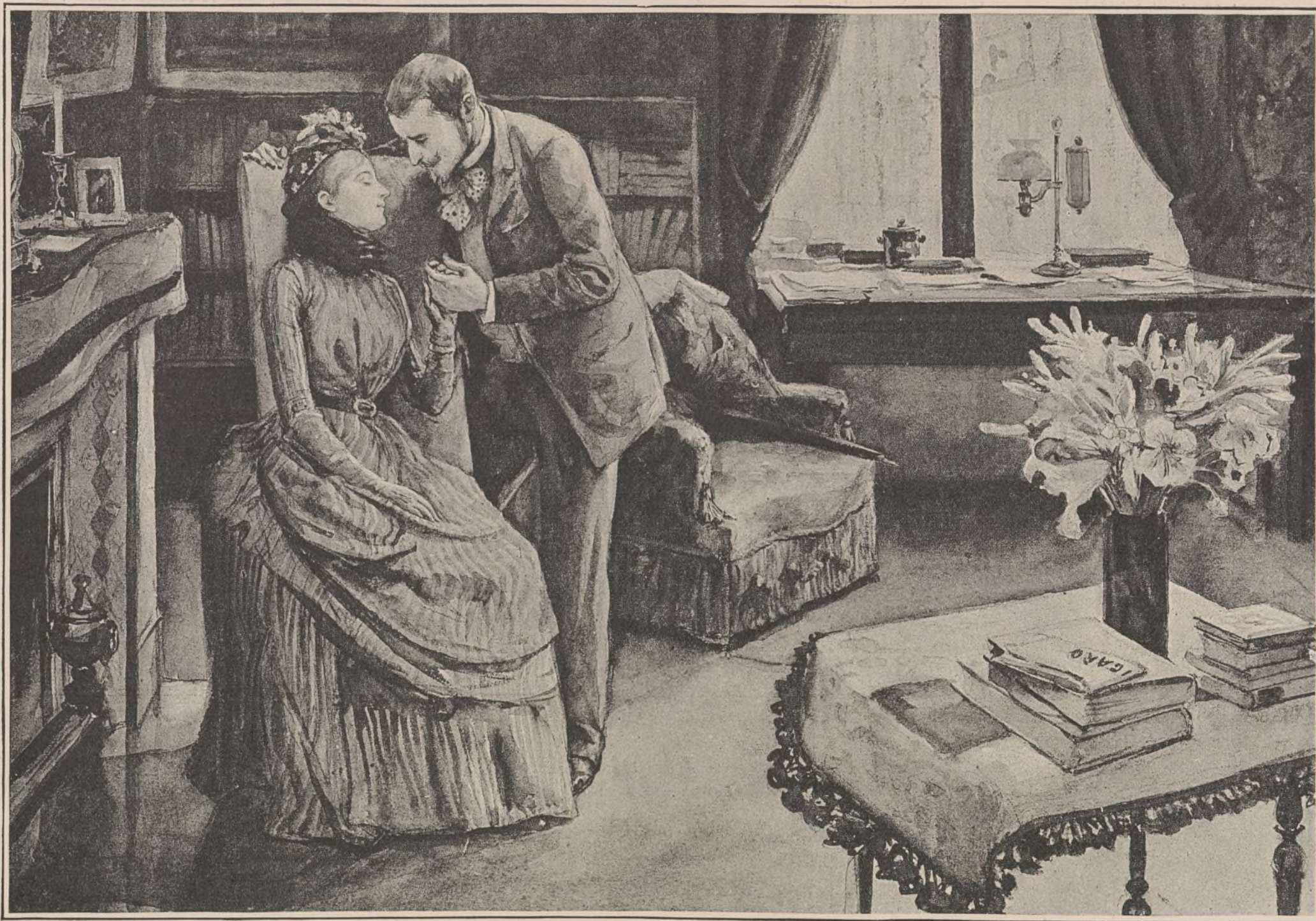
« Vous souvenez-vous, continua-t-il avec plus de calme, que j'étais à Venise, il y a deux ans?... Mais oui, vous m'y avez écrit et je ne vous ai pas répondu. Vous m'avez cru sans doute en proie à cette molle et tiède rêverie qui flotte dans l'air de cette ville où l'on n'entend d'autre bruit que le déchirement de l'eau sous la rame et le claquement sur les pavés des souliers sans talon où tourne le pied des femmes. Je rêvais, en effet, à Venise, mais pas comme vous pensiez. J'avais d'autres fantômes à évoquer sur la frémissante lagune que ceux des femmes de Palma et des seigneurs de Bonifazio. Seulement, vous ne pouviez pas le savoir, ni vous ni personne. Il aurait fallu connaître ma vie et le secret de ma première jeunesse. Ce que je venais chercher à Venise en 1881, c'était un souvenir de 1860, de cette époque où j'avais vingt-cinq ans, et je ramais déjà sur la galère où vous ramerez encore, quand je me reposerai pour toujours. J'avais dès lors notre stérile métier d'écrivain dans une horreur égale à celle qu'il m'inspire aujourd'hui, mais le hasard d'un premier succès remporté au théâtre avait décidé de ma carrière... Quel singulier et paradoxal personnage que ce hasard ! Il y a des gens qu'il comble de ses grâces sur la fin après les avoir torturés toute leur existence durant ; moi, ce fut le contraire. En même temps que je voyais mon petit acte joué sur la scène des Français parmi des acclamations, je rencontrais une maîtresse unique, la seule qui m'ait laissé dans le cœur ce je ne sais quoi d'infiniment doux qui devrait du moins survivre aux baisers. Voyez, je ne peux même pas prononcer son nom. Je fondrais en larmes devant vous, là, sottement... C'était une femme à peine plus âgée que moi, toute mince, avec une pâleur attendrissante et des yeux bruns dont le regard me fait encore chaud, quand j'y pense, à une place mystérieuse de mon cœur. Elle m'aimait. Comment ? Pourquoi ? Ah ! romancier d'analyse que vous êtes, je vous répondrai comme votre cher Hamlet, demandez pourquoi cette lune brille, pourquoi il y a des astres là-haut, une vie de l'homme et une vie des choses ; mais ne demandez pas pourquoi l'on aime. On aime parce que l'on aime, et c'est à se mettre à genoux devant un cœur qui sait aimer, comme devant la seule révélation de Dieu qu'il y ait au monde... »

Je le regardais parler avec une curiosité qu'il devina plutôt qu'il ne la vit, car, lui, ne me regardait pas ; il reprit : « Pardonnez-moi cette sortie, j'en reviens au fait. J'avais rencontré ma maîtresse dans des circonstances dont je vous épargne le détail. Je vous dirai seulement que cette femme était mariée et que les circonstances m'avaient épargné le supplice de connaître son mari et de m'asseoir à son foyer. Elle était

Parisienne et appartenait à cette bourgeoisie riche où les servitudes du ménage n'absorbent pas l'existence des femmes. Je vous donnerai une idée de sa délicatesse de cœur quand je vous aurai révélé qu'elle ne chercha jamais à m'attirer chez elle, et une idée de sa passion par ce simple fait qu'elle trouva, pendant dix-huit mois, une heure chaque jour à me donner, le matin, l'après-midi, quelquefois le soir. Quelque temps qu'il fit et quelles qu'eussent pu être les difficultés de cette absence quotidienne, je la voyais arriver à la minute dite, avec son visage éclairé de tendresse, avec ses yeux qui me donnaient tout son cœur à chaque regard. Quand je la trouvais pâlie et que ses joues trop minces, ses yeux trop grands, une toux qui la secouait quelquefois me faisaient peur, elle me fermait la bouche avec sa main que je sentais fiévreuse, et elle me disait : « Je te vois si peu et je t'aime tant, c'est tout mon mal... » Et nous nous taisions parce que nous savions tous deux qu'elle ne pouvait pas s'en aller avec moi, à cause de sa mère qui n'avait plus qu'elle au monde et qui en serait morte. Dans ces silences-là je sentais ce que cette créature était pour moi et

visites au Louvre, en auraient goûté. Toutes ses lettres avaient ainsi le charme d'impressions d'art auxquelles sa pensée m'associait sans cesse, et toutes renfermaient une tendre sollicitude pour mon travail, me suppliant de lui prouver qu'elle avait sur moi une heureuse influence. Qu'elles m'étaient bienfaisantes et douces, ces lettres ! Elles m'arrivaient le matin... Ma femme de ménage m'apportait mon courrier, et rien qu'au toucher, par-dessus les journaux et parmi les autres missives, je reconnaissais la petite enveloppe carrée dont le délicat parfum m'accompagnait ensuite toute la journée ; car, dans les scrupules de ma piété amoureuse, j'emportais sur moi chaque lettre jusqu'à ce qu'une nouvelle vint remplacer l'ancienne. Je montais des escaliers de directeurs de théâtre, je m'asseyais dans des bureaux de rédaction, j'entrais dans des cafés avec des confrères. Que m'importaient les vilenies du milieu, les épigrammes des conversations, les âpretés des concurrences ? Ma lettre était avec moi et mon cher secret !...

« Vous qui prétendez connaître le cœur humain, expliquez-moi comment j'ai pu, attaché ainsi à cette femme par les fibres



ce que j'étais pour elle. Je ne peux pas vous expliquer avec des mots l'espèce de trop-plein d'émotion qui nous enveloppait, nous noyait tous les deux. Et elle parlait alors pour que je ne roulasse point dans le gouffre d'une tristesse trop profonde, d'une voix qui venait de si loin, de si loin dans son cœur. Non, il ne faut pas aimer et être aimé ainsi. On ne peut plus supporter la vie !

« Cette existence de félicité divine fut interrompue par un de ces événements si simples que l'on devrait toujours s'y attendre. Ce sont les seuls que l'on ne prévoit jamais. Ma maîtresse prit froid en sortant d'un bal ; elle dut se mettre au lit, et les médecins ordonnèrent pour elle un séjour du côté du soleil. Il fut arrêté qu'elle ferait avec son mari un voyage en Italie. C'était une cruelle séparation de trois mois ; nous nous dîmes cependant adieu assez courageusement, quoique la correspondance fût plus difficile que ne l'eût souhaité notre passion, mais nous étions si sûrs l'un de l'autre ! Et puis nous domptions tous les deux notre tristesse par pitié l'un de l'autre. Elle partit, et comme elle était venue chez moi chaque jour, elle trouva le moyen de m'écrire chaque jour aussi, me racontant son voyage de Gênes à Pise, puis à Rome, puis à Naples, avec un souci de faire de ce voyage même quelque chose qui la rapprochât de moi davantage encore. Elle ne savait de l'histoire de l'art que les faibles éléments enseignés autrefois dans son cours de jeune fille, mais, pour me plaire, elle s'appliquait à voir de chaque ville ce que mes sens d'écrivain moderne, éveillés par de continuelles

les plus tendres de mon cœur, oui, comment j'ai pu refuser d'accomplir la seule action qu'elle m'ait demandée non pas pour moi, mais pour elle, et justement de Venise?... Elle devait rentrer en France dans deux semaines, et son mari l'ayant quittée pour revenir un peu à l'avance, voici qu'elle m'écrivit une lettre aussi passionnée celle-là et folle que les autres étaient caressantes et douces, une lettre dans laquelle, avec des phrases brûlantes et comme l'amour en trouve dans ses égarements, elle me conjurait de tout quitter, d'accourir, de lui donner quelques jours de félicité complète dans cette ville dont elle adorait, me disait-elle, le divin silence. Elle m'expliquait où je descendrais et comment je la verrais, qu'elle allait tout le jour en gondole tandis que sa femme de chambre restait à l'hôtel, que je n'eusse pas à craindre de la compromettre, et qu'elle m'attendait dans les quarante-huit heures qui suivraient la réception de ces pages... Oui, expliquez-moi comment, assis à ma table, lisant et relisant cette lettre si aimante, je pus trouver dans ma réflexion de quoi résister à l'entraînement du cœur qui me poussait à prendre le train tout de suite, à partir, à me jeter à ses pieds, à lui dire : tu m'as demandé, me voici... J'avais du travail à livrer, un petit roman en cours de publication dans un journal, mais quoi ? si j'étais tombé soudain malade, il aurait bien fallu que le journal se contentât de l'informe brouillon jeté sur le papier et que je recopiais au fur et à mesure des besoins de la feuille. Ma bourse de jeune homme était peu garnie, mais quoi ? si j'avais perdu de l'argent au jeu, j'aurais trouvé à emprunter

plus d'or qu'il ne m'en fallait pour ce voyage. Bien qu'elle prétendit, ce n'était certes pas prudent de la rejoindre ainsi. Mais quoi? ne s'exposait-elle pas davantage chaque fois qu'elle venait me rendre visite dans mon petit appartement du quatrième, tout garni de fleurs pour la recevoir? Et cependant ce fut ce mélange abject de prudence, d'économie et de raison qui l'emporta sur le désir de satisfaire son caprice. Elle va revenir, me dis-je, et c'est trop fou, et je lui répondis dans ce sens, multipliant les assurances de ma fidèle tendresse, lui expliquant moi-même les difficultés de mon départ, l'adjurant de hâter son retour, mais enfin opposant un non à ce passionné désir de m'avoir là-bas qu'elle m'avait montré... Je me souviens... Quand cette réponse fut envoyée, j'en eus des remords. J'appréhendais d'elle une plainte et des reproches. C'était mal connaître cette âme, créée pour le sublime de l'amour comme certains esprits d'hommes sont créés pour le sublime des idées. Elle m'écrivit pour me donner raison, et elle revint... Mais, ce qu'elle m'avait caché, ce que j'appris lorsqu'elle reparut dans ma chambre et que je la tins dans mes bras, c'est que son voyage, au lieu de la guérir, l'avait achevée. Elle me revenait mourante. Ah! je sens encore le frisson de ses mains moites sur mon visage à la dernière visite qu'elle eut encore la force de me faire, et j'entends sa voix me dire : Tu ne pouvais pas savoir, ce n'est pas ta faute... Pourquoi m'as-tu refusé cette dernière joie?... Ah! mon Dieu!

« Comprenez-vous, maintenant, la sorte de mélancolie dont je fus saisi en arrivant à Venise, vingt ans après la mort de cette femme qui m'a trop aimé, comme elle me le disait encore, puisqu'elle m'a pour toujours rendu incapable d'être heureux par un autre amour? Cette mélancolie, je savais bien que je la trouverais là sur le bord de cette lagune où elle avait rêvé d'errer avec moi, mais je me croyais plus fort contre elle, grâce à ces vingt ans. Pensez donc, vingt ans de copie et de boulevard!... Il faut croire que l'on guérit de tout, excepté du regret d'avoir été aimé comme cela et de ne l'être plus, car, à mesure que j'approchais de cette ville, où elle m'avait appelé de son appel déchirant de mourante, — sans que je l'eusse compris, — je commençai d'être la proie d'une espèce d'hallucination intime qui me représenta, jusqu'à la douleur, les sentiments que j'aurais eus, si j'avais fait cette route vingt ans plus tôt. Le train glissait sur la mince bande de terre que l'eau assiege des deux côtés. Elle frissonnait, cette eau sombre, dans le crépuscule, tandis que l'azur du ciel se fonçait là-haut et qu'au bord de l'horizon s'étalait la ligne d'or du soleil couchant. Que cette agonie de la lumière m'était lugubre! Qu'elle m'eût été douce si j'avais pensé que dans quelques heures je serais auprès de mon unique amour! Je m'étais bien promis, pour ne pas enfoncer encore le couteau dans la plaie, de ne pas descendre à l'hôtel où elle était descendue. Ce fut pourtant le nom de cet hôtel que je criai au gondolier, à peine sorti de wagon, par un instinct de passion plus fort que mon bon sens. Et quand je fus installé dans cet hôtel, qui sait? peut-être dans la chambre d'où elle m'avait écrit cette lettre de rendez-vous; quand je me fus mis à la fenêtre et que je vis le paysage d'eau silencieuse, de clochers muets, de ciel obscur et de larges étoiles, il me sembla que le temps s'abolissait, que mon cœur d'autrefois se remettait à battre en moi, que je n'avais jamais cessé d'aimer cet être si doux, si tendre, que j'étais arrivé au rendez-vous, qu'elle allait ouvrir la porte close, que l'ardent soupir poussé vers moi devant ce même horizon n'avait pas pu être jeté en vain. Comme on reste jeune pour regretter, même quand on est devenu trop vieux pour espérer!...

« Il était dit que, juste à cette place-là, je me heurterais à cette ressemblance dont je voulais vous parler seulement... Puis je me suis laissé aller à me souvenir!... J'étais donc, depuis plusieurs jours, dans cette Venise si propice au souvenir parce qu'elle est elle-même un souvenir, à chasser tour à tour et à rappeler l'image de la morte qui avait rêvé d'être aimée là, et d'y être aimée par moi... Vous croyez peut-être que dans une telle disposition d'esprit je m'abstenaiss de toute relation capable de rompre la sorte d'enchantement rétrospectif dont m'enveloppait mon passé? Ce serait mal connaître l'homme double que nous sommes tous, misérables écrivains qui nous habituons si vite à vivre d'un côté, à penser de l'autre. J'allais, je venais le long des quais suspendus sur l'eau verte des canaux, par les ruelles creusées entre les files des maisons, sur les escaliers à bordure de marbre des petits ponts, sur les places dallées au centre desquelles se dresse la margelle sculptée d'un puits à cadenas, enfin à travers tout ce féérique décor dont ma maîtresse avait tant goûté le charme ancien. Je pensais à elle... et je portais mes lettres d'introduction, et je faisais des visites. Pourquoi? Oui, pourquoi encore, monsieur le psychologue?... Ce fut au cours d'une de ces visites, à la vénitienne, le soir, après neuf heures, que cette ressemblance extraordinaire vint donner à mon hallucination sentimentale comme une forme sensible, comme un corps... Une femme entra dans le salon où je me trouvais, plutôt jolie que laide, mais sans rien qui pût m'indiquer au premier regard l'émotion dont elle allait me

frapper. Elle n'avait ni la pâleur fine, ni la bouche mince et souffrante, ni les yeux tendres, ces doux yeux toujours en détresse, de celle que j'avais tant aimée; tout au plus était-elle svelte comme elle, avec la même silhouette aristocratique et délicate. Mais je n'y pensai qu'à l'instant où la nouvelle venue commença de parler. Aux premiers mots qu'elle prononça, je frissonnai. A la seconde phrase, mon cœur se prit à battre aussi fort que si un sortilège m'eût tout d'un coup rendu mon amie de jadis. C'était la même voix, la même, mais à un degré que je ne peux pas vous décrire : le timbre, l'accent, la manière de chanter un peu avec quelque chose d'étouffé par moments et de sourd... En fermant les yeux et l'écoutant parler, j'aurais pu croire que la morte était là, dans la chambre, qui causait... Je ne saurais vous expliquer la révolution que cette voix, que ce spectre de voix fit dans mon cœur. J'aurais voulu pouvoir demander à cette jeune femme de prononcer certaines phrases, celles qui vibraient encore dans mon souvenir; cet : Ah! mon Dieu! soupiré lors du dernier rendez-vous, avec les pauvres et maigres mains errantes autour de mon visage. L'inconnue, à laquelle on me présenta, suivait cependant une conversation du monde d'une parfaite insignifiance. C'était une comtesse autrichienne qui passait, comme je compris, une saison de plaisir à Venise, et précisément dans le même hôtel que moi. Ce dernier détail fut la cause indirecte qui acheva de me jeter dans un état nerveux, tout voisin de la folie. Comme je manifestais la crainte de ne pas retrouver mon chemin à travers le labyrinthe des ruelles et que je demandais que l'on me fit chercher une gondole, la jeune comtesse m'offrit une place dans la sienne et j'acceptai sans m'attrister d'une offre qui me rappelait trop mon âge!

« Si vous n'êtes pas allé à Venise au printemps, vous ne pouvez pas même concevoir le charme de la nuit sur la lagune. La douceur morte des choses autour de vous, le glissement de la gondole sur l'eau sombre et souple, les masses des palais muets, la profondeur veloutée du ciel, les passages tour à tour dans le clair de lune et dans l'ombre, les appels des bateliers à l'angle des canaux, — tout conspire à vous envelopper d'une rêverie que l'air à la fois tiède et frais rend presque physique. La gondole glissait donc, et par la fenêtre ouverte de la petite cabine obscure je voyais cette eau, ces palais, ce ciel, et j'écoutais ma compagne parler. Sa voix, — la voix de l'autre, de mon adoré fantôme, — résonnait dans le silence de cette espèce de cercueil flottant. Je lui répondais juste ce qu'il fallait pour qu'elle ne se tût point, et mon ancienne maîtresse se faisait présente à travers cette voix... Je me sentais, avec un mélange de délice et de terreur, m'en aller de moi-même, de l'homme réel et vivant que j'étais, pour devenir celui d'autrefois... Non, elle n'était pas morte! C'était elle qui me parlait de sa voix si connue. Elle allait me dire une de ces phrases qui me faisaient tomber le cœur par terre, comme je lui avais écrit un jour. Que je comprenais qu'elle m'eût appelé ici pour m'avoir à elle et pour être à moi, tout entière, au milieu de cet apaisement enchanté de toute la vie! Non, je ne lui avais pas refusé ce bonheur suprême. J'étais venu, j'avais tout laissé pour entendre cette voix me dire un merci doux comme cette nuit, frais comme le murmure de cette eau, infini comme ce ciel... Et tandis que je perdais ainsi toute notion de l'heure où nous étions et de la femme avec qui je me trouvais, voilà que cette femme, après quelques minutes de silence, et répondant sans doute à une pensée qui venait de surgir en elle, prononça de cette même voix, vous entendez, de cette même voix, et avec le même accent, ces mêmes mots : Ah! mon Dieu!... »

« Et ensuite?... » lui demandai-je comme il se taisait.

« Il n'y a pas d'ensuite, répondit-il sèchement. Elle pensait sans doute à quelque achat oublié, à quelque lettre en retard. Nous étions arrivés devant l'hôtel. Nous débarquâmes, et je vis s'avancer au-devant d'elle un jeune homme qui paraissait l'attendre dans le hall avec quelque inquiétude. C'était son mari à qui elle me présenta, — et qu'elle aimait, je le compris à l'accent qu'elle prit en lui parlant. A cette minute, l'identité des deux voix était si complète, et en même temps les circonstances qui m'avaient permis un éclair d'illusion étaient si changées que j'eus un réveil subit et définitif de mon songe. La réalité m'apparut — et ma solitude... Quelle nuit je passai à pleurer les heures que j'aurais pu avoir avant sa mort avec la seule femme que j'eusse aimée et qui m'eût aimé!... Mais à quoi bon essayer de se faire comprendre d'un autre?... Personne ne comprend personne, puisqu'elle-même, elle, je ne l'ai pas comprise!... »

Il me dit adieu et je ne le retins pas. Je le regardai s'en aller avec sa taille un peu voûtée, — et depuis je me demande toujours si la folie, en l'enlevant aux misères de sa décadence morale et physique, ne lui a pas permis de revivre en pensée avec cette femme dont il ne pouvait guérir. Cela ne vaut-il pas mieux que d'écrire une millième chronique ou un vingt-cinquième roman?

PAUL BOURGET.

Pendant ce temps, Araquil rôdait autour des retranchements carlistes. Le couteau en poche, ce couteau qu'il savait, au besoin, lancer comme une balle, planter de loin dans une cible, il attendait, couchant au hasard, à la belle étoile, qu'il pût approcher de Zucarraga et débarrasser le vieux Garrido du chef carliste. Que lui faisait l'existence de ce commandant de partisans ? Guerre au canon, guerre au couteau, c'est toujours la guerre. On a bien le droit de tuer quand on sacrifie sa vie. Il se faisait tous ces raisonnements-là et guettait l'occasion.

Une nuit, comme il s'approchait trop de la ferme, à demi démolie, où Zucarraga couchait, dans les décombres, la balle d'une sentinelle siffla près de la tête d'Araquil, si près qu'elle lui emporta un peu de chair de l'oreille gauche. Il n'y prit même pas garde et ne regretta qu'une chose, c'est que la sentinelle carliste l'eût aperçu. Sans elle, il eût franchi le mur, sauté du côté de Zucarraga ! C'était à recommencer.

Eh bien ! voilà : il recommencerait le lendemain. Mais ce lendemain-là, c'était précisément le jour que Garrido avait choisi pour l'attaque de nuit. Juan Araquil, couché dans un fossé, tapi comme une bête au gîte, se proposait, cette fois, d'arriver, coûte que coûte, jusqu'à Zucarraga, à l'heure même où le vieux Garrido lançait sur les carlistes une colonne d'attaque. Les premiers coups de feu de l'engagement étonnèrent Araquil, les seconds lui firent plaisir. Puisqu'on se battait, Zucarraga allait sortir, mener au feu ses soldats. Si Juan se glissait jusqu'à lui, c'était bientôt fait : le couteau au cœur et, cette fois, non pas dans un guet-apens, mais en pleine bataille. Ah ! le sang de Zucarraga valait une fortune ?... Le père Chegaray aurait ses deux mille duros, il les aurait — et tant pis pour les carlistes !

On se battit fièrement, cette nuit-là. Les soldats de Garrido étaient enragés, montaient à l'assaut des retranchements à la baïonnette et se heurtaient aux carlistes qu'ils croyaient surprendre et qui étaient debout. Dans la nuit noire, on s'égorgeait, s'étranglait. Les sabres trouaient les poitrines, les revolvers cassaient les têtes. On s'assassinait sans se voir. Et entre Espagnols, je vous le répète, si ce n'est pas une misère !

Et ça dura longtemps. Au petit jour, les soldats de l'armée étaient en retraite, une fois de plus, pauvres diables, et ils en avaient perdu des leurs pour en arriver là ! Attaque inutile. Nuit de sang ajoutant une débâcle à une autre. Il allait encore pleurer de rage, là-bas, le vieux Garrido. Au contraire, après s'être battu toute la nuit, les carlistes saluaient l'aurore en poussant des cris de joie. *Harri ! Harri !* Puis, tout à coup, tout cela tomba, la joie, les cris, et il y eut chez eux un silence noir. On rapportait, blessé à la jambe, l'os brisé, disait-on, Zucarraga, le chef invincible, celui dont la voix avait été partout entendue, cette nuit-là, répétant : « Allons ! Résistons ! Courage, mes enfants ! » C'était devant la maison éventrée où il dormait d'ordinaire. Les prisonniers de l'armée madrilène — les carlistes en avaient fait beaucoup, pendant la nuit — aperçurent ce magnifique et fier garçon, pâle comme son béret blanc, avec sa barbe noire, que ses officiers entouraient. Zucarraga ne pouvait plus se tenir debout. On le soutenait sous les aisselles. Quelques-uns de ses soldats apportèrent un escabeau et on l'assit dessus, la jambe allongée.

Araquil regardait.

Pris avec les soldats de Garrido, on l'avait avec eux gardé dans le tas et des sentinelles carlistes le surveillaient, fusil chargé, avec les autres. Son couteau, son fameux couteau, ne lui avait pas servi. Se voyant pris, entraîné dans la déroute, cerné avec les prisonniers, il l'avait jeté, se disant : « Ce sera pour une autre fois ! » Et maintenant, probablement destiné à être passé par les armes puisque lui seul parmi ces prisonniers n'avait pas d'uniforme, il se disait que c'était fini, fini, et que Pepa en épouserait un autre ou mourrait fille ; — et ses yeux allaient, pleins de colère, vers cette proie humaine qui lui échappait, ce Zucarraga qu'il se mettait à haïr, il ne savait pas pourquoi — ou plutôt parce que, Zucarraga vivant, c'était sa vie à lui, Araquil, manquée, Pepa perdue...

Autour de Zucarraga, les officiers carlistes s'agitaient inquiets. Quelques-uns, à genoux, regardaient la blessure. L'un d'eux appelait un chirurgien.

— Le chirurgien !... Le chirurgien, *valgame Dios !* Où donc est Urrabieta ? Où est-il ?

C'était le chirurgien du détachement carliste. On le cherchait partout. Les officiers s'impatientaient. Zucarraga, souriant, très doux, disait, en faisant un signe de la main : « Attendons. Urrabieta s'est peut-être endormi. Il a dû avoir tant d'ouvrage, cette nuit ! »

Tout à coup, un sergent accourut, allant vers les officiers, les larmes dans les yeux, très pâle. On venait, parmi les morts, de reconnaître Urrabieta, le chirurgien, tombé, frappé d'une balle, sur le corps d'un Navarrais qu'il soignait. Cela s'était fait dans la nuit, comme tout le reste. Une balle égarée. Ces morceaux de plomb, ça tue aussi bien ceux qui soignent que ceux qui égorgent.

Et alors il y eut une stupeur parmi les carlistes. La blessure

de Zucarraga pouvait être grave ; elle était grave. Et pas de chirurgien pour la soigner ! Attendre qu'on appelât ceux des corps d'armée voisins, c'était dangereux. Il perdait beaucoup de sang, Zucarraga. Un de ses officiers marcha droit alors vers le tas de prisonniers, et demanda, très haut :

— Y a-t-il un chirurgien parmi vous ?

Les soldats de Garrido se regardèrent. Non, il n'y avait pas de chirurgien. Tous des soldats.

— Personne qui puisse faire un pansement ?

— Si, répondit alors un homme, moi !

— Avance, toi !

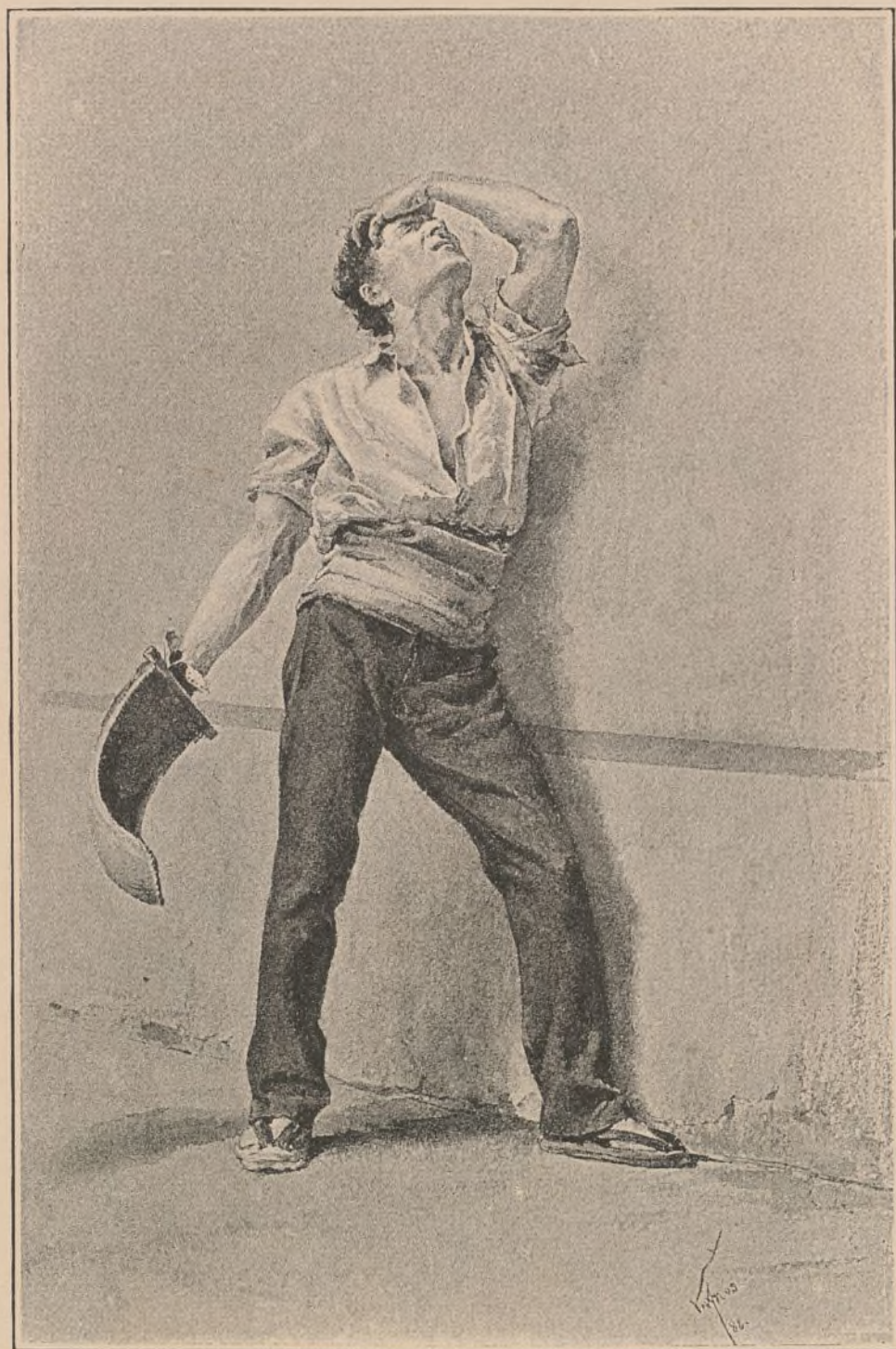
L'homme sortit du tas de pauvres gens abattus, quelques-uns blessés. Il s'avança, la tête haute. C'était Araquil.

— Tu n'es pas soldat ? dit l'officier.

— Non.

— Pourquoi es-tu là ?

— Parce qu'on m'y a mis. Je ne me bats pas, moi. Je voulais aller à Bilbao voir les miens. La bataille m'a empêché de passer. Voilà !



— Et tu connais quelque chose à la médecine

— Non. Mais je sais guérir. Je suis un peu torero à mes neurones.

L'officier, défilant, fit avancer Araquil jusqu'à Zucarraga, qui leva sur le beau garçon ses grands yeux noirs. Le chef carliste demanda alors des explications. Araquil inventa un roman : il avait soif d'embrasser ses vieux, enfermés dans Bilbao. Ce n'était pas sa faute si la guerre civile séparait comme ça les familles. A travers les coups de feu il allait, continuant sa vie.

— Tu es du pays basque. Pourquoi n'es-tu pas avec le Prétendant légitime ? demanda à son tour Zucarraga.

— Parce que je ne suis avec personne.

Les officiers carlistes examinaient, étudiaient ce grand gars avec quelques doutes. La réponse amena des murmures chez eux. Zucarraga les fit cesser.

— Chacun est libre, dit-il doucement.

Puis, son clair regard enfoncé dans les yeux de Juan :

— Tu dis que tu sais guérir ? Peux-tu seulement me soulager ? Je souffre beaucoup.

Il montrait sa jambe nue, tachée de rouge, sous son pantalon relevé et lourd de sang.

Araquil ôta sa veste, déchira brusquement la manche gauche de sa chemise et, sur ce linge à pansement improvisé, il versa, avec lenteur, sans qu'on le vit, tout en maniant le bout de toile, quelques gouttes d'une liqueur — celle qu'il gardait, à son doigt, dans sa bague — puis, blême, il fit deux pas vers Zucarraga qui ne l'avait pas quitté du regard un moment.

La main d'Araquil ne tremblait pas en tenant ce linge imprégné d'une petite tache jaune. Comme il allait s'agenouiller devant Zucarraga pour le panser, un des officiers dit au chef carliste : — Nous ne connaissons pas cet homme !

L'autre répliqua, toujours souriant :

— C'est vrai. Mais on ne connaît ni le médecin, ni le confesseur.

Et il tendit avec effort sa jambe blessée à Juan Araquil.

— Mais cette tache jaune ? demanda un capitaine.

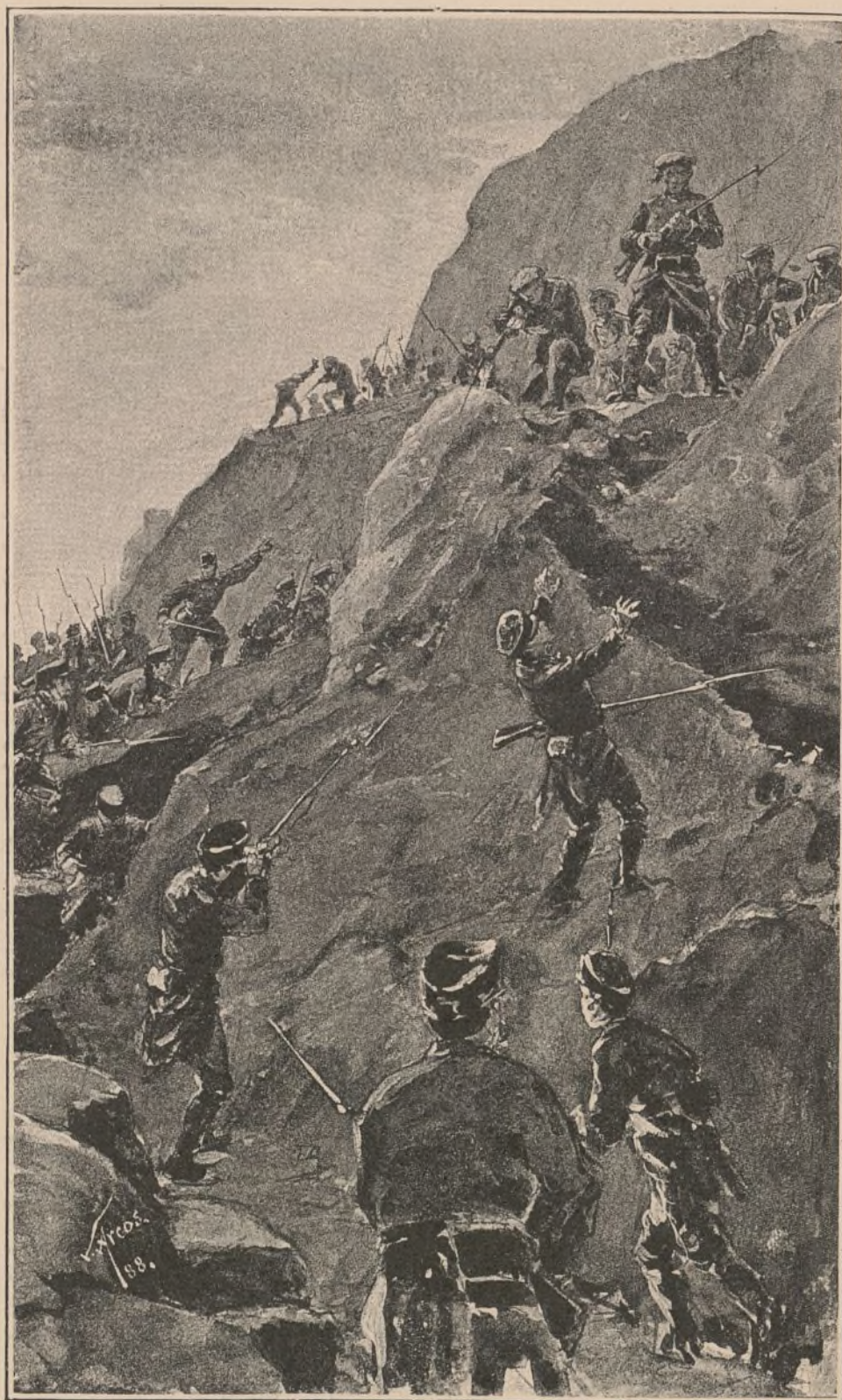
— Un remède à moi, contre les blessures de la corrida, fit Juan.

— Va !

Le grand œil noir de Zucarraga ne quitta pas celui de Juan pendant toute l'opération et, le linge à peine appuyé sur la plaie, le partisan dit : — Je me sens mieux déjà !

Puis, à Juan : — Maintenant, tu es libre !

— Mais, général... fit un officier.



Zucarraga leva la tête :

— C'est bien le moins, monsieur, que je rende à ce brave garçon service pour service.

Et parlant à Araquil :

— Qu'est-ce que tu veux encore ?

— Rien, dit l'autre.

Zucarraga tira de la poche de sa tunique un petit porte-cigarettes en paille de Manille et le tendit à Juan.

— En souvenir de moi !

— Non, dit Juan.

— Oh ! oh ! — et Zucarraga souriait — j'ai bien peur que tu ne chérisses pas beaucoup les serviteurs de don Carlos. Tu ne veux rien de moi ?

— Si, une cigarette.

Araquil prit, dans le porte-cigarettes, un papelito et machinalement il le regardait, le tournant entre ses doigts, avant de le mettre dans sa poche, lorsque Zucarraga lui demanda :

— Ton nom ?

— Juan Araquil !

— Eh bien ! Araquil, va avec Dieu ! Et attends, pour voir les tiens, que nous entrions dans Bilbao. Ce ne sera pas long ! Donne-moi la main !

Araquil, très pâle, serra la main que lui tendait le blessé,

remit sa veste, et, droit, saluant les officiers, saluant les prisonniers, il s'éloigna, très doucement, sans hâte, toujours suivi par le clair regard du héros carliste...

Le soir même, à Hernani, dans la petite salle d'auberge qui lui servait de quartier général, le vieux Garrido vit arriver, amené par des soldats, le grand garçon qui lui avait parlé, six jours auparavant, sur la place de l'Ayuntamiento.

Le général était furieux, congestionné, malade, parlant, depuis la déroute de la nuit, de se brûler la cervelle.

Il reçut Araquil comme un chien.

— Qu'est-ce que tu veux, toi ?... Qu'est-ce qui me dit que tu n'as pas averti ces misérables carlistes ?

— Ce que je veux, mon général ? Je veux parler à vous... à vous seul ! Oui, seul !

Et le garçon avait dit cela d'un ton si net que le vieux Garrido devina quelque chose de décisif et fit signe à ses officiers de le laisser, l'homme et lui.

— Eh bien ! quoi ? dit-il alors, quand ils furent seuls, ainsi que le demandait Juan.

Araquil attendit un moment avant de parler, comme si la salive lui eût manqué, puis, tout d'un coup :

— Vous aviez dit, général, que la vie de Zucarraga valait une fortune ?...

Et Garrido ne répondant pas :

— Cette fortune, je viens vous la réclamer : je l'ai gagnée !

Le général regardait, fronçant les sourcils, se demandant s'il entendait bien, et Araquil restait là, debout devant lui, très pâle.

— Comment ! gagnée ? fit Garrido après un moment. Je ne comprends pas.

— C'est pourtant simple, répondit Juan. Zucarraga ne commandera plus le feu sur vos soldats.

— Il est mort ?

— Il doit l'être. Si ce n'est pas fini ce soir, ce sera pour demain.

Le vieux Garrido était tout ému, la joue aussi blanche que sa moustache. Il voulut tout savoir, ne comprenant pas le « ce sera pour demain » d'Araquil, et le garçon lui dit tout, et comment il avait épié le chef carliste, comment il voulait lui planter son couteau dans le cœur et comment enfin il avait versé sur la plaie du blessé le poison de cet anneau qu'il gardait pour lui-même.

Il semblait au général qu'il étouffait, étranglé par un cauchemar. Dans sa tête blanche ses yeux noirs brûlaient comme du feu. Il se contentait de répéter :

— Tu as fait cela, toi ? Tu as fait cela ? Un blessé ?

Alors Juan, parlant comme un fou, de dire aussi qu'il en eût fait bien d'autres pour avoir Pepa et que, le père Chegaray exigeant deux mille douros de dot, ces deux mille douros il les avait pris où il pouvait les trouver. D'ailleurs — le général l'avait dit — il en avait fait tuer et tuer encore et tuer toujours des gens, et des braves gens, ce Zucarraga !

— Dans la bataille, oui ! dit Garrido brusquement. Dans la bataille !

Mais ce n'était même pas une raison pour Araquil : la seule raison de ce qu'il avait fait, c'était sa passion pour Pepa. Il la voulait, Pepa. La vie de Zucarraga la lui donnait. C'était bien. Voilà tout. Garrido avait promis ; Araquil se présentait, réclamant la dette.

Le général dit :

— C'est juste.

Il demanda la demeure de Pepa, appela un aide de camp, lui dicta l'adresse et montrant Araquil :

— Vous logerez cet homme à la Fonda del Sol. Et demain vous avertirez l'aumônier. Oui, pour un mariage ! Allez !

Le temps parut long à Juan qui passa la nuit dans la fonda changée en corps de garde. Une nuit, une lente nuit, avec des aboiements de chiens, au loin — des hurlements qui sentent la mort — et des coups de feu, là-bas, vers les avant-postes carlistes.

Au matin, il s'endormit légèrement, rêvant de Pepa et mettant, en son rêve, des pièces d'or dans la main maigre du vieux Chegaray, la dot d'une vivante, le prix d'un cadavre.

Il était grand jour quand un détachement de soldats, commandé par un sergent, vint chercher Juan. Qui le demandait ? Le général. D'ailleurs, aux questions d'Araquil, le sergent ne répondait pas. On monta la grande rue d'Hernani, la ruelle aux maisons pressées, tassées avec des armoiries anciennes sculptées dans le grès des murailles et des moucharabys jaunes, bleus, qui vous ont paru si jolis tout à l'heure, puis on s'arrêta sur la grand'place. Un temps superbe, avec un beau soleil, riant sur les murs roux de l'église et les murailles effondrées, noires d'incendie, de l'hôtel de ville. La place était pleine de monde : soldats en rang ; près des marches de l'église, très pâle, Garrido en grande tenue, ses officiers auprès de lui, et à quelques pas, belle comme une sainte dans ses voiles noirs de costume de fête, Pepa, avec le vieux Chegaray debout près d'elle.

Araquil vit tout cela d'un coup d'œil : les troupes assemblées, avec leurs baïonnettes luisant au soleil, le général, la belle fille, et à travers la porte ouverte de l'église, là-bas, au fond, une chapelle ardente, la grande chapelle ruisselante de lumière et d'or...

On l'amena devant Garrido.

Araquil jetait à Pepa des regards profonds et elle, de ses yeux noirs, sous l'ombre des cils, le contemplait d'un air étrange, et il sembla à Juan que le livre de messe à tranche dorée qu'elle tenait entre ses doigts — le livre sur lequel elle avait juré d'être sa femme — tremblait dans ses mains gantées de noir.

Le général dit :

— Faites venir le prêtre !

Le prêtre apparut sur les marches de pierre comme s'il eût attendu l'ordre du général — un prêtre en chape blanche qui s'arrêta sur le seuil, immobile comme une statue — pendant que gaiement les lourdes cloches du campanile avec leurs bouches de canons, entonnaient l'hosannah des jours fériés, la gaie chanson des mariages et des heureux !

— Tiburcio Chegaray, dit alors le général en s'adressant au vieux fermier, voici Juan Araquil qui a en dot les deux mille douros exigés par vous pour lui donner votre fille. Ce qui est promis est dû. Consentez-vous au mariage de Juan Araquil avec votre enfant ?

Le vieux Chegaray répondit d'une voix rauque :

— Oui.

— Juan Araquil, dit Garrido, vous consentez à prendre pour femme Pepa Chegaray ?

— Oui, fit Juan, la voix ardente.

Il avait mis dans ce *oui* toute sa vie. Le prêtre attendait, prêt à bénir.

— Pepa Chegaray, demanda Garrido en se tournant vers la jeune femme, consentez-vous à prendre pour époux Juan Araquil, ici présent ?

Pepa fit deux pas vers Juan, leva sur lui ses beaux yeux noirs et répondit :

— Non !

Dans la foule, derrière les soldats, il y eut une clameur, un *ah !* terrible. Les soldats, immobiles, regardaient.

— Non, répéta la jeune fille en élevant la voix. J'ai juré de n'être qu'à toi et, l'ayant juré, je ne serai à personne. Mais je ne serai pas à un lâche !

Juan Araquil avait l'air d'un fou en la regardant, hagard, blanc comme la chape du prêtre. Au loin, très loin, du fond de la vallée, on entendait maintenant monter, monter tristement, par delà les collines, un morne son de cloche, le bruit du glas, la longue plainte de la cloche pleurant les morts... Ils sonnaient la prière des agonisants, les carlistes, et le poison faisait son œuvre.

Et peu à peu, comme si elles eussent, à leur tour, salué le mourant, les cloches d'Hernani s'étaient tues ; elles restaient, là-haut, silencieuses, ne laissant plus parler que le glas, le glas lointain....

Puis, tout à coup, le glas lui-même s'arrêta et, sur la place emplie de monde, un silence passa comme si le vent

eût soufflé sur ces têtes la nouvelle que tout était fini là-bas...

— Zucarraga est mort ! dit le vieux Garrido.

Araquil regarda Pepa ardemment, la suppliant de lire en lui :

— C'est pour toi ! C'était pour toi ! dit-il, farouche.

Pepa détourna la tête.

Le général froidement dit alors à Juan :

— Araquil, que voulez-vous qu'on fasse de vos deux mille douros ?

— L'argent ?

Araquil avait compris.

— Qu'on le donne aux pauvres. Je ne veux même pas une croix pour moi au cimetière.

Il ajouta, montrant le peloton qui l'avait escorté :

— C'est pour moi cela, n'est-ce pas ?

— Araquil, on ne tue pas un soldat par le poison ! répondit Garrido.

Alors, Juan Araquil fit le signe de la croix, s'agenouilla devant le prêtre et dit à haute voix : « Dieu me fasse grâce ! » — Les cloches d'Hernani maintenant sonnaient aussi le glas des trépassés comme celles de la plaine, au bas de la colline de Santa Barbara.

Juan se releva, prit dans la poche de sa veste une cigarette, la cigarette de Zucarraga, et demanda au sergent un peu de feu. Le papéto allumé, il le porta à ses lèvres, salua d'un dernier regard Pepa qui fit un mouvement pour aller à lui, mais se raidit et resta immobile ; et le grand beau garçon, souriant d'un sourire triste, releva le front et disparut dans l'entourage de soldats à qui Garrido fit un signe....

Pepa alors se retourna, cherchant à le voir, à le revoir encore : elle n'aperçut plus rien, dans le cercle des fusils s'éloignant, là-bas, le long de l'église ; elle ne vit plus qu'un peu de fumée bleue, de fumée qui montait au-dessus des têtes, dans le scintillement des baïonnettes, et se perdait dans le ciel clair...

Et des chants commençaient, des prières dans l'église pendant que, là-bas, le long de ce mur roux, dans du soleil, Juan Araquil aspirait la dernière bouffée de sa cigarette.

Pepa, alors, à travers le grand silence de mort qui passa sur la place, entendit un lointain commandement et comme un bruit de fusils remués, puis distinctement ce mot arriva jusqu'à elle : « Feu ! »

Elle tomba à genoux, écrasée, commençant à voix haute : « Notre père qui êtes aux cieux... »

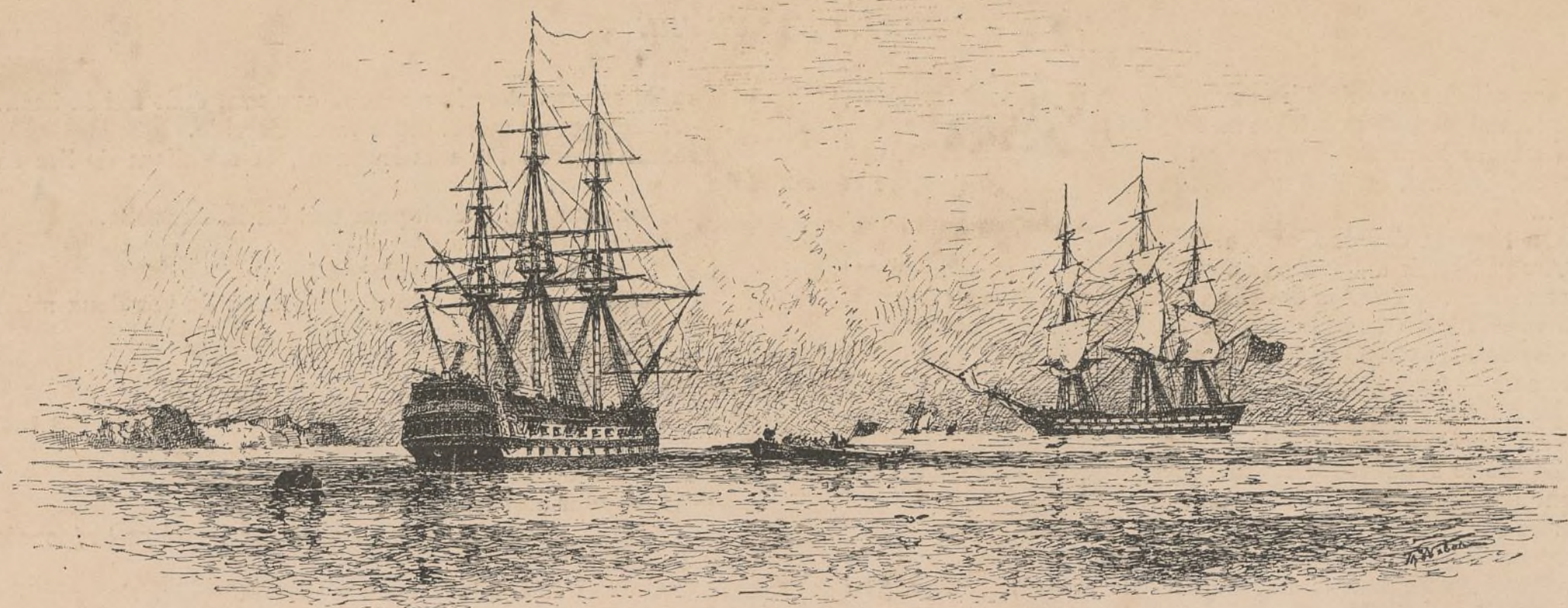
Mais la décharge qui suivit coupa brusquement sa prière.

Juan Araquil, encore debout le long du mur du presbytère, la poitrine plaquée de sang, s'abattait, en même temps, le front contre terre.

Quand le sergent s'approcha du corps pour lui donner le coup de grâce dans l'oreille, la cigarette que Juan tenait pliée entre ses doigts laissait encore monter un filet de fumée bleue, — la cigarette de Zucarraga ! — et cette fumée survivait à Zucarraga, le héros, et à Araquil, le meurtrier.

JULES CLARETIE,
de l'Académie française.





LE LIEUTENANT GORE

Les aspirants de la frégate française *la Calypso*, commandée par le capitaine Lalande, et les midshipmen de la frégate anglaise *la Blonde*, commandée par le capitaine Dundas, étaient devenus, en 1831, des compagnons inséparables. Les Anglais nous apprenaient à chasser le renard; nous leur enseignions les droits de l'homme et nous leur faisions chanter la *Marseillaise*. Ils eurent d'abord quelque peine à comprendre que le fils du duc de Northumberland ne dût être tenu pour l'égal du fils d'un *shoemaker*; à la fin, cependant, ils s'y firent. Nous étions au lendemain de la révolution de Juillet; notre prosélytisme avait quelque chose d'entraînant. Qui n'a pas vu les Français au lendemain d'une révolution ne les connaît pas. J'ai rencontré, à cette époque, des hommes graves qui n'étaient guère plus sérieux que des aspirants.

Parmi nos nouveaux camarades il était impossible de ne pas distinguer John Gore. La statue élevée au vainqueur de Waterloo a représenté le champion triomphant de la Grande-Bretagne, en Achille. L'idée n'est pas heureuse. Rien ne rappelle moins Achille que lord Wellington. Le véritable Achille anglais, c'était mon ami Gore, agile, intrépide, habile à tous les exercices du corps, y compris la boxe. Quand Gore se jetait à la mer du haut du gaillard d'avant de la *Blonde*, on le voyait bientôt repaître à la surface, fendant l'eau des épaules, la poitrine en avant, le corps à demi dressé comme un Triton.

La *Calypso* eût pu, à juste titre, s'appeler le paradis des aspirants. Je la quittai pour passer sur un navire plus austère, le brick *l'Actéon*. Ce fut un temps de pénitence succédant à la vie la plus gaie et la plus joyeuse. Nous languissions en face de Rhodes, dans la vaste baie de Marmorice, quand tout à coup vint prendre mouillage, à nos côtés, une frégate de Sa Majesté Britannique. L'ancre est à peine tombée qu'une embarcation se détache de la frégate. Gore, mon ami Gore, m'est rendu. Je n'avais, pour le fêter, qu'une caisse de vin de Chypre dont je me promettais de faire hommage à ma famille. J'en fis, sans remords, le sacrifice. La soirée passa comme un songe. Un seul orage faillit la troubler. Je soutenais que la langue anglaise était rude, complètement dépourvue d'harmonie. « Elle est rude pour vous qui ne savez pas la prononcer, ripostait l'insulaire avec véhémence. Avez-vous jamais entendu rien de plus mélodieux que cette strophe de Lara? »

« It was the night—and Lara's glassy stream
« The stars are studding, each with imag'd beam. »

Je n'insistai pas. La strophe, en effet, me parut douce. C'était un ami qui la récitait, un ami dont j'allais me séparer dans quelques minutes!

Nous nous quittâmes — pour toujours peut-être — *perhaps for ever*. Telle fut la secrète pensée qui assombrit, malgré nous, nos adieux : nous n'eûmes, ni l'un ni l'autre, le courage de nous l'avouer. Gore partit pour les Indes; je restai dans la Méditerranée. A trois ans de là il rentrait en Angleterre avec le grade de lieutenant. Son père, l'amiral Gore, le ramenait sur son vaisseau, heureux et triomphant dans la personne d'un tel fils. Le vaisseau allait doubler le cap de Bonne-Espérance. Un grain éclate, un matelot tombe du grand hunier à la mer. John Gore, d'un bond, est sur le bastingage. Il hésite un instant; le matelot lève, au-dessus du flot qui va le couvrir, un bras désespéré. Gore s'élance. Avant qu'il ait pu saisir le malheureux qu'il a entrepris de sauver, la vague déferle et engloutit sa proie.

Le vaisseau, cependant, est en panne. Gore, en quelques brassées, pourrait le rejoindre : la dérive, par malheur, emporte le vaisseau sous le vent; elle l'emporte si vite que la distance s'accroît au lieu de diminuer. On essaie d'amener une embarcation. L'embarcation se brise le long du bord. De sa galerie, l'amiral assiste impuissant à cette scène émouvante. Sait-il quel est ce vaillant nageur dont il voudrait encourager de la voix et du geste les efforts? Son cœur même ne lui a rien dit. Le capitaine, en ce moment, envoie prendre ses ordres. Faut-il exposer une seconde embarcation? Faut-il hasarder encore une fois la vie de seize hommes pour en sauver un? L'amiral porte la main à son front, se couvre les yeux pour ne plus voir le courageux lutteur. L'abandon est cruel, mais le devoir parle trop haut. L'amiral donne l'ordre de faire route. Une demi-heure après le chapelain entre dans sa chambre. L'amiral ne l'interroge pas. Il a compris d'un regard : le nageur abandonné était son fils. Il ne lui survécut que quelques mois. Peu de temps après son arrivée au port, il mourait de cette maladie qui ne pardonne pas, maladie que les Anglais ont si bien nommée « le cœur brisé », *heart broken*.

Il était écrit que je ne reverrais pas John Gore. J'en avais le pressentiment.

Le vice-amiral JURIEU DE LA GRAVIÈRE,
de l'Académie française.

